

MARIE DE WAILLY
L'ÉTINCELLE



1 FR
150

COLLECTION FAMA

94, Rue d'Alésia
PARIS (XIV^{es})



LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÊVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

.....

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

1 fr. 50

L'Éloge de la COLLECTION FAMA n'est plus à faire : elle est connue de tous ceux et celles qui aiment à se distraire d'une manière honnête, et ils sont légion. Sa présentation élégante et son format pratique autant que le charme captivant de ses romans expliquent son succès croissant.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 1 franc

Les numéros de Mars et Septembre : 5 francs

*(Ces deux numéros, très importants, donnent
toutes les nouveautés de début de saison)*

.....

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies	Un an : 20 fr.
Étranger (<i>Tarif réduit</i>)	— 28 »
Étranger (<i>Autres pays</i>)	— 35 »

PRIMES AUX ABONNÉES

■
Chaque numéro de Patron Journal est remboursé

■

CONCOURS - PRIMES

permanent

24.000 fr. de PRIX par AN

Voir dans PATRON JOURNAL le règlement.

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes
94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

c90833

L'ÉTINCELLE

Marie de WAILLY

L'ÉTINCELLE

ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
(ANC^{te} LA MODE NATIONALE)
94, Rue d'Alésia, 94. — PARIS (XIV^e)

L'ÉTINCELLE

CHAPITRE PREMIER

La vie est le roman le plus douloureux... la poésie la plus sublime, à moins... qu'elle ne soit la farce la plus burlesque.

— Voilà une preuve de plus, mon cher, que votre fille ne possède aucune dignité !... Qu'un de nos invités vienne de ce côté, que penserait-il de la tenue de M^{lle} de la Prévenchère ?

— Mais, ma chère amie, il me semble qu'à l'âge de Francine il est encore permis...

— Naturellement, vous soutenez cette petite qui vous rend ridicule par votre faiblesse envers elle... Francine, levez-vous et venez...

Il fallait être M^{me} de la Prévenchère pour se trouver choquée du tableau qu'elle avait sous les yeux.

A l'orée de la forêt, à quelques pas de la maison du garde-chasse, une jeune fille accroupie donnait à boire à trois jeunes chats, et rien n'était joli comme cette gracieuse enfant qui, penchée dans une pose charmante, tenait une soucoupe de lait à la main et souriait en écoutant le ron-ron joyeux des minets.

Quoique ayant vu arriver son père et sa belle-mère, elle n'avait fait aucun mouvement ; son front s'était incliné davantage et, seul, le tremblement de la soucoupe indiquait qu'elle avait entendu la remarque acerbe de M^{me} de la Prévenchère.

A l'appel qui lui était jeté, la jeune fille se dressa lentement.

— Toujours vos inconséquences, fit durement la jeune femme ; vous avez les instincts d'une fille de ferme et

vous finirez par vous faire mettre à l'index par les personnes de notre monde.

— Le mot « inconséquence » est dur pour un amusement dont aucune de mes compagnes ne rougirait, répliqua doucement l'enfant ; quant aux instincts dont vous parlez, continua-t-elle, tandis que son front s'empourprait, ils n'ont rien de déshonorant, et l'argent des grands fermiers vient quelquefois à propos pour permettre la vie large à celles qui les méprisent.

— Vous dites ?... s'exclama la baronne de la Prévenchère, blême de fureur.

— La vérité, fit Francine la tête haute, puis, sans ajouter un mot, elle s'éloigna à pas lents.

Francine venait d'atteindre sa seizième année. De taille moyenne, mais bien prise, elle avait d'admirables yeux d'un gris bleu d'une douceur infinie, un front haut, couronné d'une magnifique chevelure brune s'enroulant en diadème autour de sa tête charmante. Un nez aquilin, une bouche rose d'un joli dessin, des dents petites et blanches, un sourire enchanteur et une bonté inépuisable en faisaient une délicieuse fillette au moral comme au physique.

En ce moment où elle s'éloignait de la maison du garde, ses lèvres se pinçaient dans la volonté de retenir les sanglots qui montaient à sa gorge, et, si elle conservait un pas calme et mesuré, c'est qu'elle savait que, là-bas, sa belle-mère devait la suivre du regard méchant de ses splendides yeux noirs.

Elle était très belle, M^{me} de la Prévenchère.

Grande et souple, elle avait une grâce onduleuse que nulle femme ne pouvait lui disputer. Son cou long et mince supportait une de ces idéales têtes de médaille antique aux traits fins et réguliers ; ses yeux de velours avaient un éclat insoutenable, tour à tour câlin, fier, hautain ou froid et dur, et jamais chevelure plus belle n'avait couronné front plus altier.

Aussi on comprenait sans peine l'affection folle que le baron de la Prévenchère, qui venait d'atteindre quarante-huit ans, portait à cette créature de grâce et de beauté dans tout l'éclat de son vingt-sixième printemps.

Francine ne connaissait que trop la passion de son père pour cette femme !

Et maintenant que, là-bas, les yeux noirs ne pouvaient plus voir l'enfant, elle se mettait à courir follement pour venir s'abattre, comme un pauvre oiseau blessé, sur un banc de verdure où, la tête dans ses mains, elle sanglotait éperdument.

— Eh quoi ! fit soudain une voix grave à son côté, c'est ma petite amie qui pleure !... Quel gros chagrin peut-elle avoir, et mon amitié lui sera-t-elle secourable ?

D'un geste brusque la jeune fille releva la tête.

Reconnaissant celui qui inclinait sa haute taille vers sa fragilité, elle lui tendit les mains, jetant des mots brefs qui étaient un cri de douleur.

— Vous !... oui, venez... je vais tout vous dire... tout...

Le nouveau venu, prenant place auprès de Francine, considéra, d'un air apitoyé, le joli visage boursoufflé par les larmes.

C'était un homme approchant de la cinquantaine, d'une corpulence qui n'était encore qu'un aimable embonpoint ; il inspirait confiance de prime abord par la franchise de ses yeux bruns et la bonté du sourire grave et fin qui relevait sa lèvre un peu forte sous la moustache blonde. Blonds également les cheveux, portés un peu longs, où ne cherchaient pas à se dissimuler les premiers fils d'argent ; cette neige, tombée sur la belle tête intelligente, ne la vieillissait pas, lui donnant plus de douceur et de bonté.

Pendant de longues années, M. Maurer avait occupé des postes diplomatiques hors de France ; puis la nostalgie de la mère-patrie l'ayant pris, il avait demandé un congé et, depuis trois mois déjà, il était de retour dans les Ardennes.

Le château des Ayves étant voisin du domaine de la Prévenchère, le diplomate avait renoué avec le baron des relations nées sur les bancs du collège de Charleville et que la vie avait interrompues.

Ce n'est pas sans une peine profonde que M. Maurer franchit de nouveau le seuil de la demeure de son ami, car il se rappelait la douce et jolie morte qui, jadis, était l'âme de la grande maison. Elle en était partie, laissant, hélas ! une orpheline qui, en ce moment, pleurait, le corps secoué de sanglots.

Prenant les mains mignonnes après l'acuité de la crise, les écartant du petit visage tragique, il murmura affectueusement :

— Voyons, qu'y a-t-il, mon enfant ?

Le regard lointain, les lèvres crispées par sa détresse, la jeune fille murmura :

— Vous souvenez-vous de maman ?

La question fit tressaillir Maurer ; cependant, il répondit d'une voix calme :

— Oui, car j'avais en elle une amie délicieuse et charmante.

— J'avais onze ans lorsqu'elle mourut, prononça tristement Francine, et un an plus tard...

La voix se brisa pendant qu'apitoyé le diplomate murmurait :

— Oui, je sais...

— Un an plus tard, Béatrice de Saint-Senain prenait sa place... Cette Béatrice, que maman recueillit par bonté à la mort de ses parents, de vagues petits-cousins que nous ne connaissions même pas... cette Béatrice qu'elle a aimée comme une fille et dont elle avait fait ma sœur aînée... cette Béatrice qui, je le vois maintenant, sachant ma mère malade, guettait sa mort pour devenir la châtelaine de cette demeure où elle était entrée par la porte de la charité.

L'enfant parlait avec une violence pleine de mépris ; elle continua :

— A onze ans, on se souvient, et je me rappelle le sourire de triomphe qui glissa sur les lèvres de cette femme le jour où mon père me dit :

— Ma petite fille, ton éducation nécessite l'affection et la sollicitude d'une mère ; mon intérieur, la main autoritaire d'une maîtresse de maison ; ta pauvre maman aimait notre cousine d'une tendresse profonde, en reconnaissance de laquelle Béatrice consent à accepter mon nom. Embrasse ta nouvelle maman, Francine.

« M^{lle} de Saint-Senain était assise auprès de la cheminée, dans le fauteuil où, autrefois, ma mère aimait à se reposer ou occupait ses doigts à quelque ouvrage de broderie ou de dentelle. Béatrice m'attira à elle et posa ses lèvres sur mon front qui se déroba à la caresse menteuse...

« Et depuis !... à peine mariée, elle bouleversa le château, faisant vendre sans pitié tous les meubles qui garnissaient l'appartement de ma mère. Son autorité sur mon pauvre papa est absolue ; elle a obtenu de sa faiblesse le renvoi de M^{lle} Dailly, mon institutrice, qu'elle a remplacée par M^{lle} Laurence, son âme damnée. Je possède une chambre coquettement meublée, mais tout ce qui pourrait me rappeler maman en est rigoureusement banni ; je n'ai même pas une seule photographie de ma mère. Chaque jour, ce sont des petits riens qui ne sont que des coups d'épingles, mais qui, frappant sans cesse à la même place, finissent par former plaie.

— Comment !... C'est à ce point !... s'écria le diplomate stupéfait. Mais vous ne pouvez pas vivre comme cela !...

— Hélas ! je ne connais aucun moyen pour fuir cet enfer.

— Le mariage ?

— J'ai seize ans et personne ne songe à moi ; quand je

dis : « personne », je me trompe. Un homme a jeté son dévolu sur le million que je dois apporter en dot à mon mari. Il se nomme Roland de Saint-Senain.

— Le frère de...

— Le frère de ma belle-mère, fit Francine avec amertume, et c'est parce que celle-ci me sent hostile à ce mariage qu'elle me hait si profondément. Elle s'imagine, — bien à tort, d'ailleurs, — qu'en me rendant l'existence intolérable j'arriverai par lassitude, découragement, détresse, à accepter une union qui me répugne.

— Mais votre père ?

— ... fera ce que sa femme voudra.

Maurer était atterré. La vérité que cette enfant lui dévoilait le remplissait d'horreur et d'épouvante. Roland de Saint-Senain, soutenu par la généreuse bonté de la douce Marie, avait fait son droit et, après de nombreux échecs, était parvenu à se faire recevoir avocat, allant grossir le nombre des jeunes viveurs qui promènent leur inutilité sur le pavé parisien et vivant d'une pension que lui faisait son beau-frère.

Maurer, grave et triste, réfléchissait.

— Il y aurait un moyen, murmura timidement l'enfant, tandis qu'une teinte pourpre envahissait son front, ses joues et jusque son cou... et sa voix tremblait étrangement.

— Ah ! tout ce que je pourrai, s'écria Maurer avec élan.

Les yeux baissés, le cœur bondissant sous le léger tissu de son corsage, Francine murmura :

— Épousez-moi.

— Moi !... se récria le diplomate en se dressant brusquement, mais j'ai quarante-neuf ans, ma pauvre enfant. Je suis assez âgé pour être votre père.

— Vous êtes bon, dit-elle avec une ténacité douce, humble insistance de son cœur en détresse ; j'ai une grande affection pour vous... pour vous l'ami de maman...

— Ma mignonne, dit doucement Maurer, un homme de mon âge n'épouse pas une enfant du vôtre, mais je suis votre ami, je vous remercie de m'avoir pris pour confident ; ayez confiance en moi... je vous promets de penser... de voir... de réfléchir... et j'espère trouver une solution... autre, acheva-t-il avec un sourire, que le suicide moral de vos seize ans.

Francine secoua la tête.

— Ce ne serait pas un suicide, dit-elle gravement ; vous êtes bon et je serais heureuse de vous consacrer ma vie.

CHAPITRE II

Le diplomate demeura huit jours sans aller à la Prévenchère.

Lorsqu'il y revint, Francine, profitant d'un moment où il se trouvait seul, s'approcha de lui en lui demandant timidement :

— Vous ai-je donc fâché que vous êtes demeuré une grande semaine absent de nos réunions?

— Fâché?... vous ne le pensez pas, ma chère petite, répliqua vivement Maurer; au contraire, je m'occupais de vous.

— De moi?... fit-elle avec surprise.

— Oui, reprit-il, et j'eusse été heureux de vous donner un résultat immédiat; mais espérez... il viendra.

— Oui, murmura l'enfant d'un ton douloureux, mais tout autre que celui que vous escomptez.

Son fin visage se crispa et, d'un geste, elle désigna un nouvel arrivant.

C'était un grand garçon de vingt-huit à trente ans qui, en costume de voyage, venait de sauter d'une élégante voiture qu'il conduisait lui-même.

Il s'approcha de M^{me} de la Prévenchère avec un empressement affectueux :

— Ma chère sœur, fit-il d'une voix grave et caressante, — la voix de Béatrice, — tu voudras bien m'excuser auprès de tes amies de me présenter tout poudreux encore de quatre heures de chemin de fer; mais, avant de monter chez moi, je n'ai pu résister au désir que j'avais de t'embrasser.

— Ton désir est trop naturel pour que ces dames te tiennent rigueur de ta tenue, mon cher Raoul, répondit la baronne en offrant son front au jeune homme.

Émile de la Prévenchère, s'approchant, tendit la main à son beau-frère, qui la serra avec effusion en demandant :

— M^{lle} Francine se porte bien?

— Merci, fit le baron en riant; ma fille grandit et embellit chaque jour; d'ailleurs vous allez la voir.

D'un regard, il explora les allées environnantes et s'étonna :

— C'est étrange... elle était là il n'y a qu'un moment.

— La présence de Roland la fait fuir, déclara Béatrice d'un ton acerbe.

— J'en serais désolé, répliqua vivement le jeune homme;

et, si je le savais, je reprendrais immédiatement le train pour Paris.

C'est avec un intérêt intense que Maurer avait suivi cette petite scène, mais il avait affaire à des gens habiles à dissimuler leurs impressions, et rien dans l'attitude de Roland n'avait montré le dépit ou la contrariété. L'accent de Béatrice seul avait été hostile en parlant de l'enfant. Cela n'apprenait rien au diplomate qu'il ne sût déjà : « Après tout, l'orpheline pouvait se tromper, et l'avocat caressait sans doute d'autres projets que celui de l'épouser. Ces petites filles de seize ans sont toutes plus ou moins romanesques ; celle-là ne devait pas faire exception à la règle ; ne l'avait-elle pas prouvé en lui demandant de l'épouser, à lui, Maurer ? »

Maurer était arrivé auprès d'un petit kiosque perdu dans les massifs d'arbustes, rendez-vous ordinaire, pendant les après-midi, des amies de M^{me} de la Prévenchère, et de la châtelaine, mais désert à cette heure du jour.

Le diplomate en fit distraitement le tour et, allumant un cigare, il s'assit sur un banc de bois séparé de la rustique construction par un rideau de verdure.

Il s'y trouvait depuis quelques minutes à peine, lorsque la voix de Béatrice frappa son oreille, répondant à une autre voix plus forte, mais caressante comme la sienne.

Les promeneurs se rapprochaient.

Saisi d'un vague pressentiment, Maurer ne fit pas un mouvement.

— Entrons ici, disait M^{me} de la Prévenchère, nous y serons seuls et pourrons parler à notre aise, tout en surveillant les environs.

— Surveiller les environs, répéta Roland en riant ; peste, ma chère ! ne dirait-on pas que nous complotons ?

— Mais certainement, avec toi, il le faut bien, mauvais sujet. Voyons, qu'est-ce qui t'amène à la Prévenchère ?

— Le désir de te voir.

— C'est gentil ; mais je n'y crois qu'à demi ; le vrai motif, quel est-il ?

— La forte « culotte » !

L'oreille tendue, ne faisant pas un mouvement, Maurer ne perdait pas un mot.

— Je m'en doutais, déclara Béatrice mécontente. Combien ?

— Vingt mille !

— Vingt mille, répéta la jeune femme consternée... Et comment veux-tu que je te donne cette somme, malheureux ? Je ne l'ai pas.

— Ton mari ?

— Ah! cela serait habile! toi que je représente comme un garçon sérieux, rangé...

— Ayant horreur du jeu, n'est-ce pas?

— Ne raille pas... Tes folies compromettent sans cesse le résultat auquel je travaille.

— Mon mariage avec ta belle-fille!... Heureusement qu'il y a des « à-côtés » sonnants et trébuchants, car l'infante, par elle-même, n'a pas l'heur de me plaire.

— Et le million de dot que tu sembles oublier...

— Non, ma chère sœur, je ne l'oublie pas; j'y pense même sans cesse, et je t'avoue que c'est ce qui me fait trouver supportable cette insipide gamine.

— Qui fera dans quelques années une très jolie femme!

— Oh! tu sais, belle ou laide, peu m'importe; une chose m'ennuie, cependant : son âge... Une femme de seize ans, c'est bien jeune...

— Mon cher, quand une femme possède un million de dot et qu'on n'a pas le sou, on n'a pas le droit d'être difficile.

— C'est bien mon avis; mais il me semblait que dans deux ou trois ans...

— Un autre passera et te la soufflera, n'est-ce pas?...

— Tu as raison. D'ailleurs, qu'importe l'âge... Tu l'as bien prouvé par ta conduite.

La voix de Roland se fit railleuse pour ajouter :

— A l'inverse des femmes à grosse dot qu'il faut épouser au sortir du berceau, quand un homme possède un domaine superbe qui a nom « la Prévenchère » et cent mille francs de rente, il n'est jamais trop âgé pour qu'une fille sans dot l'accepte pour mari...

— Je te conseille de parler, s'écria Béatrice d'une voix tremblante de colère et de larmes; nous étions pauvres, sans espérance, sans avenir. Je me suis sacrifiée. Ah! je paie cher ton luxe et le mien!...

Il y avait tant de déchirante angoisse dans l'accent de sa sœur que Roland se sentit pris de pitié :

— Ma pauvre Béatrice! murmura-t-il.

— Ne nous occupons pas de moi, fit la jeune femme nerveusement, mais de toi. Outre la pension que le baron te fait, je t'ai donné, depuis mon mariage, plus de soixante mille francs; aujourd'hui, tu m'en réclames vingt, où veux-tu que je les prenne?... Mes économies sont épuisées, je ne peux arguer de nos réceptions pour demander une avance de fonds à mon mari; à bon droit, il s'étonnerait d'une telle prodigalité, et...

— Voici du monde, souffla Roland.

— Nous nous reverrons ce soir chez moi, dit rapidement

la jeune femme; je vais réfléchir à ce qu'il convient de faire.

Maurer s'était éclipsé.

Il s'éloigna sans bruit, pendant qu'un groupe joyeux d'invités envahissait le kiosque.

« Béatrice et Roland sont acculés dans une impasse, songeait le diplomate.

« Prévenir la Prevenchère?... Me croira-t-il?... Oui, car il aura comme preuve de mes affirmations cette dette de Roland. Au cercle dont il fait partie, on saura contre qui il a joué... Mais l'ensorceleuse fera croire à son benêt de mari que ce fut un entraînement fatal, un fait isolé... Puis, est-ce bien au cercle qu'il a perdu cette somme ou dans un tripot quelconque?

« Alors, comment savoir? »

Maurer s'angoissait, se débattait dans les mailles mystérieuses d'un filet qu'il sentait se resserrer autour de lui; et voilà que le hasard, — était-ce le hasard ou la Providence? — amenait de son côté M. de la Prevenchère qui s'écriait gaiement :

— D'où sors-tu? Depuis le déjeuner, tu es introuvable.

— Ah! fit le diplomate presque inconsciemment, c'est que j'avais à réfléchir.

— Gravement, si j'en juge ta mine, reprit le baron.

— Très gravement, en effet, répondit Maurer; je me disais que la vieillesse, lorsqu'on est seul, est une bien triste chose; et j'enviais le sort de ceux qui ont su créer un foyer. Comparant ma vie à la tienne, je soupirais...

Emile de la Prevenchère s'épanouit :

— C'est vrai, déclara-t-il, je suis heureux.

— Tu possèdes une enfant exquise, reprit Maurer.

— Et une femme charmante, acheva le baron avec un empressement et une chaleur qui dévoilaient son immense passion pour Béatrice.

Il continua :

— Je suis, en effet, le plus fortuné des hommes sous le rapport de la félicité; mais qui t'empêche de jouir du même bonheur que moi? Pourquoi ne te maries-tu pas?

— Moi?... mais je suis trop vieux! s'écria le diplomate.

M. de la Prevenchère se mit à rire :

— A quarante-neuf ans... et avec une tournure comme la tienne... A peine portes-tu la quarantaine; tu occupes une situation brillante; tu possèdes une des plus grosses fortunes de Champagne... Mais toutes les jeunes et jolies veuves vont se disputer la joie de faire ton bonheur!

— Et les jeunes filles?... demanda Maurer hésitant.

— Les jeune filles seraient ravies si tu tournais tes yeux de leur côté, et celle que tu choisirais ferait bien des envieuses, tu peux le croire.

— Et les parents?... fit encore Maurer, crois-tu qu'ils consentiraient à me donner leur enfant?

— Parce que tu n'es plus ce qu'on appelle un jeune homme?... Mais tu es un homme jeune, ce qui vaut infiniment mieux. Le début de l'âge mûr est la meilleure garantie de bonheur qu'un père et une mère puissent rêver pour leur fille. Ah! certes, mon cher, si tu as une épouse en vue, n'hésite pas.

Maurer se sentit saisi de vertige...

Prenant la main de son ami, il déclara :

— Tes paroles me donnent confiance et me décident à une démarche que je n'osais pas faire. Le lieu est peut-être mal choisi, l'instant peu propice. Je passe par-dessus bien des convenances, mais j'aime Francine, et j'ai l'honneur de te demander la main de ta fille.

— Francine, à toi!... s'écria le baron.

— Oui, fit le diplomate en souriant avec effort. Désirer devenir ton gendre te paraît peut-être ridicule. Mais que veux-tu?... J'aime Francine... Je la rendrai heureuse, je te le jure!... Donne-la-moi...

— Tes paroles me surprennent tellement que je ne peux te répondre immédiatement... Francine est si jeune, et j'étais si loin de penser à la marier... à toi, surtout, — acheva-t-il avec hésitation, — qui la traitais plutôt en enfant... Puis, fit-il après un léger silence, il faut que j'en parle à ma femme et à ma fille.

— Permets-moi d'en entretenir moi-même M^{me} de la Prévenchère, demanda le diplomate.

Affectant un enjouement qu'il était loin d'avoir, il ajouta :

— Puisque c'est ma cause, laisse-la-moi plaider.

CHAPITRE III

Jamais peut-être Béatrice n'avait été aussi jolie.

Un peu de fièvre faisait briller ses magnifiques yeux noirs et mettait à ses joues, ordinairement pâles, des roses d'un délicieux incarnat.

Elle avait même eu des mots aimables pour Francine, qui prêtait une oreille distraite aux propos que lui tenait Roland.

L'enfant éprouvait une impression de malaise, impres-

sion qu'elle ressentait toujours en la présence de M. de Saint-Senain, mais qui s'accroissait davantage encore ce soir-là, car jamais Roland ne lui avait parlé comme il le faisait. Puis l'amabilité subite de sa belle-mère l'effrayait.

A plusieurs reprises, le regard apeuré de la pauvre fillette alla chercher celui de Maurer.

Le diplomate paraissait profondément absorbé et ne prêtait, semblait-il, aucune attention à sa petite amie, dont le cœur se serrait un peu plus encore en constatant cette subite indifférence.

Ah ! c'est que déjà la réflexion était venue chez Maurer. Il voyait la folie de sa démarche. Maintenant, il était trop tard pour reculer ; il irait donc jusqu'au bout. Aussi, en se levant de table, il offrit son bras à la baronne, la priant de lui accorder quelques minutes d'entretien, et, lorsqu'ils furent seuls, un peu à l'écart, il attaqua sans préambule :

— Cette après-midi, madame, j'ai eu l'honneur de demander la main de M^{lle} Francine à votre mari ; il a bien voulu m'autoriser à vous faire part moi-même de cette démarche.

Il avait fallu à Béatrice tout son empire de mondaine pour ne pas laisser échapper un cri.

Maurer continua :

— Vous qui avez si bien compris que l'amour n'était pas l'apanage exclusif des jeunes gens, me ferez-vous l'honneur d'appuyer ma demande auprès de mon ami, madame ?

— Je n'ai aucun droit sur Francine, déclara Béatrice d'une voix un peu tremblante ; son père seul peut décider de son avenir.

— Il ne le fera certainement pas sans vous consulter, madame, reprit doucement le diplomate ; n'êtes-vous pas sa femme choyée, et quelle meilleure Égérie pourrait-il posséder ?

— Je vous remercie de cette flatteuse opinion, monsieur, fit la jeune femme, tandis que, malgré elle, sa voix se durcissait ; mais, je vous le répète, mon mari seul a le droit de disposer de la main de sa fille.

— Puis-je, du moins, compter sur votre bienveillance, madame ?

Devant tant d'insistance, la baronne eut un mouvement d'impatience.

— Ma bienveillance ne sera acquise à personne en semblable occurrence, fit-elle avec une petite aigreur dans la voix ; je suis et veux demeurer impartiale.

Maurer resta calme ; il demanda avec douceur :

— Est-ce à dire que vous me serez hostile ?

— Pourquoi le voulez-vous, monsieur ? Quoique je trouve énorme la différence d'âge existant entre Francine et vous...

— Est-ce le seul grief que vous ayez à opposer à la réalisation de mon plus ardent désir ?

— Le seul... Mon Dieu, oui. Mais je le trouve suffisant, déclara Béatrice avec un sourire railleur.

Le diplomate se pencha vers la jeune femme, puis murmura :

— Ah ! chère madame, quand un homme possède un domaine superbe qui a nom... les Ayves, et plus de cent mille francs de rente, il n'est jamais trop vieux pour être épousé...

Cette fois la baronne poussa un léger cri.

— Calmez-vous, je vous prie, fit Maurer, et pardonnez-moi de vous avoir émue à ce point. Chère madame, écoutez-moi ! J'espère que ma demande sera agréée par votre mari... si vous n'y mettez pas obstacle... ajoutait-il en pesant sur les mots. Je ne doute pas du consentement de Francine, qui m'a toujours témoigné la meilleure affection... Espérant le bonheur, me disant que je le touche presque de la main, je désire que tout le monde soit heureux autour de moi ; c'est pourquoi je vous demande comme une grâce de bien vouloir accepter un chèque de vingt mille francs pour vos pauvres.

— Quoi... vous savez?... balbutia la baronne se cachant la figure dans ses mains.

— Je sais que vous êtes une sœur admirable, fit Maurer lentement, donnant à chaque mot toute sa portée et tout son poids. Je désire que votre quiétude actuelle ne soit troublée en aucune façon. Permettez-moi de vous y aider et, comme vingt mille francs pourraient ne pas y suffire dans un avenir prochain, laissez-moi en mettre cinquante à votre disposition.

— Ah ! murmura Béatrice avec plus de dépit et d'orgueil froissé que de douleur, devenir votre obligée... et vous voir le mari de Francine !...

— Le mari de Francine et votre ami, acheva Maurer en s'inclinant. Puis, sans ajouter un mot, il s'éloigna après avoir salué profondément.

Un long frémissement agita la jeune femme. Tout n'était peut-être pas perdu... Son mari avait donné sa parole à Maurer... Que Roland formulât sa demande dès le lendemain... Protégé par Béatrice, il était certain du succès.

Pour éconduire le châtelain des Ayves sans qu'il puisse s'en prendre de son échec à la baronne, il n'y aurait qu'à lui dire que les deux démarches avaient été simultanées et que Francine, consultée, avait choisi Roland.

L'aurore trouva Béatrice debout, et à peine son frère était-il levé qu'elle le fit prier de passer chez elle.

Là, elle le mit au courant de la situation.

— Tu n'as qu'une chose à faire, conclut-elle, c'est de poser ta candidature immédiatement.

La jeune femme mit à sa toilette les soins qu'un général en chef prend à inspecter ses troupes, le matin d'une grande bataille. Vêtue d'une délicieuse robe d'intérieur en surah groseille, fraîche et souriante, elle se fit annoncer chez son mari.

— Ah ! fit celui-ci en l'apercevant, voici le printemps qui m'arrive sous sa forme la plus exquise !

Et, attirant la jeune femme à lui, il baisa longuement les cheveux noirs de l'enchanteresse.

Le brûlant du feu de ses grands yeux, elle murmura :

— J'ai ressenti une violente émotion, en recevant la confiance de votre ami Maurer, confiance que vous aviez autorisée, paraît-il.

— Oui, fit de la Prévenchère devenu soucieux, et, comme vous, bien certainement, ma chère Béatrice, j'ai été très surpris de cette démarche à laquelle j'étais loin de m'attendre... Maurer est l'homme le meilleur et le plus loyal que je connaisse ; il possède une fortune de beaucoup supérieure à la nôtre ; sa situation est splendide et enviable... Mais que diable ! il est grandement de mon âge, et Francine a seize ans.

— Ce n'est pas moi, déclara la jeune femme en se blottissant câlinement contre son mari, qui lui ferai un crime de son âge ; mais, mon ami, si la demande de M. Maurer m'a si fortement émue, c'est que justement, moi aussi, je devais, ce matin même, vous parler en faveur d'un grand garçon que l'amour rend timide comme un enfant, et qui n'ose pas s'adresser directement à vous.

« Roland n'a pu voir votre fille sans l'aimer éperdument ; je crois que, de son côté, Francine voit mon frère sans déplaisir ; d'ailleurs, à cet âge, une enfant ignore encore ses sentiments, et c'est à son mari à éveiller en elle le cœur qui sommeille.

— Roland aime Francine, fit le baron rêveur... et vous m'en parlez seulement quand Maurer me la demande en mariage!...

— Francine était si bébé encore, expliqua la jeune femme.

— C'est vrai, dit de la Prévenchère, et je comprends les sentiments délicats qui faisaient attendre Roland. Certes, votre frère, ma chère Béatrice, me plaît beaucoup ; sa situation n'est pas faite, il est vrai...

— Il est avocat.

— Oui, il est avocat, mais ne plaide pas ; enfin ceci ne serait pas un obstacle, nous remettrions le mariage à deux ou trois ans. Pendant ce temps, Roland pourrait s'établir, se poser... Mais voilà, il y a Maurer...

— Ne pouvez-vous lui dire que Francine aime Roland ?

— L'aime-t-elle?... Tout est là!... Je ne voudrais pas contraindre ma fille à une union qui n'aurait pas tout son agrément.

— Et vous croyez qu'entre le châtelain des Ayves et mon frère elle hésiterait ?

— Pourquoi pas ?

— Maurer est vieux...

— Il est plus jeune que moi.

La baronne se mordit les lèvres.

— Vieux, entendons-nous, rectifia-t-elle, vieux auprès des seize ans de Francine.

— Mais Francine voit notre bonheur, et, comme c'est une enfant excessivement réfléchie, elle préférera peut-être mon ami à votre frère.

— Alors, fit Béatrice en portant un mouchoir de dentelle à ses yeux, je n'ai plus qu'à avertir mon pauvre Roland de l'inanité de ses espérances.

— Je n'ai pas dit cela, ma chérie ; j'apprécie votre frère et mon ami à des titres différents.

« Pour moi personnellement, je préférerais que Francine épousât Roland plutôt que Maurer ; mais le mariage est un acte si grave que je n'ose me prononcer, et la seule chose à faire est de consulter la principale intéressée.

Ce n'est pas sans crainte que M^{lle} de la Prévenchère répondit à l'appel de son père, car, les prévenances plus marquées de Roland et la subite amabilité de sa belle-mère lui avaient fait pressentir que le danger approchait.

— Assieds-toi et prête-moi toute ton attention, ma chère petite, dit le baron ; tu es bien jeune encore, et cependant voilà que se présente pour toi l'occasion de te créer un intérieur. Si ta maman avait vécu, je lui aurais laissé le soin d'apprécier s'il convenait ou non de t'en parler ; mais ma chère Béatrice est de mon avis et trouve que nous devons te mettre au courant de ce qui se passe.

Les yeux baissés, le cœur battant à se rompre, l'enfant ne dit pas un mot.

— Deux hommes me font l'honneur de me demander ta main, l'un et l'autre sont honorables et de bonne famille. Je les connais tous deux et je pense que l'un comme l'autre donnent toutes les garanties de bonheur qu'un cœur de père puisse désirer. Le premier est le frère de ma chère femme, de cette créature admirable qui nous a consacré sa vie et qui nous a payé au centuple, par sa tendresse et son dévouement, le peu de bien que jadis ta mère avait pu lui faire. Son frère partage ses nobles qualités et serait, pour toi, le plus tendre des maris, pour moi, le meilleur des fils. Ton second prétendant est mon vieil ami Maurer, dont je n'ai plus à te faire l'éloge, tu le connais... Ma chère enfant, je ne te demande pas une réponse immédiate; je comprends que tu aies besoin de réfléchir? Demain, nous reparlerons de ces projets, et, en connaissance de cause, tu me répondras.

— Il est inutile d'attendre à demain, mon père, déclara lentement Francine; je suis fort honorée de la recherche de M. de Saint-Senain, mais je crois faire acte de sagesse en vous priant d'aviser M. Maurer que j'agréee sa demande.

Béatrice poussa un cri et s'évanouit. Le matin, elle avait cru voir briller le soleil d'Austerlitz, et elle ne trouvait que la nuit de Waterloo.

CHAPITRE IV

JOURNAL DE FRANCINE

« Je suis heureuse !...

« Jadis, à la Prévenchère, jamais l'idée ne m'était venue de noter mes impressions, car le vide du cœur, comme le néant de l'âme n'ont pas besoin de s'exprimer. On souffre... on se replie sur soi-même... et l'on n'a nul désir d'étaler au grand jour le douloureux état de son esprit. Mais, lorsqu'on est heureux, le bonheur déborde de l'âme, et il a besoin de confier ; c'est pourquoi j'ai pris la résolution d'écrire mon journal, moi, Francine Maurer, née de la Prévenchère.

« Madame !... Vraiment oui... et depuis un mois.

« Que c'est loin et que c'est près.

« Après la déclaration que je fis à mon père que je choisisais son ami comme mari, M^{me} de la Prévenchère, remise de l'évanouissement que lui avait causé cette nouvelle, eut un long entretien avec son frère, qui, muni de l'assentiment de mon père, me demanda une entrevue.

« Ne pouvant me dérober, j'acceptai.

« C'est en présence de sa sœur qu'il me parla. Je ne sais si, comme avocat, il a du talent, mais auprès de moi il fut tiède... tiède... Et cependant ma belle-mère veillait, avec un soin jaloux, à faire prendre à notre entretien le tour qu'elle rêvait.

« Le pauvre garçon ne savait pas son rôle et, sans doute que la dot, si belle fût-elle, ne l'était pas assez pour rendre attrayante la petite fille que j'étais, car le malheureux pataugeait... pataugeait... et bientôt, à bout d'arguments, et peut-être de souffle, il dut s'arrêter...

« Je lui répondis poliment que j'étais très flattée des sentiments que je lui avais inspirés, mais que mon choix était fait et que j'épouserai M. Maurer.

« Pour celui-ci, les choses allèrent autrement.

Lorsque mon père lui annonça que je consentais à être sa femme, il se mit à trembler comme un enfant, et, en posant un baiser sur mon front, il me dit :

« Vous serez heureuse, Francine, je vous le jure.

« Le mariage se fit trois semaines plus tard.

« Le soir même de mon mariage, mon mari m'emmena aux Ayves et, me conduisant à mon appartement, me dit :

« Ma chère enfant, vous voici chez vous ; je ne sais si vous y trouverez toutes les commodités nécessaires, car je ne suis qu'un pauvre homme inhabile à créer de jolis intérieurs ; mais vous êtes dame et maîtresse de cette maison, et je vous demande, comme une faveur, d'y commander en reine. Vous changerez, vous modifierez ce qui vous déplaira autour de vous, je veux que vous soyez heureuse.

« Il mit un baiser à mon front et se retira.

« Moi aussi, je veux qu'il soit heureux, et je m'ingénie à l'y rendre.

« Les premières semaines, nous eûmes une vie exquise. Mais, depuis quelques jours, il me semble que le front de mon mari s'assombrit, et hier, en rentrant de faire quelques visites, — les obligatoires visites de nocces, — il m'a demandé :

« Ma chère Francine, éprouveriez-vous quelque peine à quitter la France ?

« Avec vous, j'irai au bout du monde, répondis-je. »

* * *

« Ma vie est un enchantement... et jamais je n'aurais supposé que tant de bonheur et de gaieté puissent être contenus dans l'âme d'une jeune dame de seize ans et onze mois.

« Notre arrivée dans la rade de Salonique fut « vécue ».

« Le Vardar qui s'ouvre, entre Kara-Dagh et le Tchar-Dagh, le fameux passage de Démir-Kapou, a forcé Salonique à se construire un peu à l'est de son delta aux bouches capricieuses.

« C'est une grande et belle cité qui comprend, à gauche la ville haute, bâtie en étage; à droite, la ville basse, quartier riche et charmant aux nombreuses et coquettes villas s'étalant sur le bord de la mer.

« Autour de la ville, une ceinture de montagnes qui semblent vouloir l'étreindre et l'écraser de leurs hauteurs absolument dénudées, mais qui, au coucher du soleil, prennent les teintes splendides passant du rose-chair au rouge violacé et du gris argenté au bleu noirâtre.

« Mais j'anticipe...

« A peine étions-nous à terre que nous vîmes s'avancer vers nous un être étrange, petit, menu, agile, le visage constamment contorsionné de grimaces, qui nous dit, en s'inclinant profondément.

« — C'est bien à M^{me} Maurer et M. le consul de France que j'ai l'honneur de parler?

« — Parfaitement, répondit mon mari, et vous êtes?...

« — M. Lestassier, chancelier du consulat, déclara le petit bonhomme en sautillant.

« C'est un tic chez lui; tout son menu corps se meut sans cesse; aussi, dès le premier instant, dans mon for intérieur, je le surnommais : « Ouistiti ».

« — Ah! fit mon mari avec un grand sérieux, — ces diplomates savent ne rire qu'à propos, — vous êtes le chancelier du consulat? et tourné vers moi, il ajouta :

« — M. Lestassier, dont le ministre m'a dit le plus grand bien. »

« Ouistiti se mit à sautiller de belle façon, saluant, à croire qu'il allait disparaître sous nos pieds, en déclarant :

« — Monsieur le consul, je suis comblé... comblé!

« — Je vous remercie d'être venu à notre rencontre, interrompit mon mari, car je vous avouerai que je me sens un peu perdu dans ce pays dont je n'ai pas l'habitude. M^{me} Maurer et moi, vous sommes reconnaissants de votre amabilité.

« — Ah! monsieur le Consul, la chose était élémentaire, répondit vivement Ouistiti, en recommençant ses plonges; et, si vous voulez bien me suivre, nous allons gagner la voiture qui n'a pu avancer jusqu'ici.

« Voici l'histoire de notre première entrevue avec M. Lestassier, qui, à part ce tic fâcheux de remuer con-

tinuellement, est un homme charmant, parlant une douzaine de langues, connaissant les us et coutumes du monde entier ; jamais embarrassé pour rien, glissant un avis, toujours sage, au moment opportun, sachant dénicher le bibelot que l'on désire, donnant une opinion juste et claire sur l'affaire la plus embrouillée et nous amenant un Vatel moderne qui cuisine à la française.

« Le consulat est une grande demeure, un peu froide, un peu austère, et qui m'a paru... diplomatique au plus haut point dès le premier abord ; cependant, lorsqu'on a dépassé les salles de réception, l'aspect change, et notre logis particulier est charmant, mais un peu trop oriental.

« C'est ce que j'ai déclaré à mon mari qui m'a répondu :

« — Rien ne vous empêche, ma chère Francine, d'organiser un petit « chez vous » bien français. Vos caisses contiennent des bibelots qui vous rappelleront la patrie, et je suis persuadé que vous trouverez ici des meubles et des étoffes à votre goût. Commandez donc, ma chérie.

« Malgré cette adhésion, j'eusse été bien embarrassée sans M. Lestassier, qui pour les visites officielles nous est encore d'un précieux secours.

« Par lui, nous savons que le consul d'Autriche n'est pas marié. Il vit avec sa sœur, M^{me} Libesty, une veuve n'ayant, paraît-il, que trente-cinq ans, mais à laquelle on octroierait dix bonnes années de plus.

« C'est une femme grande et sèche, au visage maigre et terne, aux yeux sans expression, aux lèvres minces et rentrées, aux cheveux gris.

« Elle m'a paru fort peu spirituelle, pour ne pas dire sotte, et pas du tout gracieuse.

« Très coquette par exemple, et habillée avec assez de goût.

« Le consul est plus petit que sa sœur ; mais il possède le même visage terne, et ses yeux ne prennent de l'expression que lorsqu'il parle musique.

« Pas mal, cependant, M. Frélitz, avec ses cheveux d'un noir de jais, ses dents blanches sous la moustache hardiment retroussée, et les gestes félins de son corps svelte.

« Cet homme ne me plaît pas ; il ressemble à un chat-tigre.

« Il m'a demandé si j'étais musicienne ; sur ma réponse affirmative, il a serré énergiquement la main de mon mari en lui promettant de le voir souvent... très souvent...

« Monsieur Maurer connaissait le consul de Danemark.

« Jadis, à leurs débuts dans la diplomatie, ils s'étaient rencontrés à Riga, occupant des postes analogues, et le hasard les remettait en présence.

« La comtesse Vlagécoslof, — c'est le nom du consul, — a un aspect froid de femme du Nord, aux longs yeux

noirs d'une douceur infinie dans un beau visage de neige.

« Tout de suite, nous avons sympathisé, et elle m'a demandé l'autorisation de m'amener une de ses parentes, la princesse Nadine Ourladirowna, qui doit arriver prochainement à Salonique.

« J'ai accepté avec plaisir. »

CHAPITRE V

Derrière les éventails, l'histoire de la princesse Ourladirowna se chuchotait, et les jolies conteuses étaient ravies d'avoir rencontré, en la personne de M^{me} Maurer, une auditrice ne sachant rien du passé de cette froide Slave aux yeux si doucement résignés.

— Ah! chère madame, soupirait une Grecque, grande et mince, à la peau dorée comme un beau fruit, aux yeux brillants de tout l'éclat du soleil de l'Orient... C'est un vrai scandale, et il faut toute l'autorité de la comtesse Vlagécoslof pour imposer cette créature dans notre société.

— Où elle est bien peu agueillie, remarqua la femme du consul d'Allemagne.

— Trop encore à mon avis, reprit la première interlocutrice... car, après ce qui s'est passé...

— Mais quoi donc, questionna Francine avec un étonnement inquiet.

La belle Grecque se pinça les lèvres, les autres eurent des rires discrets, pendant que les visages se dérobaient derrière l'éventail.

Une petite femme mince, le visage en lame de couteau, susurra :

— Le prince et la princesse font un ménage moderne... Monsieur voyage en Amérique ou en Chine ; Madame promène ses grâces éplorées à Salonique, et le beau Jacques d'Orval, l'ami du mari, console la femme d'une absence cruelle à son tendre cœur.

Le ton soulignant la perfidie des paroles, ces dames gloussèrent d'aise, et la joie durait encore lorsque arrivèrent les demoiselles Marytza, trois sœurs sur le retour qu'on nommait tout bas : Clotho, Lachesis et Atropos, en souvenir des Parques, car, ainsi que leurs célèbres devancières prenaient les humains au berceau pour les conduire à la tombe sans épargner personne, Zora, Laïd et Macrène Marytza tenaient la quenouille des cancan, tournaient le fuseau de la calomnie et dévidaient sans cesse les fils d'une méchanceté infernale.

La belle Grecque et la marquise Libesty embrassaient les arrivantes.

On s'aimait tant !

Le nid de guêpes était au complet ; aussi il y eut un frémissement d'intérêt dans l'auditoire lorsque Laïd Marytza demanda :

— De quoi parliez-vous donc ?

— De qui ? voulez-vous dire, rectifia la sœur du comte Frélitz.

— Et de qui voulez-vous qu'on parle, ma chère, dit la Grecque en riant, si ce n'est de la princesse ?

Zora pinça les lèvres, Laïd sourit et Macrène déclara :

— Nous avons rencontré le baron tout à l'heure.

— Jacques d'Orval !... firent plusieurs voix.

— Jacques d'Orval, répéta la vieille fille, ravie de l'effet produit.

— C'est vrai... le paron... où gu'il édait le paron... On ne l'afait bas engore fu ?

— Mesdames, saluez ; voilà le baron qui fait son entrée triomphale, annonça Laïd.

Francine se retourna vivement.

Un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, après s'être incliné profondément devant la comtesse Vlagécoslof, serrait la main du consul, qui l'amenait tout de suite sur le divan, où, dans un milieu brillant de toilettes claires et d'uniformes chamarrés, la princesse Ourladirowna causait, avec une réserve un peu hautaine, qui était un charme de plus chez elle.

« A la vue du nouvel arrivé, un sourire détendit sa bouche sérieuse, et elle tendit les deux mains au jeune homme en disant assez haut pour que de sa place M^{me} Maurer entendit :

— Quelle bonne surprise, baron ! et combien je suis heureuse de vous revoir !

Les paroles de Nadine n'eurent pas seulement Francine comme auditrice. Tout le « guépier » avait été témoin de la douceur du sourire, de l'affection du regard, de la bienveillance des paroles, et, s'il se tut, c'est qu'il retenait même sa respiration pour ne rien perdre de ce qui allait se passer, se promettant d'en faire une savoureuse méchanceté à colporter.

Francine, elle, la douce créature, regardait tout simplement Jacques d'Orval en curieuse fille d'Eve qu'elle était.

On ne pouvait dénier que ce fût un beau garçon. De taille un peu au-dessus de la moyenne, il avait des cheveux bruns qu'il portait longs, séparés par une raie de

côté; ses yeux noirs étaient expressifs, sa bouche charnante; ses dents blanches se découvraient souvent dans un rire jeune, éclatant entre les lèvres rouges et charnues.

Assis presque aux pieds de la princesse, sur un tabouret, il causait joyeusement, et le grave visage de son interlocutrice s'animait légèrement, ce qui donna à Zora Marytza l'occasion de faire une remarque :

— Voilà le marbre qui prend vie!

Sans se rendre compte pour quel motif, Francine souffrait de ce qu'elle voyait et entendait.

Elle avait connu Nadine trois semaines auparavant au consulat de Danemark, où elle venait de temps à autre passer une après-midi auprès de la comtesse Vlagécoslof, et, tout de suite, elle avait été attirée par cette femme, qu'elle sentait bonne et devinait avoir souffert.

En ce moment, elle se demandait avec une sorte d'angoisse si, vraiment, elle avait mal placé sa sympathie.

Elle en voulait à la princesse de donner prise à la malignité mondaine, en souriant affectueusement au nouveau venu, en lui parlant avec une familiarité pleine d'abandon, et, sans doute, le regard de Francine avait-il une attirance spéciale, car voilà que Nadine tournait la tête de son côté et, toujours souriante, se levait.

Le baron lui offrit le bras, et, ensemble, ils traversèrent le salon, venant vers M^{me} Maurer.

Ainsi marchant, la princesse apparaissait plutôt petite dans sa robe de tulle noir sans garniture ni bijou; son cou, un peu long, émergeait du décolleté en pointe qui laissait apercevoir la neige d'une peau de satin.

Le visage était particulier, éclairé par deux admirables yeux bleus, toujours voilés d'une profonde mélancolie; la bouche souriait rarement, et le front, haut et large, disparaissait à demi sous la masse des cheveux bruns dont la lourde torsade s'enroulait mollement autour de la tête au port altier et fier.

On sentait qu'il y avait une « âme » dans ce corps de femme, mais une « âme » triste et douloureuse.

Sa voix un peu chantante, aux inflexions longues, prêtait un charme à la moindre de ses paroles, et l'on vantait fort son esprit droit et fin.

A trente-cinq ans, elle n'aspirait plus à paraître une jeune femme et prenait, au contraire, une sorte de coquetterie à faire remarquer les nombreux fils d'argent qui striaient ses tempes.

Arrivée auprès de Francine, elle dit, désignant son compagnon :

— Chère madame, dès que je vous ai vue, je n'ai pas voulu perdre un instant pour vous présenter le baron d'Orval, un de vos compatriotes, et l'un de mes bons amis, le meilleur peut-être, maintenant, après mon cousin Vlagécoslof.

Puis, tournée vers le jeune homme qui s'inclinait profondément :

— Madame Maurer, femme du consul de France.

— Monsieur, déclara Francine, en tendant gracieusement la main au baron, M^{me} Ourladirowna vient de vous décerner deux titres qui vous donnent droit à l'amitié de mon mari et à la mienne.

Elle avait fait placer Nadine auprès d'elle sur le canapé où elle se tenait et désigna une chaise à Jacques d'Orval, qui la prit en répondant :

— Madame, votre accueil me touche, infiniment, et je suis doublement heureux qu'il me vienne d'une Française et s'adresse à l'ami, très respectueux, de la princesse Ourladirowna.

Attentif, le « guépier » écoutait.

Un groupe d'habits noirs approchait, en tête duquel frétillait, exubérant, le consul d'Autriche, n'ayant d'yeux que pour Francine, ce qui permit à la belle Grecque de murmurer à l'oreille de Laïd Marytza de façon à ne pas être entendue de la marquise Libesty :

— Un quatuor, ma chère !

Avec une grâce très talon rouge, le comte Frélitz, après un salut respectueux au « guépier », baisa les doigts de la princesse et ceux de M^{me} Maurer, puis serra cordialement la main de Jacques.

Il s'éloigna, entraînant à sa suite la foule d'habits noirs, qui s'empressa de quitter le « guépier », auquel il venait de prodiguer compliments et galanteries.

— Vous aimez la musique, madame ? demanda Jacques, tourné vers Francine, s'apercevant que les oreilles Marytza se tendaient de leur côté.

— Beaucoup, monsieur.

— Et c'est une virtuose, déclara Nadine.

— Comme vous, princesse, fit le jeune homme.

— Ah ! moi, murmura-t-elle, tandis que son visage s'assombrissait, oui, jadis, je chantais... je touchais assez gentiment du piano, mais maintenant...

Sa tête s'inclina sur sa poitrine et son sein se gonfla d'un soupir.

Maurer s'était approché sans qu'on le vit ; penché vers sa femme, il murmura :

— Vous plairait-il de vous retirer, ma chérie ?

— Certes, mon ami; mais, auparavant, il faut que je vous présente un de nos compatriotes, M. d'Orval, ami de notre chère princesse.

Et tourné vers Jacques, elle ajouta :

— Monsieur Maurer, mon mari.

Maurer tendit la main au jeune homme en assurant :

— Un compatriote, vous serez le bienvenu au Consulat de France, monsieur.

Dans la voiture qui les ramenait chez eux, les deux époux demeuraient silencieux. Francine songeait... et, malgré son ignorance de la vie, elle comprenait que l'existence avait des côtés mystérieux et redoutables, puisqu'ils acéraient les langues et mettaient des sourires méchants sur les lèvres.

De son côté, le diplomate était plongé dans de profondes pensées.

En épousant Francine, il s'était dit : elle sera ma fille, mais, vivant continuellement auprès de l'exquise enfant, étant le témoin constant de son esprit, des trésors de son cœur, voyant dans le monde briller doucement sa jeune et délicate beauté, voilà que le pauvre homme devait s'avouer qu'il avait assumé une tâche au-dessus de ses forces.

Le cœur n'a pas d'âge!

Maurer aimait d'amour celle qui n'était sa femme que de nom.

Il l'aimait... et il souffrait...

CHAPITRE VI

Francine rentrait après avoir été faire ses dévotions à la seule église catholique qui existe à Salonique et qui est la propriété des lazaristes et des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Maurer vint retrouver la jeune femme dans le boudoir, aux sièges bas, recouverts de soie Pompadour et aux trumeaux gracieux où, parmi les roses, jouaient les amours.

— Ma chérie, dit-il, voici quatre mois que nous sommes installés, et il est temps que nous donnions une fête pour répondre à toutes les politesses que nous avons reçues.

— Une fête, s'effara la jeune femme. Vous voulez dire un dîner!

— Pour commencer, oui; suivi d'un bal et d'un concert.

Francine joignit les mains avec consternation :

— Jamais je ne pourrai ordonner tout cela, avoua-t-elle.

Maurer sourit :

— Vous aurez, pour vous aider, les conseils de vos amies, la princesse Ourladirowna et la comtesse Vlagécoslof, puis l'expérience de Lestassier.

A la pensée du chancelier, la jeune femme eut une lueur de gaieté dans ses beaux yeux.

— Ah! fit-elle, si vous me donnez Ouistiti, je n'ai plus aucune objection à faire, et c'est pour quelle époque cette fête?

— Dans six semaines, si vous le voulez bien; il faut ce temps pour tout organiser convenablement et, surtout, pour préparer un concert musical digne de votre joli talent, Francine, car j'espère que vous vous ferez entendre.

— Très volontiers, à condition toutefois que le comte Frélitz me guide dans le choix des artistes et des morceaux à exécuter.

— Je n'y vois aucun inconvénient; écrivez-lui donc à ce sujet.

Le comte Frélitz!

A l'appel de la jeune femme, le comte accourut, et, lorsqu'il sut ce qu'on désirait de lui, il eut des transports de joie extravagante.

— Vous aurez un orchestre unique, déclara-t-il; une troupe de tziganes qui, justement, est à Athènes et, moyennant finances, consentira certainement à se déplacer.

« Quant au concert, il sera superbe. Vous verrez, nous jouerons des choses merveilleuses et, entre autres, *Les Nuits de rêve*, un morceau de ma composition. Mais, chère madame, pour cette exécution, je vous demanderai d'abandonner le piano pour la harpe; d'Orval prendra le violoncelle, Vlagécoslof la contrebasse, madame Nicolaïch le piano, ma sœur et moi les violons.

Et les répétitions commencèrent.

Très volontiers, Maurer avait accédé à ce que le consul d'Autriche organisât, de concert avec Francine, la partie musicale de la fête qu'il projetait; mais, lorsqu'il apprit la collaboration de M^{me} Nicolaïch, il eut un mouvement d'humeur.

Le diplomate n'était pas seul à écouter les premières auditions du concert; la princesse Ourladirowna venait passer toutes ses après-midi au consulat, car, si elle se refusait lorsqu'on la priait de montrer en public le véritable talent de musicienne qu'elle possédait, elle avait accepté très volontiers de guider ses amis de ses conseils. Le comte Frélitz lui-même avait laissé changer quelques motifs des *Nuits de rêve*, que Nadine avait déclarés,

doucement un peu lourds, et avec une science profonde de l'harmonie, elle les avait corrigés.

Après les répétitions, on prenait une tasse de thé, et c'étaient alors des moments exquis pour Maurer, qui admirait la grâce et le babil de Francine, se grisant, le pauvre homme, du joli rire clair de l'enfant, de ses réparties, du charme, chaque jour plus grand, qui émanait d'elle.

Le climat de l'Orient avait admirablement développé l'adolescente qu'il avait amenée de France.

Grande et souple maintenant, avec des mouvements onduleux, un teint éblouissant, des yeux splendides et rieurs, une bouche mutine, Francine était devenue merveilleusement belle et portait presque vingt ans, bien qu'elle n'en eût encore que dix-sept.

Maurer l'adorait comme le païen adore son idole, et il souffrait tous les tourments de l'amour.

Quelquefois, il partait se réfugier dans son cabinet de travail et là, la tête dans ses mains, il pleurait... Ah ! les larmes du véritable amour, qui retombent, semble-t-il, une à une, comme des gouttes de plomb, sur le pauvre cœur qui se tord et qui saigne !...

Jamais peut-être, comme ce jour-là, Francine n'avait été aussi étourdissante d'esprit, et Maurer avait fui, l'âme trop pleine de détresse.

M^{me} Nicolaïch, après la répétition, s'était retirée avec la marquise Libesty ; le consul de Danemark les avait suivies, et le comte Frélitz, qui avait proposé d'apprendre la composition musicale à Francine, lui donnait sa première leçon. Quant à Nadine et à Jacques, ils avaient quitté le salon, et, en familiers du consulat, s'étaient installés dans le boudoir à M^{me} Maurer.

Depuis quelques jours, la princesse paraissait plus gaie, plus heureuse ; elle parlait avec une vivacité qu'on ne lui connaissait pas jadis, et, si elle ne riait pas encore, du moins on la voyait sourire souvent.

Plus que jamais le baron d'Orval était assidu au consulat de Russie, et les bonnes amies de M^{me} Ourladiowna avaient fait des remarques piquantes.

Cette chère princesse ne savait plus se passer du jeune homme... Ce n'était plus lui qui lui faisait la cour... mais elle qui le suivait dans tous les salons, faisant en sorte, chaque jour, de se ménager de longs apartés avec Jacques, ce qui, du reste, ne semblait pas déplaire au Français.

Ce jour-là, assis l'un auprès de l'autre sur une causeuse, Nadine avait pris les mains de Jacques dans les siennes et parlait avec une passion qui mettait un doux incarnat à ses joues ordinairement pâles.

Lui l'écoutait en souriant du bonheur qu'il lisait dans les grands yeux bleus de la princesse, et tous deux étaient si pris par leur conversation qu'ils n'entendirent pas ouvrir la porte du boudoir et qu'ils ne virent pas Francine qui entrait.

A ce moment, ne pouvant plus surmonter son émotion, M^{me} Ourladirowna balbutiait, des larmes de joie à ses longs cils :

— O Jacques!... Jacques!... que je suis heureuse!

Et lui, portant à ses lèvres les petites mains qui serraient les siennes, de répondre :

— Chère princesse, moi aussi, je suis heureux!

Un cri de Francine leur fit tourner la tête.

Très pâle, debout auprès d'eux, les mains tendues et agitées d'un tremblement nerveux, elle les regardait.

Ce geste... ces paroles avaient été une révélation pour l'enfant.

Ah! Dieu... son pauvre bonheur, comme il venait de crouler misérablement! Cette minute la faisait femme.

Elle comprenait, malgré toutes les attentions et la tendresse de Maurer, le vide de sa vie; les plaisirs, le monde, les gâteries de son mari, ses petits triomphes mondains, ah! comme tout cela lui paraissait, en cette minute, peu de chose en comparaison du regard extasié de Nadine et surtout de ce que dévoilait le ton dont elle s'était écriée : « O Jacques!... Jacques!... que je suis heureuse!... »

Jusqu'alors, Francine le sentait, elle avait vécu dans un mirage; le bonheur qu'elle avait cru connaître auprès de Maurer n'était qu'un rêve décevant que l'éveil de son âme venait de faire fuir pour toujours.

Elle demeurait debout, les lèvres entr'ouvertes, respirant avec effort, ne pouvant détacher ses yeux du visage transfiguré de Nadine.

Sans remarquer l'attitude bizarre de son amie, la princesse s'était levée vivement et, dans un élan heureux, lui avait jété ses bras autour du cou et l'avait embrassée, répétant encore :

— Heureuse!... je suis heureuse!...

Puis, sans transition, cette Slave, à la nature si froide et réservée, devenant une expansive, continua :

— Il faut que vous sachiez... que je vous dise... C'est mon histoire... peu de personnes la connaissent entièrement. Écoutez-la, petite amie!

« Mon union avec le prince Ourladirowna fut un mariage d'amour. Quelques rencontres nous avaient suffi pour comprendre que le bonheur était là, et le jour où je devins sa femme fut certainement le plus heureux de ma vie.

« Notre amour, comme notre situation, créèrent des envieux autour de nous, je le savais, mais, confiant dans la tendresse de mon cher mari, je ne craignais pas le destin. J'avais tort, il devait se venger cruellement.

« Nous venions d'avoir un fils, et notre félicité atteignait son apogée. Hélas ! un jour notre enfant disparut, en vain la police le chercha ; les soupçons se portèrent sur un ennemi politique de mon mari, mais il prouva avec hauteur que le soir du rapt il donnait une fête chez lui et n'avait pas quitté ses salons. Mon mari parla de complices ; le magistrat auquel il s'adressait rit de cette supposition, et l'affaire fut classée... classée dans les casiers officiels, mais non dans nos cœurs, car pouvions-nous encore être heureux, notre Sacha loin de nous !... La police privée, généreusement payée par le prince, se mit à la recherche du pauvre enfant. Nous avons acquis la preuve que les ravisseurs, — homme et femme, jadis au service de l'ennemi du prince, — étaient actuellement en Russie soviétique. La tâche des policiers devenait plus difficile, presque impossible ; le prince, faisant agir de puissantes influences, obtint pour lui et un agent une pièce officielle qui lui ouvrit toutes les portes et aplanit les plus fortes difficultés... Voilà huit mois que mon mari fouille les villes, les villages jusqu'aux isbas les plus misérables... Ce matin j'ai reçu une lettre... la première qui me donne un peu d'espoir. Ceux qu'il poursuit ont séjourné à Cambov ; ils en étaient partis depuis quinze jours seulement lorsque mon mari est arrivé ; on sait qu'ils se dirigeaient vers Voronej et qu'un enfant était avec eux... un enfant... le nôtre... comprenez-vous mon bonheur ?

Le visage irradié, Nadine serrait les mains de Francine, répétant :

— Heureuse ! je suis heureuse... ! Nous avons souffert, nous avons pleuré, mais, à notre premier baiser sur le visage en fleur de notre cher petit, nous oublierons toutes nos larmes et nos angoisses pour vivre tous les trois, unis dans une félicité douce et pleine d'affection. Nous nous aimerons, tout est là dans la vie !...

Journal de Francine.

« Nous nous aimerons et tout est là dans la vie... m'a déclaré la princesse ! L'amour est-il donc un sentiment si grand qu'il puisse faire oublier de telles souffrances et guérir les blessures qu'il a faites ?...

« Oh ! alors, comme ils doivent être heureux ceux qui s'aiment !...

« Mon mari ! ! !

« Ah ! je ne ressens pas pour lui les sentiments qu'éprouve Nadine à l'égard du prince !

« Y a-t-il donc plusieurs manières d'aimer ?... Oun'aimerais-je pas M. Maurer ?

« Cependant, j'ai été heureuse d'accepter son nom... C'est sans regret aucun que je lui ai consacré ma vie... Mon dévouement lui est acquis, et il peut m'en demander les preuves... C'est avec confiance que je m'appuie à son bras, que je tends le front à ses baisers.

« Si ce n'est pas aimer, cela, qu'est-ce donc ?...

« Cependant, je le sens, s'il mettait mon cœur en doute, je m'éloignerais sans détourner la tête, ni chercher à le revoir, car, s'il n'avait pas confiance en moi, c'est qu'il serait indigne de mon affection !

« Timidement, je l'ai dit à la princesse, non pas en me mettant en jeu, mais en parlant en général.

« Elle a souri, tandis que son regard devenait profond et lumineux ; puis elle m'a répondu d'une voix presque basse, mais vibrante de passion :

« — L'amour vrai pardonne tout, excuse tout... L'amour vrai triomphe de tous les obstacles, de toutes les douleurs... »

Pendant plusieurs jours, Francine n'écrivit plus aucune confidence ; puis, un matin, elle reprit son journal :

« La fête que désirait mon mari a eu lieu. Elle fut superbe, si j'en crois mes yeux et mes invités, qui, tous, m'ont complimentée sur le goût exquis qui avait présidé à ses préparatifs.

« Ah ! de ce fait, je n'ai aucun mérite, et les félicitations auraient dû revenir de droit à M. Lestassier.

« Pauvre Ouistiti !... Quel mal il s'est donné ! Lorsque je lui ai avoué mon embarras, avec une bonne grâce charmante, sautillant et remuant, il s'est offert à devenir l'organisateur de la soirée.

« J'ai accepté avec joie et reconnaissance.

« Au début, il me consultait pour savoir si tel ou tel arrangement me plaisait ; mais il y avait en moi un trouble si grand, si étrange, que je me désintéressais de tout ce qui n'était pas ma pensée dominante.

« Le digne homme a bien vite compris qu'il m'importunait et m'a laissée à mes rêveries.

« Il organisa seul une grande fête, où fut convié le « Tout Salonique ».

« Les pièces de réception, débarrassées des housses de leurs fauteuils et de leurs canapés, avaient pris un air de joie et de printemps avec les plantes vertes et les fleurs qui en chassaient l'aspect trop officiel.

« Dans le fond, la salle de spectacle où devait être

donné le concert corsé d'une saynète et de monologues.

« Cette salle de spectacle fit l'admiration de mes invités, et, je dois l'avouer, mon étonnement.

« Rien n'y manquait : ni les fauteuils d'orchestre, la rampe, la toile, la scène, les décors, les coulisses et les loges des artistes qui empiétaient bien un peu sur mon appartement privé; mais j'aurais eu mauvaise grâce à m'en plaindre, puisque mon mari avait abandonné son bureau pour en faire un fumoir et sa chambre à coucher pour être changée en salon de jeu.

« L'Orient est, bien certainement, le pays des splendeurs.

« O griserie d'une belle fête!... Pendant quelques heures, j'ai oublié la princesse Nadine et le trouble qu'avaient jeté ses paroles dans mon cœur.

« Notre concert eut un succès dont je garderai longtemps le souvenir, et les *Nuits de rêve* du comte Frélitz ont obtenu des applaudissements qui firent pâmer d'aise leur compositeur.

« — Je n'ai rien à envier aux Rubinstein et aux Paderewski, a-t-il déclaré avec emphase; et c'est à vous que je dois ce triomphe, m'a-t-il dit.

« Je me suis récusée en riant.

« Mais il a insisté :

« — Vous avez joués splendidement; votre harpe chantait et pleurait sous vos doigts; et, en vous écoutant, je sentais germer en moi l'âme de Nicolo Paganini.

« L'amour, a-t-il dit... l'amour... encore!

« Après quelques morceaux parfaitement choisis, — car il faut reconnaître que le consul d'Autriche est un grand musicien et possède un goût très sûr, — les amateurs ont laissé la place aux véritables artistes.

« Il ont été moins applaudis que nous, et c'est un tort, car ils jouaient cent fois mieux... Personne au monde ne peut rivaliser avec les tziganes... Quels accords ils savent tirer de leurs instruments! Quelle douceur alanguie, et quelle virtuosité endiablée!

« Un morceau surtout m'a séduite.

« L'introduction en est légère, vive et timide à la fois; puis, *crescendo*, le chant s'élève, prend de l'ampleur, se rythme dans une harmonie joyeuse, captivante... Brusquement, un arrêt, puis c'est une plainte qui monte, longue et douce comme un cri de détresse qui serait en même temps la plus suave des prières. On sent vivre et souffrir une âme; et, de nouveau, les accords changent, sans revenir cependant à la note joyeuse du début; ils sont plus graves, plus profonds, plus larges aussi, pour s'élever plus haut et se terminer dans un murmure qui semble un baiser.

« J'ai cherché, sur le programme, le titre de ce morceau. Il est intitulé : *Je t'aime !*

« Et cela a suffi pour faire évanouir le bonheur auquel je souriais.

« J'ai trouvé ma fête odieuse, mes invités insipides : l'Allemagne m'a paru lourde ; l'Autriche prétentieuse ; horrible la Turquie ; sauvage la Russie ; phraseuse l'Italie ; froide l'Angleterre ; mélodramatique l'Espagne ; bref, tous... tous... sont atroces, et j'aurais voulu pouvoir leur dire de partir... de me laisser...

« Puis quelles conversations !

« La confusion des langues... mes salons changés en tour de Babel.

« C'était à devenir folle !... et il me fallait sourire à tous ces gens-là, répondre aux uns et aux autres ; puis ces louanges à entendre, car la flatterie est la grande force de l'Orient ; elle y semble naturelle et ne choque pas, tant elle est pleine de grâce féline et s'exprime en mots charmeurs.

« Cependant elle m'horripilait !

« Au début de la soirée, j'avais trouvé que le coup d'œil était ravissant dans l'étincellement des diamants, des rubis, des topazes, des émeraudes et des saphirs, le chatoyement des parures et des uniformes, la gamme des couleurs et la tache multicolore des brochettes de décorations attachées au revers de l'habit.

« D'un seul coup, tout disparut... Je ne vis plus que le noir des habits et le blanc des épaules.

« Noir et blanc... comme à un corbillard...

« Mon mari s'avança vers moi, souriant et heureux.

« Je le considérai avec des yeux nouveaux... Jamais je ne m'étais aperçue qu'il avait des rides aux tempes !

« C'est avec un soupir de soulagement que j'ai vu partir nos invités.

« Mme Nicolaïch m'a embrassée avec effusion, et les demoiselles Maritza m'ont gratifiées de leurs plus gracieux sourires.

« Cependant, au cours de la soirée, je les ai entendues dénigrer ma fête ; il est vrai que les malheureuses ont du fiel jusqu'au bout de la langue, et le baron d'Orval affirme très sérieusement qu'une vieille fille ne peut qu'être très bonne, si elle a appris à aimer Dieu et les pauvres à la place de famille, ou très mauvaise, si elle s'est atrophié le cœur à la recherche stérile d'un mari. Il paraît que, pour cette catégorie, le célibat rend enragé. Heureusement, le nombre des premières surpasse celui des secondes.

« La comtesse Vlagécoslof et sa cousine, accompagnées du consul, ont été les dernières à nous faire leurs adieux.

« M. Maurer s'est alors approché de moi et m'a dit avec bonté :

« — Vous devez être brisée, ma chérie, car vous vous êtes sacrifiée héroïquement à vos devoirs de maîtresse de maison, en ne rebutant personne pour la danse.

« — Brisée, en effet, ai-je répondu.

« — Mais heureuse cependant du succès de votre fête, n'est-ce pas, Francine? Longtemps, je crois, on s'en souviendra à Salonique.

« — Moi aussi, je m'en souviendrai, répondis-je un peu malgré moi ; mais mon mari ne peut comprendre mes paroles... heureusement!

« Depuis le concert, il y avait en moi une agitation morale qui grandissait de minute en minute ; c'est en vain que j'avais essayé d'analyser et d'enrayer le flot de sentiments tumultueux qui se donnaient libre cours dans mon cœur. J'éprouvais une irritation aiguë au cerveau et une douleur au cœur qui me faisaient désirer... quoi... je ne pouvais le dire ; une revanche, me semblait-il, une revanche sur cet « amour » qui me narguait, allant, venant, rôdant autour de moi, invisible et toujours présent.

« Je sentis en mon être un défi, et je jetai un éclat de rire strident qui fit tressaillir mon mari.

« — Qu'avez-vous, fit-il, en me regardant avec une sorte d'angoisse?

« D'un geste je désignai les salons vides, le désordre d'une nuit de bal, les fleurs qui penchaient leurs corolles fanées, les lustres qui s'éteignaient et je m'écriai :

« — Voilà l'image de ma vie!

« — Francine!... dit M. Maurer avec une douceur triste dont je ne voulus pas sentir le reproche.

« — Oui, ma vie, fis-je presque acerbe, toute de plaisirs factices, de bonheur apparent, mais, en réalité, désespérante, vide... le monde m'est odieux!

« — Francine, ma chérie, vous a-t-on fait quelque peine, et suis-je pour quelque chose dans cette fiébrilité où je vous vois.

« — Le sais-je moi-même, m'écriai-je en me laissant aller dans un fauteuil et couvrant mon visage de mes mains.

« A voir l'expression navrée du visage de mon mari, j'eus déjà un remords de mes paroles et j'ajoutai, en souriant avec effort :

« — Nul n'est content de son sort ; je désire des joies qui

sont, je le sais, de grands soucis, et je suis une ingrate de ne pas être satisfaite du bonheur que vous me donnez.

« — Est-ce bien du « bonheur » ? mon enfant, demanda mon mari d'une voix tremblante.

« — En doutez-vous, mon ami, m'écriai-je, prise d'un soudain remords en face de cet homme si bon ; mais cette soirée m'a horriblement énervée, et je me sens méchante ; pardonnez-moi.

« Je lui ai tendu la main.

« — Vous avez raison, répondit-il, en pressant mes doigts dans les siens ; vous avez grand besoin de repos, ma chérie. »

CHAPITRE VII

Le consul de France avait été appelé à Athènes et devait y demeurer huit jours.

Il avait proposé à Francine de l'accompagner, mais la jeune femme, prétextant la fatigue de la fête, toute récente encore, avait demandé à rester à Salonique.

Craignant l'ennui et la solitude pour Francine, Maurer lui avait offert de demander à la comtesse Vlagécoslof, dont elle était l'amie, de la recevoir au consulat du Danemark pendant cette absence. La jeune femme ayant accepté, le diplomate était parti heureux.

M^{me} Maurer, de son côté, s'était installée au consulat du Danemark avec une sorte de joie anxieuse. Son âme en éveil cherchait à connaître le doux mystère qu'elle pressentait, et toute occasion lui était bonne pour se rapprocher de la princesse, qui, grisée par son beau rêve d'amour, était devenue aussi expansive dans son bonheur qu'elle avait été fermée dans sa douleur.

Certes, Nadine n'avait pas supposé un seul instant que c'était l'amour qui avait uni sa petite amie à Maurer ; mais elle croyait à l'un de ces mariages de convenance qui donnent une sérénité heureuse dans une estime réciproque. Si elle avait pu deviner la vérité avec l'exquise délicatesse qui était en elle, elle se serait tue devant l'enfant, mais qui pouvait songer qu'il existât, de par le monde, un homme aussi grand, aussi noble que Maurer, dans l'accomplissement d'une promesse faite à lui-même.

Les journées s'écoulaient joyeuses, et le grand, presque l'unique sujet de conversation était : Sacha.

Ce jour-là, comme tous les après-midi du reste, le baron d'Orval était au consulat du Danemark et rivalisait de gaieté et d'entrain avec le comte Serge, auquel la

princesse lançait la réplique d'une façon fine et spirituelle.

La comtesse Vlagécoslof souriait, en donnant quelques coups d'aiguille dans une tapisserie en petit point, tandis que Francine, — la rêveuse et inquiète Francine, — oubliait sa broderie pour écouter non pas ce qui se disait dans le salon, mais au fond de son cœur, la voix mystérieuse qui murmurait : « L'amour maternel est roi du monde ! »...

— Je prévois une chose, déclara Jacques, c'est que bientôt notre chère princesse nous abandonnera pour partir vers le pays du bonheur.

— Vous abandonner, vous les amis de ma douleur, non, fit gravement M^{me} Ourladiowna, mais qui donc osera me jalouser, le jour où le bonheur me viendra ? Ne l'aurais-je pas assez chèrement acheté ?

— Certes, ma bonne Nadine, intervint la comtesse, en prenant une main de la jeune femme et la pressant doucement dans les siennes.

— Ah ! fit Nadine avec exaltation, tous les liens, si puissants soient-ils, qui existent entre un mari et une femme sont bien peu de chose s'ils ne s'ennoblisent par la tendresse que ces deux êtres peuvent porter à l'enfant de leur chair.

« Un enfant !... songea Francine attristée, oui, on doit bien aimer un enfant, et ces petits êtres consolent certainement de toutes les douleurs. Son sein se gonfla sous un soupir, et elle pencha la tête, pour que nul ne pût voir les larmes qui embrumaient ses yeux.

— Un enfant !... fit à haute voix la comtesse. Ah ! Nadine, vous avez raison ; c'est là la sanctification de la tendresse, et chaque jour je regrette de n'avoir pas de ces chérubins à aimer !

— Oui, reprit la princesse, s'exaltant à mesure qu'elle parlait, l'enfant, c'est le lien durable entre le mari et la femme.

« Que de fois, agenouillée devant les saintes icônes, lorsque je priais et pleurais, demandant au Tout-Puissant de me rendre mon fils, que de fois mon cœur s'est tourné vers : l'Enfant... Alors je sentais mon cœur s'amollir et se fondre sous une rosée divine.

« Il me semblait que cette pensée faisait descendre en moi un espoir et une nouvelle tendresse ; je me sentais imprégnée d'un apaisement, pénétrée d'une douceur... inexprimables.

« Je me disais que l'avenir nous serait clément et que Dieu, parachevant son œuvre, nous rendrait cet enfant objet de mes désirs les plus chers, mes prières les plus

ardentes. Enivrée de la grandeur de cet amour, soulagée par un élan de tendresse comme je n'en avais jamais ressenti, je me promettais d'aimer plus encore mon mari et mon fils, de leur faire le sacrifice de tout ce qui n'était pas « eux », de me consacrer uniquement à faire leur bonheur.

« Oh ! façonner le cœur de ce fils doux et beau, qui serait la joie de son cœur, la preuve vivante de la reconstitution de notre foyer et la réédification de notre amour.

« Mon enfant !... mon petit enfant !... acheva la jeune femme en joignant les mains.

Sant bruit, un domestique entra, portant les journaux sur un plateau d'argent.

Pour faire diversion aux sentiments divers dans lesquels la conversation avait entraîné ses amis, le baron déclara :

— Voilà de la distraction politique ; je vous l'abandonne pour voir ce que devient ma patrie. Et il prit une revue française. Le consul s'empara d'un quotidien grec en s'écriant gaiement :

— A moi la politique que vous dédaignez, baron.

M^{me} Vlagécoslof et Francine prirent des magazines ; la princesse, un journal. Elle lisait depuis quelques minutes à peine, lorsque, brusquement, elle se leva, portant convulsivement les mains à sa gorge.

Elle voulait parler et tremblait affreusement, tandis qu'une pâleur mortelle envahissait son visage.

— Qu'avez-vous ? s'écria la comtesse, se précipitant vers sa parente.

La malheureuse jeune femme, par un violent effort de volonté, parvint à prononcer un mot... un nom... « Sacha ! », puis elle roula à terre, évanouie.

Le consul, la prenant dans ses bras, l'emporta dans son appartement, suivi de M^{me} Vlagécoslof et de Francine.

Jacques, demeuré seul, ramassa le journal qui s'était échappé des mains de Nadine et chercha ce qui avait pu motiver cette foudroyante émotion.

En seconde page, un titre attira son regard :

MORTS MYSTÉRIEUSES

« Deux voyageurs aux allures étranges parcouraient la Russie depuis plusieurs mois, posant des questions bizarres partout où ils passaient. Les autorités s'étaient enquis du but poursuivi par ces inconnus ; leurs papiers étaient en règle et les voyageurs s'étaient retranchés derrière cette légalité pour se refuser à donner aucun renseignement sur leurs agissements. L'un des deux hommes disant se

nommer le prince Alexandre O... et être apparenté à la famille régnante du Danemark, des informations furent prises qui confirmèrent les affirmations du voyageur. Son compagnon n'était pas un domestique comme on aurait pu le supposer, mais un des plus fins limiers d'une grande agence de police privée de Copenhague. Bientôt, il fut avéré que le prince O... et son compagnon recherchaient deux de leurs compatriotes, un homme et une femme voyageant avec un enfant. Ayant découvert leurs traces à Voronej, où le couple avait séjourné pendant quarante-huit heures, les deux hommes partirent pour Lougansk. Hier matin, un paysan se rendant à son travail trouva le prince O... et son compagnon blessés et râlant sur le bord de la route. Un enfant de dix-huit à vingt mois, un petit garçon, était mort à leur côté, étranglé par une mince cordelette de soie. La police enquête.

CHAPITRE VIII

Nadine agonisait.

Le docteur avait déclaré sa science impuissante et prédit la fin de la jeune femme pour l'aurore qui venait.

Sortie d'un long évanouissement, elle reposait, calme et sereine, en face des fenêtres ouvertes.

Sans doute avait-elle épuisé tout ce que la nature humaine peut contenir de douleur, car, à cette heure suprême, elle ne souffrait ni physiquement, ni moralement, s'éteignant seulement, dans la splendeur d'une nuit inoubliable; non pas de ces claires nuits d'Occident sous un ciel scintillant d'étoiles, pendant que le rossignol lance ses notes les plus pures, mais une nuit tiède, lourde de parfums, sous un ciel féérique et des décors de rêve.

Les yeux fixés sur l'infini du ciel, Nadine semblait songer et tous respectaient son silence.

Outre sa famille, Francine était demeurée auprès de son amie, et la princesse, avec un tremblement de sa pauvre voix, devenue comme un souffle, avait murmuré :

— Que Jacques reste ici, il a connu Sacha... Sacha et mon fils, répéta-t-elle plus bas avec un accent inexplicable d'amour et de douleur.

En vain, avec une délicatesse tendre, la comtesse avait-elle essayé de consoler la mourante; celle-ci l'avait interrompue dès les premiers mots en déclarant :

— Je sais que je suis condamnée et j'en suis heureuse, et je prie Dieu de me réunir là-haut à mes bien-aimés. Elle ajouta doucement :

— Là, nous ne serons plus séparés.

Ayant fait appeler un pope, la princesse avait eu un long entretien avec lui, et certes, en la quittant, c'était l'homme qui était le plus ému...

Nadine songeait...

Francine, pauvre enfant, ignorait les secrets de la mort, comme ceux de la vie, et elle assistait, angoissée, à cette lente agonie.

Un instant l'agonisante, haletante un peu, se souleva sur ses oreillers, les mains jointes comme pour une prière.

La tête appuyée contre l'épaule de son mari, la comtesse Vlagécoslof pleurait silencieusement, et Jacques, le front penché, ne cherchait pas à dissimuler les larmes que la plainte navrante de la mourante faisait monter à ses yeux.

Pour Francine, prise par la majestueuse angoisse de la mort qu'elle sentait proche, elle recueillait avidement les doux secrets qu'inconsciemment Nadine livrait à ceux qui étaient là.

Pauvre Francine! elle ne pensait pas à s'effrayer du terrible dénouement qu'elle sentait proche, mais elle tressaillait à chaque mot, comme si un fer rouge eût touché sa chair.

Son regard allait de la princesse mourante à M^{me} Vlagécoslof, qui, instinctivement, à cette heure tragique, cherchait un refuge à sa douleur dans les bras de son mari.

Transfigurée par l'approche de la mort, Nadine apparaissait plus jeune et plus jolie dans le désordre de ses longues nattes brunes, dont la nuance sombre tranchait sur les dentelles de la chemise de nuit.

Ses yeux s'ouvraient plus largement sur l'inconnu, que déjà ils apercevaient, et sa bouche souriait, d'un sourire heureux et doux, à l'éternité dont peu d'heures encore la séparaient.

L'agonie la tortura deux heures encore. En vain ses yeux grands ouverts se tournaient-ils vers l'aurore qui venait mettre sa lumière dorée sur le lit funèbre, ils ne voyaient plus; ses oreilles ne percevaient plus le bruit des sanglots, mais ses lèvres, sans qu'aucun son n'en sortît, avaient constamment les mouvements qu'elles prenaient auparavant lorsqu'elles prononçaient les noms aimés.

Francine, pleurant autant sur elle-même que sur l'agonisante, se penchait vers la moribonde avec un sentiment confus de pitié, de douleur, de regret et d'envie.

La voix — si faible! — de Nadine se faisait entendre,

comme la plus douloureuse et la plus ardente des prières, le plus doux des aveux. Murmure mystérieux des lèvres, suprême souffle de la vie, ses paroles légères et presque intelligibles firent tressaillir Francine jusqu'au fond de son être.

— Sacha!... soupirait la princesse... Sacha!... mon enfant!

Ce furent ses derniers mots.

Sa respiration s'espaça pendant que sa tête roulait d'une épaule à l'autre; ses doigts se détendirent, puis elle demeura immobile. La princesse Ourladirowna avait cessé de souffrir.

CHAPITRE IX

Le caractère de Francine changeait.

Capricieuse et fantasque, la jeune femme était loin de la douloureuse enfant qui avait dit à Maurer : « Vous êtes bon et je serai heureuse de vous donner ma vie. »

En vain le pauvre homme s'ingéniait à la distraire.

Agacée ou songeuse, elle paraissait poursuivre une idée fixe qui la torturait. Timidement, Maurer lui avait demandé ses confidences, mais, cruellement « femme », elle avait répondu :

— Vous ne me comprendriez pas!

Hélas! si, il comprenait!

C'est par pitié pour l'enfant, en souvenir de Marie de la Prévenchère, qu'il avait fait sa femme de Francine; puis, malgré lui, à son insu, il avait subi le charme mystérieux de l'exquise créature, et son cœur avait battu comme celui d'un jeune homme.

Cachant au fond de lui-même un amour qu'il n'osait s'avouer, Maurer avait encore voulu garder l'illusion du bonheur en se disant qu'il vieillirait auprès de cette fleur de jeunesse, en respirant le parfum, s'enivrant de sa voix, de son charme, et qu'un jour ce seraient les mains mignonnes de l'aimée qui lui fermeraient les yeux.

Ce beau rêve s'écroulait...

Le cœur de Francine était « dans le doute » de lui-même... et Maurer connut tous les tourments de la « jalousie », non pas qu'il suspectât l'honneur de celle qui portait son nom, mais parce qu'il se disait que lui, pauvre homme, allait devenir bien peu de chose aux yeux de Francine... parce qu'il pensait au bonheur infini de l'« autre » s'il avait pu savoir... « L'autre », l'inconnu, le voleur, qui recueillait, à son insu, ah! bien certainement...

les premières aspirations d'amour de cette jeune âme... parce qu'il se disait que, Francine aimant, elle allait souffrir, et dans sa grande tendresse il en voulut à celui qui avait éveillé le cœur de l'enfant, plus parce qu'il allait lui faire connaître la « douleur » que parce qu'il lui avait appris l'« amour ». Avec une âpreté farouche, il se mit à chercher le nom de l'« homme ».

Un instant, il soupçonna le comte Frélitz, ou le baron d'Orval, les deux seuls familiers célibataires du consulat.

Il dut s'avouer qu'il se trompait.

Ne trouvant pas, il eut un espoir.

Si Francine s'ennuyait seulement... si la mort de M^{me} Ourladirowna avait jeté un voile mélancolique sur sa jeune vie... si l'existence qu'elle menait était trop sérieuse pour son âge... si lui, Maurer, ne savait pas distraire l'enfant!

Alors, il se mit à courir le monde, y entraînant sa femme sous prétexte de visites officielles; il organisa des thés, des sauteries, des parties de campagne et quand, pendant quelques minutes, il voyait le visage de sa jeune épouse, son cœur s'irradiait.

Pauvre homme! il s'étourdissait, ne voulant pas voir la vérité qui se dressait, éblouissante, devant ses yeux...

Une femme avait été écartée des relations intimes de Francine par son mari qui, instinctivement, la craignait : M^{me} Nicolaïch.

Habilement, elle profita de ce que la mort de la princesse séparait momentanément, pendant les réceptions, la comtesse Vlagécoslof de la jeune femme, pour se rapprocher d'elle, et Maurer, tout à ses craintes, à ses doutes, n'y prit point garde, l'accueillant, au contraire, avec une sorte d'empressement, pensant que cette jeune femme, élégante, spirituelle, serait une distraction pour Francine.

La Grecque n'abusa pas de sa victoire.

Souple et insinuante, elle ne s'imposa pas aux époux, mais eut le talent de se faire désirer par la femme et par le mari.

Petit à petit, elle entra dans leur intimité, et, trois mois après la mort de Nadine, alors que la comtesse Vlagécoslof recommençait à se montrer dans les réunions mondaines, M^{me} Nicolaïch était devenue l'amie intime de M^{me} Maurer.

Chaque après-midi, on la voyait arriver au consulat de France, un ouvrage de fantaisie ployé dans un élégant sac à maille d'or. Si elle était seule avec Francine, l'ouvrage

quittait le sac et avançait de quelques points, mais, souvent, le comte Frélitz apportait un morceau de musique nouvelle, et l'aiguille était délaissée pour le piano, le violon et la harpe.

Excellente musicienne, la belle Grecque interprétait sa partie en artiste, et, pour Francine, c'étaient les meilleures heures de sa vie, celles où elle oubliait la hantise qui troublait son cœur.

M^{me} Nicolaïch n'avait pas été sans soupçonner un mystère dans la disproportion d'âge existant entre Maurer et sa femme. Au premier abord, elle avait pensé que le diplomate avait épousé l'enfant par amour et que celle-ci, pauvre et malheureuse, avait accepté le vieux mari avec la grosse fortune.

Questionnée habilement, Francine dévoila, en partie, l'histoire de son mariage, et M^{me} Nicolaïch, friande de scandale, promit de suivre de près la vie de la jeune femme, afin de découvrir comment une aussi étrange union pourrait se terminer.

Elle avait remarqué les soupirs du consul d'Autriche et ses airs d'amoureux transi. De là à conclure que c'était, pour l'avenir, le second mari tout désigné de Francine, il n'y avait qu'un pas qui fut vite franchi.

La Grecque en voulait à la Française de sa jeunesse, de sa beauté, de sa grâce.

Elle rêva de la perdre.

Pour cela elle déploya des trésors de rouerie, de fausse amitié, et avec un art infernal, elle mit en relief, auprès de l'enfant, les qualités de l'Autrichien.

Toute au rêve mystérieux qu'elle vivait au fond de son âme, Francine écouta distraitement la corruptrice; l'éloge du comte lui parut d'abord excessif, puis naturel; elle le regarda avec des yeux nouveaux, et, le jour où il lui demanda l'autorisation de lui dédier une de ses compositions, la jeune femme accepta, ravie.

— Je voudrais, déclara-t-il, vous la faire entendre pour la première fois dans un décor magique, au milieu du calme de l'océan et de la splendeur d'une belle nuit.

— La chose me paraît compliquée, dit Francine amusée.

— Pas du tout, répliqua le comte avec feu; je viens d'acheter un yacht et j'ai envie d'aller faire une croisière en Méditerranée.

— Mais oui, intervint la belle Grecque, voilà quelques jours à passer de la façon la plus agréable. Pourquoi ne viendriez-vous pas ?

— J'en parlerai à mon mari, promit Francine.

Contre toute évidence, pour qui eût connu ses sentiments, Maurer accepta.

Par un oubli volontaire, le baron d'Orval fut omis dans le nombre des invités.

En venant souhaiter bon voyage à ses compatriotes, il railla le comte :

— Son yacht, déclara-t-il, ressemble à l'amoureuse galère de Cléopâtre, et, parmi les déesses qui vont y élire un éphémère domicile, je me demande qui est celle qui va s'appuyer à sa proue d'ivoire et s'abriter sous la pourpre soyeuse de ses voiles.

La moquerie déplut à Francine.

— Je vous croyais moins susceptible, fit-elle, avec une sorte d'aigreur, et vous montrez beaucoup trop votre méchante humeur de n'être pas parmi les hôtes du comte.

— A Dieu ne plaise ! répliqua vivement Jacques ; je ne suis pas jaloux des privilégiés et ne désire pas en être.

— Pourquoi ?... demanda la jeune femme agressive.

— Affaire d'impression, rien d'autre ; l'Autriche fut l'ennemie de la France.

Cela dit, le baron se leva et salua respectueusement Francine.

Après son départ, la jeune femme eut une crise de larmes sans pouvoir en connaître elle-même le motif.

Était-ce parce que Jacques avait un peu tourné le comte en dérision, ou parce que le baron l'avait quittée froidement ?...

CHAPITRE X

Le lendemain, le *Phocion* levait l'ancre et, heureux comme un vainqueur, le comte Frélitz emmenait Francine vers l'Égypte, avec une vingtaine d'autres personnes, sans compter l'équipage.

Les premières heures de la traversée furent exquis ; la mer était calme et unie comme l'eau d'un lac ; les invités du comte ne tarissaient pas d'éloges sur l'heureuse idée qu'il avait eue.

Seuls, Maurer et Francine se taisaient.

Par politesse, ils avaient bien dit quelque chose d'analogue, lorsqu'au matin du second jour la cloche du timonier avait piqué quatre fois ses deux coups, que celle de l'avant lui avait répondu, que le sifflet du maître de quart s'était mis à moduler le gazouillis d'un oiseau chanteur, et que les passagers s'étaient trouvés réunis dans la

coquette salle à manger du yacht pour le premier déjeuner... puis ils s'étaient tus.

Repris, tous deux, par un passé déjà vieux de trois ans, ils se revoyaient voguant vers Salonique, dans le calme serein de leur franche amitié.

Maurer se souvenait de la curiosité de l'enfant à chaque tour d'hélice qui les éloignait de la mère-patrie, de ses questions, de ses ravissements et de ce doux soir où, pour la première fois, appuyant sa tête mignonne sur l'épaule du diplomate, elle avait murmuré avec une émotion intense :

« Je suis heureuse, et je veux que, vous aussi, vous soyez heureux, mon cher mari ! »

Francine revivait, elle aussi, tout son voyage de France vers la Grèce. Elle se souvenait comme elle trouvait tout beau et comme son mari lui paraissait bon.

La nature était demeurée telle... La tendre affection de Maurer n'avait fait que grandir; alors c'était donc elle... elle qui avait changé.

Cette croisière que le comte Frélitz et la belle Grecque avaient entrevue comme une victoire en était bien réellement une... mais pour le « mari » auquel le retour sur elle-même d'une conscience honnête et droite ramenait, avec la reconnaissance, l'affection de la « femme ».

M^{me} Nicolaïch était, sans contestation possible, la reine du *Phocion*, par sa beauté altière et les heureuses saillies de son esprit. Ses grands yeux noirs avaient tour à tour une vivacité ou une langueur qui montraient deux femmes à la fois dans la même créature; son épiderme velouté et doré prenait des teintes plus chaudes sous la lumière du soleil, et ses lèvres charnues et rieuses avaient la pourpre de la fleur du grenadier.

Chacun de ses mouvements était empreint d'une grâce féline, qui eût été presque sauvage, si la douceur de son sourire ne lui avait donné un charme capiteux, une grâce incomparable.

Juive par sa mère, elle gardait de cette race la souplesse, la finesse, la beauté; aussi tous les hommes du yacht contemplaient la jeune femme avec le regard que devait avoir eu, jadis, Eliezer se trouvant devant Rebecca.

Impitoyable pour toutes ces femmes de la haute aristocratie par lesquelles elle se sentait « tolérée », mais pas « reçue », elle ne cherchait qu'à faire souffrir autour d'elle, mettant en relief des « riens » dont, habilement, elle avait le diabolique talent de tirer des scandales; et, si elle s'était faite l'amie de Francine, si, pour la jeune

femme, elle rentrait ses griffes et n'avait que caresses et sourires, c'est qu'elle voulait voir M^{me} Maurer perdue sans retour possible en arrière, lorsqu'elle la jetterait en pâture à la vindicte publique.

Espérant en cette croisière, dont elle avait été la première à souffler l'idée au consul d'Autriche, elle attendait le moment de crier au scandale devant vingt personnes, avant de jouer l'indignation dans les salons de Salonique. Et voilà qu'au contraire Francine, qui, le jour du départ, paraissait triste et inquiète, nerveuse et angoissée, reprenait une sorte de calme et de sérénité.

De cela, la belle Grecque enrageait.

Le comte Frélitz avait déclaré qu'il donnerait la primeur de son œuvre la veille du jour où le yacht devait mouiller à Port-Saïd, mais, chaque soir, le piano du salon, porté par des matelots, émergeait sur le gaillard d'arrière. Un des passagers ou une des passagères se mettait à l'instrument et jouait pendant que la nuit descendait sur les flots. Parmi les instrumentistes de bonne volonté, une personne se distinguait par la grâce aimable avec laquelle elle se dévouait.

C'était une vieille fille, bonne et charmante créature, à l'esprit intelligent et fin, au cœur généreux et tendre.

Elle se nommait Barbara Flory et était dame de compagnie de miss Gerty Blutson.

Celle-ci, par respectueuse affection, n'appelait jamais miss Flory autrement que miss Bab.

Gerty avait vingt ans. Elle était le rire personnifié, la gaieté enfantine encore, la bonté profonde et vraie.

Arrivant de France, où elle venait de passer une année, elle avait conquis tout de suite Francine par son babil d'oiseau et le parfum de la mère-patrie qu'elle lui apportait.

Depuis quelques jours à peine, elles se connaissaient, et les deux charmantes créatures étaient des amies.

Gerty était petite, mince, blonde, avec des yeux vifs et pétillants de malice, un petit nez retroussé, une bouche mutine et le plus exquis menton du monde. Un menton rond, blanc, gras où se nichait une délicieuse fossette.

Avec cela, d'une bonté infinie et... riche à millions.

Orpheline de mère, elle courait le monde avec son ancienne institutrice, devenue dame de compagnie, pendant que son père, le roi du jambon, lui gagnait une bonne demi-douzaine de millions par an.

On disait, tout bas, qu'elle aurait cent millions de dot; aussi était-elle entourée d'une cour d'admirateurs, tout comme une petite reine.

D'ailleurs, elle était la première à en rire et avait raconté à sa nouvelle amie que, partout où elle était, les choses se passaient exactement semblables.

— Tenez, affirmait-elle avec un léger accent qui était un charme de plus dans sa conversation, les Français sont séduisants, aimables, spirituels, et cependant ils ne dérogent pas à l'habitude des Espagnols, des Italiens, des Anglais, des Belges, des Allemands et de tous les messieurs que j'ai connus, sans parler de mes compatriotes. Pour eux, je suis la petite idole... d'or devant laquelle ils s'agenouillent.

« Un Français surtout m'a amusée... oh ! amusée, au point que vous ne pouvez vous en faire une idée. Naturellement, il me faisait la cour et m'avait même fait inviter par sa sœur, une bien aimable personne, châtelaine de province. J'acceptai l'invitation et je passai là quelques jours exquis auprès d'hôtes charmants, puis j'annonçai mon départ pour la Grèce. Mes paroles firent naître une véritable consternation, et mon bel amoureux de s'écrier :

— Oh ! miss, si vous me permettiez de vous y rejoindre !

— Je n'ai pas le droit ni le pouvoir de vous empêcher de voyager si tel est votre bon plaisir, répondis-je.

— Alors, chère miss !...

— Alors, cher monsieur, à vous revoir à Salonique.

L'heureuse enfant acheva dans un éclat de rire :

— Et j'attends le vicomte de Saint-Senain.

— Quel nom venez-vous de prononcer ? s'écria Francine surprise.

— Le vicomte de Saint-Senain, le connaissez-vous donc ?

— Certes, c'est le frère de ma belle-mère, et l'hôte dont vous vantez l'amabilité est mon père. Parlez-moi de lui...

Et l'amitié naissante des deux jeunes femmes, cimentée par ce lien nouveau, s'était faite plus étroite.

Un soir, le consul annonça que le bateau allait s'arrêter pour passer la nuit et que, le lendemain, on irait déjeuner à terre, mais, pour cette dernière soirée, avant le retour, il y aurait bal et concert à bord.

Une longue tente, dressée à l'arrière et éclairée par des lanternes aux verres de couleur, devait servir de salle de fête et, bientôt, les couples tournoyèrent sous le rythme lent d'une valse.

Entraînée par le comte Frélitz, Francine dansait avec ce charme qu'elle mettait à toutes choses. Sous le rapport chorégraphique, la jeune femme pouvait rivaliser avec les Autrichiennes, voire même avec les Allemandes, ces premières valseuses de l'univers, et, aimant la danse avec

passion, elle se laissait aller à cette joie puérile, sans aucune autre pensée que le plaisir qu'elle prenait à tourbillonner dans les bras d'un danseur émérite.

Et, pendant que miss Bab exécutait la musique de Métra, le comte murmura :

— Chère madame, me permettez-vous d'interpréter, tout à l'heure, en votre honneur, l'œuvre que j'eus l'audace de vous dédier et que vous avez été assez bonne pour ne pas refuser ?

— Mais, fit la jeune femme avec un joli rire clair, il me semble que mon mari et moi avons accepté votre aimable invitation un peu pour avoir le plaisir de vous l'entendre jouer, très loin des terres, et dans un décor de rêve, comme vous l'avez dit vous-même.

« Il serait même temps que j'en connaisse le titre, ajouta-t-elle, mutine, puisque, jusqu'à présent, vous en avez fait mystère à tous.

— Le titre... fit le consul, et sa voix tremblait légèrement... le titre, très bref, dit cependant bien des choses, et, pour les expliquer, si vous le permettez, nous allons nous arrêter un instant.

Ensemble, ils quittèrent la tente et allèrent s'appuyer au bastingage.

— Eh bien ?... interrogea Francine, curieuse.

L'Autrichien ne répondit pas immédiatement.

Étendant la main vers la terre qu'on apercevait en une ligne sombre, au delà de la majesté des flots, il dit :

— Admirez la splendeur de la nature, du ciel et de la mer, et comprenez ce que je souffre en ce moment, où je vais vous livrer mon œuvre... la voyant telle qu'elle est... pauvre création humaine, si peu vibrante, à côté de cette féerie qui nous entoure.

— Oh ! interrompit gentiment la femme du consul de France, cette féerie est l'œuvre de Dieu, et votre composition celle d'un homme, aussi il ne doit pas y avoir de regrets en vous. Je suis certaine que vous vous alarmez à tort et que ce nouveau morceau est parfait.

— Parfait... répéta-t-il, je voudrais vous croire; j'ai essayé d'y traduire une phrase latine qui servit quelquefois de devise; mais Euterpe n'a pas répondu à mes aspirations, et je n'ai pu faire qu'un pâle reflet de ce que je ressentais.

— Nous en serons les juges, interrompit la jeune femme un peu surprise du tour que prenait l'entretien.

— Vous me demandiez le titre de ce morceau, poursuivit le comte, prenant la main que Francine appuyait sur le bastingage. Le voici : *Amo et adi* ! c'est-à-dire : « J'aime et je hais ! »

De nouveau, il se tut, sans que son invitée rompit le silence; seulement ses doigts glissèrent de l'étreinte masculine.

Quoi !... alors que, depuis quelques jours, l'apaisement se faisait en son âme, quand cette pensée de l'amour s'éloignait de son esprit, il fallait que cette hantise lui revint, brutale et impérieuse.

Prise par une douloureuse songerie, se disant qu'elle, hélas ! ignorait ce qu'était « aimer », la jeune femme avait oublié où elle se trouvait et qui était à son côté.

Un léger tangage la berçait, et le consul était si près d'elle qu'à la moindre oscillation il sentait le corps frêle et souple de l'enfant frôler le sien.

L'Autrichien puisa, dans ce contact, l'audace de continuer :

— Ce titre exprime mes sentiments; j'aime une femme dont le charme, la jeunesse, la beauté ont subjugué mon cœur et, instinct naturel, je hais le mari, possesseur de...

— Rentrons, interrompit Francine; ici je sens la fraîcheur et voilà la valse terminée.

Un peu interloqué, le consul offrit son bras à la jeune femme et, penché vers elle, demanda :

— Vous plairait-il d'entendre, dès à présent, *Amo et adi* ?

— Non, fit-elle, le fixant de son regard loyal et pur; un autre jour, lorsque vous en aurez changé la dédicace.

Apercevant son mari, elle lui fit signe d'approcher, et, saluant légèrement l'Autrichien décontenancé et blême de dépit, elle s'éloigna au bras de Maurer.

Le lendemain, elle ne parut sur le pont qu'au moment où les canots étaient mis à la mer pour conduire les passagers à terre.

Elle était redevenue calme et indifférente comme la veille, mais M^{me} Nicolaïch remarqua qu'elle retenait affectueusement son mari auprès d'elle, et cela donna de l'humeur à la belle Grecque.

Que s'était-il donc passé la veille entre la Française et l'Autrichien ?

Tant de souplesse et de diplomatie du côté de M^{me} Nicolaïch aboutiraient à un échec !

La marquise Libesty, qui était auprès d'elle et suivait la direction de son regard, insinua :

— Philémon et Baucis... Paul et Virginie... Ma chère, c'est touchant !

Une fureur prit la belle Grecque à ces paroles; cependant, c'est en souriant qu'elle aborda Francine.

Avec un sentiment de vive satisfaction, elle s'aperçut que la jeune femme avait pleuré.

Tout n'était peut-être pas perdu!...

De toute sa grâce féline, elle entoura Maurer et sa femme, les accompagna lorsqu'ils allèrent à la rencontre de miss Gerty Blutson et de miss Bab et se plaça à leurs côtés dans le canot qui emportait les époux à Port-Saïd.

Heureux de se retrouver sur la terre ferme, même dans un misérable hôtel, car la ville ne connaît pas les confortables caravansérails des grandes cités, les hôtes du comte Frélitz se laissèrent aller à toute leur gaité.

Le déjeuner, quelque chose d'exécration, fut trouvé exquis, et c'est avec impatience qu'on attendit que le plus gros de la chaleur soit passé pour se rendre au village arabe dont les pauvres cabanes s'apercevaient au bout de la plaine, au sol qui semblait être une neige éternelle, mais une neige chaude et légère, un peu floconneuse et douce.

Les invités du comte Frélitz montèrent dans ces caisses mal équarries qui sont les voitures du pays, et la bande joyeuse alla comme à une fête prendre un bain de couleur locale.

C'est à peine si l'arrivée des étrangers fit lever la tête à quelques Arabes; les femmes seules tinrent leurs voiles plus serrés autour de leurs visages; les enfants continuèrent à se rouler dans le sable — la neige chaude; — les chameaux, les mulets n'eurent pas un mouvement, achevant leur sieste.

Alors ce fut la promenade les unes derrière les autres, dans les rues étroites et puantes de tous les relents de sueur, de saleté et de nourriture.

C'était dans un véritable dédale d'habitations, construites suivant le caprice ou la paresse de son propriétaire, et les visiteurs, surpris, regardaient l'espèce de ruche en jonc voisinant à côté de la maisonnette de bois, en passant par la hutte de terre et la simple couverture de poil de chameau jetée sur trois piquets fichés en terre.

Que dire du retour de cette croisière commencée, par certains, avec tant d'espairs confus?

Francine semblait s'être réfugiée sous la protection de Maurer, l'amitié de Gerty, et, tout en demeurant aimable avec M^{me} Nicolaïch, elle ne lui livrait pas le secret de ce qui s'était passé entre elle et le consul d'Autriche.

Quant à ce dernier, il promenait, parmi ses invités, une figure de traître de mélodrame.

C'est ainsi que se fit l'arrivée à Salonique, mais, en débarquant, M^{me} Nicolaïch, furieuse, jura qu'elle aurait sa revanche.

CHAPITRE XI

JOURNAL DE FRANCINE

« Avec quels sentiments de bien-être et de joie intime je suis rentrée au consulat, que j'avais quitté dans la riante perspective d'un voyage que je rêvais gai et amusant, alors qu'il ne fut que morose et ridicule.

« Ce matin, j'ai couru faire une moisson de fleurs dans le parc et j'en ai orné la maison.

« Mon mari a souri, en apercevant un bouquet dans un vase de cristal sur son bureau.

« — Merci, Francine, m'a-t-il dit d'une voix profonde, — les diplomates ont la joie grave, — vous êtes une fée qui emplissez ma vie d'un rayonnement continu.

« — Tant mieux, ai-je répondu; c'est le vœu que j'ai formé jadis dans mes chères Ardennes, et il m'est doux de le voir se réaliser.

« L'après-midi, M^{me} Nicolaïch est venue passer quelques minutes auprès de moi.

« D'une amabilité vraiment charmante, elle s'est enquis des impressions que j'avais rapportées de Port-Saïd.

« — C'est une ville épouvantable, dis-je, que je regrette de connaître, car il me semblait impossible que Dieu permit de telles taches dans la création qu'il fit splendide.

« — Au contraire, rétorqua-t-elle en riant. Il en fait de semblables pour servir de repoussoir aux merveilles de la nature.

« — Vous avez peut-être raison, déclarai-je; mais que c'est vilain!

« — Je vous accorde que Port-Saïd est hideux, reprit-elle avec enjouement, mais que pensez-vous du voyage?

« — Le voyage est joli, c'est incontestable.

« — Et ce pauvre comte, se multipliait-il pour nous distraire tous!... Seulement une chose que je lui reproche, c'est de ne pas nous avoir exécuté, comme il nous l'avait promis, la composition qu'il vous avait dédiée.

« — Oh! fis-je avec une certaine nervosité dont je ne fut pas maîtresse, il eut grandement raison. Une mélodie, si parfaite soit-elle, est choquante en face de l'harmonie de la nature et de la grandiose majesté des choses.

« M^{me} Nicolaïch m'a regardée avec surprise, mais n'a pas insisté.

« Après son départ, je me suis promenée longuement dans le jardin, puis je me suis assise à l'ombre d'un bou-

quet d'arbres, et j'ai joui délicieusement de cette adorable soirée.

« Les fleurs penchaient leur tête languissante vers la terre, lui demandant la caresse d'un peu de fraîcheur, et, des grands arbres peuplés de nids, un gazouillis descendait, suave et mélodieux.

« C'était splendide, ce renouveau, dans un panorama de réel et de rêve, sous un ciel merveilleux... Et voilà qu'insensiblement mon esprit se reporta en arrière, alors qu'enfant je jouais dans le parc de la Prévenchère, sous les yeux de maman, puis je me vis grandir et perdre cette mère si douce, pour tomber sous la férule de cette Béatrice que j'avais appris à aimer et qui se montra presque féroce à mon égard.

« Ensuite mon mariage!...

« Ah! j'étais une enfant encore... sans cela j'eusse préféré attendre, souffrir et un jour avoir le droit d'aimer!...

« Il est trop tard!...

« Mon mari est affectueux et bon; j'éprouve pour lui de l'estime de l'affection, mais je ne l'aime pas.

« Sais-je seulement ce que c'est qu'aimer?...

« Sentiment doux et terrible, qui me trouble, que j'ignore et qui me torture...

« Je me souviens des paroles de cette pauvre princesse, morte d'avoir perdu celui qu'elle aimait.

« L'amour vrai ne meurt pas, affirmait-elle; il peut être déchiré, repoussé, il survit à toutes les souffrances, à toutes les larmes, à toutes les injustices, car il est l'amour, c'est-à-dire le sentiment le plus pur qui soit dans nos âmes. »

* *

« Le hasard a de singulières fantaisies. C'est chez moi que se retrouvèrent miss Blutson et le vicomte de Saint-Senain.

« C'était l'après-midi, et je faisais de la musique à mon mari quand le vicomte se fit annoncer. Il me baisa la main avec une aisance charmante et renoua cordialement connaissance avec mon mari, en nous donnant un vague prétexte de son voyage en Grèce.

« J'en connaissais le motif réel, mais je me tus, et, dès que la politesse me le permit, je lui demandais des nouvelles de ma famille.

« — Votre père est étonnant, me confia-t-il. Les années,

si lourdes à quelques-uns, me semblent le rajeunir. Le bonheur le conserve admirablement. Par contre, la santé de ma sœur m'inquiète depuis quelque temps; en proie à une neurasthénie aiguë qu'elle cherche à dissimuler au baron, elle souffre cruellement et m'a chargé de vous dire qu'elle serait profondément heureuse de vous revoir et de vous embrasser.

« Je soupirai sans répondre.

« Pauvre Béatrice!... je le comprenais... elle payait de ses larmes les pleurs qu'elle m'avait fait verser et, sans doute, regrettait-elle amèrement de n'avoir pas fait son devoir envers l'orpheline.

« Hélas! quelles conséquences avaient eues sa conduite et sa dureté de cœur!... A seize ans je m'étais liée pour la vie à un homme que j'estimais, mais que je n'aimais pas... que je n'aimerais jamais!

« Et elle, n'était-elle pas un peu dans mon cas?... Pouvait-elle éprouver de l'amour pour mon père?

« Pour la première fois, cette pensée me vint à l'esprit, et, mon ressentiment tombant, je plaignis sincèrement ma belle-mère.

« Roland causait avec mon mari, et je m'absorbais dans les réflexions que je viens d'écrire, lorsque la porte du salon s'ouvrit pour livrer passage à Gerty et à miss Bab.

« A la vue du vicomte, la jolie Américaine eut un sourire amusé et, comme de Saint-Senain ne pouvant cacher sa surprise, s'écriait :

— Quoi... chère miss... vous connaissez M^{me} Maurer ? La jeune fille, lui tendant la main à l'anglaise, déclara tranquillement :

« — Comme vous le voyez, et je l'aime énormément.

« Roland s'extasia sur les dessins de la Providence en termes filandreux, auxquels Gerty coupa court en s'informant de la santé du baron et de la baronne de la Prévenchère.

« Bientôt, la conversation languit malgré tous les efforts de M. de Saint-Senain pour la rendre enjouée.

« Un instant, elle faillit presque tourner au tragique.

« Croyant faire sa cour à miss Blutson, ce pauvre Roland vint à parler des vieilles filles et à les dénigrer.

« — Les vieilles filles, dit-il, sont le déchet de l'humanité. Disgracieuses, disgraciées, pétries de manies ridicules, s'enlisant dans un égoïsme chaque jour plus profond, plus étroit, elles ont l'humeur quinquaise, la langue acérée, les idées arriérées, à moins qu'elles ne soient simplement tatillonnes, insignifiantes, tremblantes devant le plus petit événement de la vie.

« Chère miss, vous êtes jeune, belle, adulée. Mariez-vous bien vite, faites un heureux en conquérant vous-même le bonheur, et surtout gardez-vous de tomber jamais dans l'infamale corporation des vieilles filles.

« J'avais été sur le point de relever l'impertinence de certains mots, mais, à l'éclair qui jaillit des yeux de Gerty, je vis que je pouvais lui laisser ce soin.

« Cependant c'est avec une douceur pleine de tact qu'elle le fit.

« — Les vieilles filles..., dit-elle d'une voix lente et grave, comprenez-vous bien toute la navrance de ce mot ? Les vieilles filles qui vous paraissent ridicules, comiques même, avec leurs manières surannées, leur effroi de la vie, leur timidité vieillotte, ont été jeunes et jolies. Leurs cœurs ont pu vibrer, leurs esprits rêver. Pourquoi ne sont-elles pas mariées ? Beaucoup, sans doute, parce qu'elles étaient sans dot ; d'autres, parce que c'étaient des malchanceuses, d'autres encore par dévouement, abnégation, devoir. La vie d'une vieille fille, c'est le désert uniforme, et cependant aride, nostalgique dans sa monotonie, et terrible par son manque de tendresse. Pauvres épaves, humbles cœurs meurtris, je les plains profondément ; quand elles passent, il me prend envie de saluer en elles toutes les amertumes de l'existence, tous les isolements de la vie, tous les drames de sublime abnégation et de nobles devoirs. Et que de fois, dans les yeux des vieilles filles, j'ai lu la satisfaction suprême de répandre du bonheur autour d'elles et la grande paix du sacrifice.

« Roland ne savait que répondre, et je pris la parole à sa place :

« — Ah ! dis-je, vous avez raison, et leur sort est digne de pitié.

« Puis, pensant aux demoiselles Maritza, je ne pus m'empêcher d'ajouter :

« — A toutes règles il y a des exceptions, hélas !

« C'est vrai, reconnut la jeune fille, et des exceptions il faut détourner les yeux, si elles doivent attrister nos cœurs.

« Voilà le récit de la rencontre de Roland et de Gerty au consulat de France.

« Si je l'ai écrit en entier, c'est que j'y ai trouvé une saveur toute particulière, car quitter sa patrie, voyager par terre et par eau, pour retrouver une grosse dot — pardon, une jeune fille qu'on désire épouser et, à la première entrevue, entendre l'éloge attendri des vieilles filles, cela n'est assurément pas banal.

« Le baron est venu !

« J'étais encore au jardin et, distraitemment, je brodais un col de lingerie lorsque sa voix me tira de ma rêverie où je me laissais aller.

« — Chère madame, excusez-moi de vous troubler, fit-il soudain à mon côté ; mais notre cher consul est en grande conversation avec un bipède de la plus vilaine espèce, c'est-à-dire « l'homme », et mon titre de compatriote m'a donné l'audace de vous relancer jusqu'ici.

« — Vous avez eu raison, répondis-je en lui tendant la main et lui désignant un siège auprès du mien.

« — Ce n'est que ce matin que j'ai appris votre rentrée, reprit-il ; aussi j'accours prendre de vos nouvelles, et prêter une oreille attentive au récit des merveilles que vous avez vues.

« — Je vais bien, l'air de la mer me réussit pleinement ; quant aux « merveilles », si j'en ai vu de splendides, d'incomparables en cours de route, le but du voyage ne m'en a montré aucune, car Port-Saïd est tout simplement épouvantable.

« — Oh ! je le connais... c'est laid et malpropre... plein de chameaux, d'éléphants, d'Arabes et d'Égyptiens.

« — Mettez au moins les bêtes au second plan, dis-je en riant.

« — C'est ce que je fais, chère Madame. A défaut d'esprit, le chameau et l'éléphant ont l'instinct, ce qui les fait de beaucoup supérieurs à l'homme, qui, sous prétexte qu'il possède l'intelligence, passe son existence à torturer son prochain et à se martyriser lui-même, ce qui le classe dans la caste inférieure du bétail.

« — Oh !...

« — Vous ne me croyez pas ?

« — Je l'avoue.

« — Vous avez cependant bien des exemples sous les yeux. Trouvez-moi, parmi les animaux, des êtres plus malfaisants et plus odieusement méchants que les demoiselles Maritza, leur *alter ego* l'anguleuse Libesty et la reine de ces guêpes, votre protégée, la belle Grecque Nicolaïch.

« — Oh !

« — Je vous choque en mêlant le nom de votre amie à celui des trois Parques et de la marquise et pourtant... Ont-elles assez calomnié cette malheureuse princesse !

« — Pauvre Nadine, soupirai-je, je ne puis me consoler de sa mort.

« — Moi non plus, déclara le baron.

« — Le monde lui fut cruel, murmurai-je.

« — Le monde, répéta le baron... Ah ! chère madame,

Rabelais reste vrai quand il nous montre Panurge et Dindenault aux prises, et ce qui s'ensuivit... Le mouton existe toujours, seulement il se nomme bien rarement « Justice » ; ses noms ordinaires sont « snobisme » et « méchanceté » ; aussi la houlette qui le guide est « l'imbécillité ».

« — Vous êtes dur !... »

« Dur peut-être, juste en tout cas ; aussi, dès que j'aperçois un de mes semblables, il me prend envie de lui présenter mes condoléances les plus apitoyées, comme j'attends vaguement les siennes, sur notre bêtise réciproque. »

« Je ne pus m'empêcher de rire. »

« — Voilà une profession de foi peu ordinaire, fis-je. »

« — Oh ! dit-il en souriant, d'un air faussement contrit, si je vous la faisais entière, vous seriez bien plus étonnée encore. »

« — Vraiment ! »

« — Oui, car, sous mes dehors mondains — hélas ! il faut bien l'être, — je cache... je cache des principes que je ne crains pas de qualifier de subversifs... Je crois à la puissance de Dieu, à la majesté de la nature et à la beauté de la femme. »

« J'admire l'art et, abomination de la désolation, l'industrie et le commerce trouvent grâce à mes yeux. Je m'incline profondément devant le sublime de la charité et je respecte le bonheur de mon prochain. Je taquine les muses et, n'osant adorer Calliope, j'offre mes hommages à Polymnie. Je professe une reconnaissance attendrie pour Apollon, Orphée, Linus et Amphion, auxquels on attribue, à faux, peut-être, l'art de combiner les sons d'une manière agréable à l'oreille ; mais mon antipathie est réelle et vivace pour Gui d'Arezzo, qui osa imaginer la portée et les signes cabalistiques qui permettent aux écorcheurs de cet art divin de nous martyriser par des exécutions qui n'ont d'harmonieux que le nom. »

« Je crois à autre chose encore... à l'amour ! »

« Je m'attendais à ce mot ; cependant je tressaillis tant la voix du baron avait de douceur en le prononçant. »

« — Pourquoi ne vous mariez-vous pas alors, questionnais-je, malgré moi, ne me rendant pas compte sur le moment de l'incorrection de ma demande. »

« — Pourquoi ?... répéta-t-il, pourquoi... justement parce que je crois encore à l'existence de cette chose préhistorique où Eros aimait à établir sa demeure et que les poètes et les fous nomment : le cœur. Le mariage, tel qu'on le comprend trop souvent de nos jours, me »

répugne, et je m'en éloigne avec une sorte de terreur.

« Une voix raila à nos côtés :

« — Je ne vous connaissais pas sous ce jour : « merle blanc », mon cher baron.

« C'était M^{me} Nicolaïch, qui, grâce à l'épaisseur du sable des allées, avait pu approcher sans être entendue.

« — Oh ! fit M. d'Orval en se levant pour baiser la main de mon amie, ils sont moins rares que vous ne le pensez, chère madame.

« — Et les merlettes, demanda la Grecque en s'asseyant auprès de moi, elles sont bien réellement couleur charbon...

« — Ce n'est pas moi qui l'affirme... je vous le laisse dire, mais elles se teignent pour nous charmer.

« — Alors, laissez-vous charmer, homme difficile, et ne jouez plus le rôle de Caton.

« — Je ne le cherche même pas, il serait écrasant pour le pauvre être que je suis, mais il n'est pas défendu, sans faire le censeur romain, d'avoir son idéal et d'en chercher...

« — La déesse !

« — Si vous voulez, chère madame.

« — Cherchez, baron... cherchez... qui cherche trouve.

« — Pas toujours, malheureusement ; je voudrais découvrir une jeune fille...

« — Elles sont légion, interrompis-je.

— Non, elles ne sont pas « légion », répliqua-t-il doucement, car je ne l'ai pas encore découverte.

« M^{me} Nicolaïch haussa les épaules

« — C'est que vous êtes trop difficile

« — Point... je vous assure...

« — Alors, votre idéal ?...

« — Je vous l'ai dit : une jeune fille... une « vraie jeune fille » qui ait gardé le respect de la famille et la dignité d'elle-même, qui ne firt pas, qui ne parle pas argot, qui ne danse pas la rumba, qui ne soit pas éprise de littérature malsaine et des cabotins dont les noms sont en vedette ; une jeune fille qui sache rougir et baisser les yeux ; une jeune fille dont l'âme soit vierge et dont le cœur ne ressemble pas à une grand'route où passe qui veut...

« — Comparer un cœur de jeune fille à une grand'route est du dernier galant, et d'un idéal à faire frémir, interrompit en riant M^{me} Nicolaïch. Mais, dites-moi, admettons que vous trouviez la « jeune fille » de vos rêves, vous l'épousez, et après ?

« — Après, fit le baron avec un sourire doux et tendre

que je ne lui connaissais pas encore, nous aurions une vie simple, affectueuse, bonne, sans faste, sans éclat et sans bruit.

« — Roméo et Juliette se faisant ermites... La perspective est gaie pour la « jeune fille », et il est heureux pour elle que vous ne la trouviez pas.

« — Pourquoi?... fit Jacques en s'animant soudain. Est-ce donc parce que je connais la puissance *néfaste* du « monde » et que je la crains?... Ce monde, qui vous enveloppe de sourires, vous étreint de ses habitudes, vous entraîne dans ses chaînes fleuries pour mieux vous mordre et vous déchirer. Et tout est « monde » depuis le mendiant qui ouvre la portière de votre coupé jusqu'à votre ami le meilleur... Le monde se sert du venin de la calomnie pour blesser, abattre, faire souffrir, tuer même, et, chose étrange, il demeure invulnérable lorsque la « vérité » se dresse devant sa hideuse adversaire.

« Et voilà pourquoi, connaissant le « monde » au lieu d'avoir en projet ses vains plaisirs et ses gloires factices, je rêve du « vrai » bonheur dans une jolie demeure, bâtie dans un site enchanteur, un jardin plein de fleurs et d'arbres où, au printemps, les oiseaux édifieraient leurs nids; voilà pourquoi, connaissant les humains et les appréciant à leur juste valeur, je voudrais être assez près d'eux pour leur faire du bien, et assez loin cependant pour qu'ils soient impuissants à me faire du mal.

« — Vous oubliez le cimetière proche pour vous rappeler vos fins dernières, persifla la belle Grecque.

« — Je ne l'oublie pas... et je l'aime à l'avance... un cimetière de village où l'herbe croît entre les tombes et où les riches mausolées sont remplacés par d'humbles croix de bois.

« — Poète!... et c'est tout!

« — Non... de jeunes têtes blondes et brunes à aimer, à élever, pour en faire d'honnêtes hommes et...

« — De vraies « jeunes filles »!

« — Parfaitement.

« — C'est bien vous... vous, le baron d'Orval... un dilette, qui parlez de la sorte...

« — Vraiment oui.

« — C'est un paradoxe!...

« Non, chère madame. Ce qui serait un paradoxe, ce serait d'entendre une femme jeune, belle, spirituelle, aimée, qui parlât autrement.

« Le cœur en déroute, j'avais écouté frissonnante ce duel courtois où chaque adversaire maniait ses armes avec adresse, et maintenant encore je soupire en pen-

sant que, moi aussi, j'eusse aimé la maison jolie, le jardin plein de fleurs, dans lequel auraient joué de beaux enfants aux boucles blondes ou brunes. »

CHAPITRE XII

Assises sur un banc de verdure, dans une allée ombreuse du magnifique jardin du consulat, vêtues de blanc, jeunes et jolies toutes deux, Francine et Gerty formaient le plus ravissant tableau que puisse enfanter un cerveau de peintre.

— Je ne connais que peu votre compatriote, disait miss Bluston, à laquelle M^{me} Maurer venait de répéter à mi-voix la conversation tenue quelques jours auparavant entre M^{me} Nicolaïch et le baron d'Orval; je ne connais que peu votre compatriote, et cependant j'éprouve de la sympathie pour lui, tant ses idées sur le monde me paraissent justes.

— Quoi, chère miss, vous aussi!... s'exclama Francine.

— Oui, fit la jeune fille bravement; orpheline de bonne heure, riche et indépendante comme nous le sommes en Amérique, j'ai parcouru ce « monde » envers lequel vous gardez encore des illusions. J'y ai trouvé l'esprit et la sottise, la distinction et la vulgarité, des cœurs bienveillants et des âmes mesquines, du dévouement et de l'égoïsme, des êtres nobles par leur humilité et d'autres ridicules dans leur vanité. Avec délice, j'ai respiré le parfum des vertus aimables, et je me suis détournée avec horreur des senteurs empoisonnées de la flatterie et de la perfidie. Séduite par la beauté d'un visage, je me laissais quelquefois aller au charme qui s'en dégageait, et soudain un geste, un mot, me découvraient la laideur de l'âme; mais parfois aussi j'ai découvert sa grandeur sous des traits flétris ou disgracieux; j'ai trouvé des cœurs pleins d'affection, de dévouement, repliés sur eux-mêmes comme des plantes délicates, dans leur souffrance d'être incompris.

« J'ai connu des violents au cœur d'or, des natures calmes et pondérées à l'âme de pierre; des colériques toujours prêts au pardon, des doux et doux inaccessibles non pas seulement à la pitié, mais encore à la justice, si cette justice ne cadre pas avec les sentiments secrets qui sont en eux, comme un levain mauvais qui les fait vindicatifs jusqu'au dernier souffle. »

« Dans mes loisirs de jeune fille trop riche, j'ai étudié bien des caractères. Pour rien au monde je n'aurais voulu fréquenter certaines personnes, quand au contraire j'eusse été très heureuse de me lier avec d'autres. »

La jeune fille s'était tue, et Francine, la tête basse, ne répondait pas.

— Je vous ai peinée, questionna Gerty en lui passant affectueusement un bras autour des épaules.

— Peinée... Est-ce bien le mot qui convient, murmura la jeune femme; dites plutôt que vous avez jeté une lumière sur ce qui était obscur en moi.

— En êtes-vous heureuse, au moins, Francine? interrogea Maurer.

Avec le baron d'Orval et les deux jeunes femmes, le consul avait pris le café au jardin; après le déjeuner, et pendant que, un peu à l'écart, Francine et Gerty causaient, lui et Jacques s'étaient absorbés dans une grave partie d'échecs; pas si grave, cependant, puisqu'il avait suivi la causerie.

— Oui, mon ami, répondit M^{me} Maurer, tressaillant à la question; du moins aussi heureuse qu'on peut l'être lorsqu'une main amie brise une de vos illusions.

Jacques, délaissant l'échiquier, se rapprocha des deux aimables femmes, et s'adressant à l'Américaine :

— Malgré votre expérience du « monde », vous êtes terriblement jeune, dit-il, et ce « monde », qui doit vous avoir accueillie en souveraine, vous réserve certainement, à côté de ses flatteuses louanges, bien des amertumes.

— Oh! fit miss Blutson avec une petite moue qui remettait très nettement les choses au point. Au bois de la Cambre, à Bruxelles, j'étais regardée au moins autant que la reine; à Berlin, les plus imposants « meine Herren » oublièrent de finir leur choucroute ou de vider leur chope lorsque j'entrais dans un restaurant; à Paris, les grands couturiers eux-mêmes se faisaient une petite gloire de prendre mes ordres; à Londres, je fus la reine de la saison, et les *Books of beauties* reproduisaient à l'envi ma coiffure et mes toilettes.

« Et il est triste, horriblement triste et décevant de voir aimer en soi des millions... des millions et encore des millions. A dix-huit ans, lire si clairement dans les visées et les sourires du « monde », Dieu! que de larmes cela coûte!...

« Maintenant, ne vous étonnez plus de ma précoce expérience. Les millions dont je parlais tout à l'heure la mettent dans le berceau de celle qui a le malheur de naître trop fabuleusement riche.

— Je vous plains, déclara Jacques, car, si vous pouvez vous laisser aller à l'élan de votre cœur qui vous porte vers les âmes droites et grandes, il faut vaincre votre répulsion à l'égard des autres, et, quand vous rencontrez

une de ces pestes dans le « monde », vous devez, sous menace d'être déchirée vous-même, la caresser et lui sourire, à moins, toutefois, que vous ne preniez certaines attaques pour ce qu'elles valent en réalité, et que vous laissiez crier, égratigner, rugir et mordre ces bêtes enragées d'un nouveau genre.

— Je ne suis pas poltronne, déclara Gerty avec un petit air crâne qui la rendait charmante, et je dédaigne ce genre d'attaque. Mais laissez-moi vous dire... si, au lieu de mépriser les méchants, on leur opposait la douceur, la bonté, pensez-vous qu'on n'obtiendrait pas un résultat heureux ?

Et sur un geste évasif de Jacques elle poursuivit :

— Croyez-moi, si gangrenée que soit une âme vipérine, il y reste toujours un coin, si petit soit-il, qui est « bon », et, sous certaines amertumes de langage, derrière des critiques acérées, existent bien souvent des déceptions cuisantes, une souffrance inutile et d'autant plus atroce qu'elle est cachée.

— Mais alors, s'écria Francine, qu'elles se tournent donc vers la « bonté », ces pauvres âmes, si vraiment quelque chose de « bon » subsiste encore en elles !

— Chère petite madame d'Europe, répliqua la jeune fille gentiment, pour se tourner, seule, vers la « bonté », il faut en comprendre la beauté à côté de la petitesse de l'orgueil, de l'ambition ou de l'instinct mauvais satisfait.

« Être bon... Quel charme, quelle douceur, quelle récompense, recueille le cœur qui sème le bonheur autour de lui !... »

« Qu'importe d'être loué, acclamé, fêté, si on n'a pas la paix de sa conscience... Qu'importe d'être calomnié, repoussé, flétri, si Dieu lui-même recueille nos larmes et en fait la divine semence d'où germera la bonté ! »

Un domestique apparaissait au bout de l'allée, précédant le vicomte de Saint-Senain.

Depuis son arrivée à Salonique, Roland s'était posé en « amoureux incompris » de la jolie Américaine, et, chaque jour, — sa police était bien faite, — il se trouvait dans les maisons où elle-même était.

En ce moment, il s'avancait, impeccable comme toujours, mais portant, sur son insignifiant visage de gravure de mode, un air si profondément résigné et triste que Gerty éclata de rire à sa vue.

Et lui tendant la main :

— Mon cher vicomte, s'enquit-elle avec un intérêt comique, êtes-vous donc en train de mimer une composition d'Abadie ?

Il la regarda, surpris, ne comprenant pas. La jeune fille se mit à fredonner.

*Quand vous verrez tomber les feuilles mortes.
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu pour moi.*

— Vous êtes cruelle, miss, répondit le malheureux ainsi mis sur la sellette au milieu de l'hilarité générale.

— C'est vous qui êtes cruel d'apporter cette mine funèbre auprès de notre gaieté.

— Vous étiez gais?

— Très gais, car nous devisions sur un sujet des plus captivants.

— Et qui vous intéresse tout particulièrement, jeta Gerty avec un éclair malicieux dans le regard.

— Lequel donc, chère miss?

— Le mariage.

Il y eut une minute de stupeur parmi les assistants, mais Roland ne remarqua rien. Tout au rôle qu'il s'était tracé, il soupira, regarda longuement la jeune fille et demanda :

— Puis-je savoir ce que vous en disiez?

— Comment donc! Je parlais pour moi personnellement, et je disais que, semblable au poète, j'avais un idéal, « la femme guidant l'homme et l'homme aidant la femme ».

« La femme guidant l'homme vers le sommet du dévouement, de la bonté, de la charité, et l'homme aidant la femme à atteindre ce sommet.

— Et vous croyez la chose possible, chère miss?

— Très possible, en vérité. Tenez, prenez-moi en exemple. Je me marie...

Roland soupira.

— Je me marie, continua miss Blutson sans paraître entendre le soupir du jeune homme; j'ai le tort d'être fabuleusement, scandaleusement riche. Eh bien, pour « guider » mon mari vers ce sommet de dévouement, de bonté et de charité dont je parle, le jour même de mon mariage, j'abandonne ma fortune entière à des œuvres humanitaires.

— Votre fortune entière, sursauta le vicomte, changeant de ton et de couleur; c'est, j'aime à croire, une manière de parler; vous gardez bien quelques pauvres petits millions pour vivre.

— Fi donc, répondit Gerty avec hauteur, garder quelques pauvres petits millions, comme vous dites, serait m'empêcher de gagner le « sommet » où j'aspire atteindre, et mon mari, pour « m'aider », se dépouille lui-même de ce qu'il possède afin de grossir la fortune à donner.

— Mais c'est de la folie, s'exclama le beau Roland en regardant tour à tour Maurer et Francine et Jacques d'Orval, pour voir si la jeune fille parlait sérieusement... Et quand vous serez ruinés tous deux ridicu... pardon, de cette façon sublime, que ferez-vous, de quoi vivrez-vous ?

— De notre travail, répondit sérieusement Gerty.

Journal de Francine.

« J'étouffe un peu, sans savoir pourquoi; ma vie est, me semble-t-il, un cauchemar, hanté par les êtres les plus énigmatiques.

« Du comte Frélitz, j'aime mieux ne pas parler; cet homme me fait peur, mais les autres...

« Miss Blutson, avec ses idées si nettes, si droites, et qui cependant paraît se complaire à affoler Roland de Saint-Senain en lui permettant de l'accompagner dans presque toutes ses promenades.

« M. d'Orval l'a jugée d'une simple phrase, cinglante comme un coup de fouet : c'est une coquette.

« Coquette, elle, Gerty!...

« Le baron vient moins au consulat; il est triste et distrait, et, quand il me parle, c'est avec une sorte de sévérité qui me donne envie de pleurer.

« Mon mari demeure ce qu'il a toujours été : bon, bienveillant et affectueux.

« Il aurait mérité d'être aimé!

« Quant à M^{me} Nicolaïch!

« Je l'ai revue ce matin.

« Elle m'a parlé du comte Frélitz et m'a demandé quand nous reprendrions nos bonnes après-midi musicales.

« Je ne lui ai pas caché ma répugnance à le faire, et, devant son étonnement et ses questions, j'ai dû lui conter ce qui s'était passé à bord du *Phocion* entre le consul d'Autriche et moi à propos de la composition qu'il m'avait dédiée.

« Elle a beaucoup ri, d'un joli rire clair et léger, qui, à lui seul, disait le peu d'importance qu'elle attachait à la chose; puis elle m'a affirmé que ce n'était là qu'un mari-vaudage mondain, que la femme la plus vertueuse tolère et permet, et que d'ailleurs le consul n'avait prononcé aucune parole directe à mon adresse; je m'étais donc certainement effarouchée à tort. Il y avait bien la dédicace, mais il serait ridicule de me montrer prude à ce point pour une simple galanterie que toute autre femme eût acceptée comme un simple hommage à sa beauté et à son esprit.

« Me conseillant de revenir bien vite à la « juste et vraie »

notion des choses, elle est partie en m'embrassant.
 « Serait-elle moins mon ennemie que je le pensais ! »

CHAPITRE XVIII

— Francine, ma chérie, vous vous ennuyez, affirma Maurer.

— Mais non, mon ami, je vous assure.

— Alors, vous êtes malade, car vous perdez votre gaité et vos couleurs.

— Le temps... hasarda la jeune femme.

— Oui, je sais, il est affreux; la pluie tombe sans discontinuer; mais, jadis, il pouvait y avoir des torrents d'eau, vous demeuriez joyeuse, et, dans les heures les plus moroses, la musique était votre grande distraction.

— Voulez-vous que je me mette au piano ou que je prenne la harpe?

— Pour moi seul, ma chérie, le sacrifice serait trop gros s'il ne pouvait vous dérider.

— Il n'y aurait pas de sacrifice pour vous faire plaisir, et puis j'aime la musique.

— Alors, pourquoi n'invitez-vous pas le comte Frélitz et M^{me} Nicolaïch à venir en faire avec vous.

— Mais ils viennent encore.

— Rarement, et leurs séjours sont courts. Seriez-vous donc brouillée avec vos amis, Francinette?

— Non point, mais, à la longue, ces concerts perpétuels me fatiguent, et je préfère, comme ce soir, parler avec vous, ou vous exécuter des airs que vous aimez.

Pour couper court à une conversation qui l'embarrassait, elle s'était levée et dirigée vers le piano. Au hasard, elle prit une partition et se mit à jouer, puis sa voix s'éleva pure et mélodieuse, scandant de façon exquise ce *moto* facile, mais ravissant de la *Somnambule* :

*Ah! non credea mirarti
 Si presto estinto, ô flore!
 Passasti al par d'amore
 Che un giorno sol duro.*

Et voilà que la traduction se faisait dans son esprit tourmenté.

« Je ne croyais pas te voir sitôt flétrie, ô fleur! Tu as passé comme l'amour... qui ne dure qu'un jour! »

Alors, elle se sentit blessée par l'œuvre même de Bellini, mécontente, triste jusqu'aux larmes, sans savoir elle-

même pourquoi et, se sentant incapable d'achever le motif, elle allait refermer le piano, s'éloigner sans mot dire, trop malheureuse pour donner une explication à son mari.

Un domestique annonça :

— Monsieur le baron d'Orval.

Francine fut soulagée par cette diversion; cela lui évitait de faire de la peine à l'excellent homme, dont, chaque jour, elle appréciait davantage la délicate affection et les tendres prévenances, sans que l'abîme existant entre leurs deux cœurs se comblât.

— Soyez le bienvenu, déclara Maurer allant au nouvel arrivé, les mains ouvertes; nous venons presque de nous quereller, ma femme et moi.

— J'arrive mal, alors.

— Au contraire; vous allez nous mettre d'accord. Je prétends, et c'est la vérité, que M^{me} Maurer s'ennuie. Elle me soutient que ce n'est pas. Allons, Salomon, jugez.

— Comme Salomon, je couperai l'ennui en deux, l'imputant au manque de distractions et au temps affreux qui nous accable; puis, j'assurerai au mari inquiet que le sourire reviendra à madame avec le soleil.

— Mon cher, vous faites un juge parfait et galant, car vous répétez ce que ma femme affirmait tout à l'heure, et je n'ai plus qu'à m'incliner.

Francine ne dit pas un mot, se contentant de sourire mélancoliquement... Elle songe, confusément, à la petite maison au milieu du jardin fleuri dont a parlé Jacques; elle songe surtout aux chers petits dont les ébats joyeux lui irradieraient l'âme du plus pur bonheur qui soit donné à la femme... Voilà le soleil qu'il lui faudrait à son cœur et qui n'y luira jamais.

— Tenez, reprit le baron, au premier beau jour, venez jusqu'à ma bicoque des bords du Vardar? C'est une maisonnette sans prétention aucune, bien suffisante pour un garçon, et dans la cave de laquelle se trouvent quelques vieilles bouteilles pour fêter les amis. Partant le matin, nous déjeunerons là-bas; nous aurons le temps de nous promener jusqu'à l'heure du dîner, après lequel nous reviendrons quand la grande chaleur sera passée. Qu'en dites-vous?

— Le projet est charmant, et j'y souscris des deux mains, déclara le diplomate, ravi de voir une jolie distraction en perspective pour Francine, qui approuva d'un regard et d'un sourire un peu contraints.

La jeune femme éprouvait un sentiment étrange, fait de contradictions : bonheur infini à la pensée qu'elle passerait une journée entière avec Jacques, et remords d'une joie qu'elle sentait coupable.

L'après-midi se traîna morne; des visites vinrent, mais apportant avec elles « du gris » qui flottait dans l'air extérieur.

Les demoiselles Maritza lui donnèrent une envie folle de se boucher les oreilles, de leur crier de se taire, de s'en aller, en les entendant critiquer les uns et les autres; véritables perruches, répétant à tort et à travers — de travers surtout — tout ce qu'elles avaient entendu ou... cru entendre.

Gerty elle-même et son inséparable vicomte ne purent dérider Francine, et la femme du consul d'Italie augmenta la peine de la pauvre, en ventant, en maman radieuse, les grâces de ses bambinos.

Enfin M^{me} Maurer se trouva seule.

Le soir tombait, soir triste et maussade d'une longue journée de pluie, et, toute frissonnante, Francine se pelotonna dans une bergère, songeant...

Elle se rappelait une sortie railleuse que, quelques jours auparavant, M^{me} Nicolaïch avait faite devant le baron d'Orval contre les hommes qui préfèrent à la « femme » la petite oie blanche, studieuse et docile, dont les plaisirs se partagent entre la tapisserie au petit point et l'aquarelle aux teintes neutres comme son caractère, les valse de M^{me} de Cherminade et les charmes de la Bibliothèque rose.

La jeune femme en voulait à son amie de n'avoir pas compris ce que l'idéal de Jacques avait de beau, presque de touchant, lui qui pouvait prétendre aux plus brillantes alliances et qui rêvait d'associer sa vie à une jeune fille simple et bonne, ne cherchant ni son nom, ni sa fortune, uniquement parce que celle qu'il choisirait serait « simple », serait « bonne ».

Elle en voulait à M^{me} Nicolaïch de feindre d'avoir oublié sa confidence et de lui avoir ramené le comte Frélitz. Cependant la jeune femme avait conscience de ne rien faire pour attirer l'Autrichien, et jamais plus évidente mauvaise grâce avait été mise à l'exécution d'une partie qu'elle n'en montrait pour toutes les partitions qui lui étaient apportées.

Cependant, à la demande de son mari, toujours très fier du talent de sa Francinette, elle avait dû entreprendre l'étude d'une ravissante composition d'un « Jeune » qui serait jouée au consulat d'Espagne où devait se donner une grande fête en l'honneur des fiançailles de la fille du consul avec un riche négociant de Salonique.

Les jours qui suivirent, le temps demeura morose, et la jeune femme, nerveuse et maussade, étudiait avec

nonchalance sa partie de concert, tandis que le consul d'Autriche et la belle Grecque apportaient à ces répétitions un véritable enthousiasme pour la musique et... une grande indulgence pour la fort peu attentionnée exécutante.

Enfin le ciel s'éclaircit, les nuages se dissipèrent, et, un matin, un timide rayon de soleil vint mettre un peu de joie dans la nature.

Le soir même, le baron d'Orval passa au consulat.

— Le temps est remis, déclara-t-il. Vous plairait-il que demain nous allions passer la journée chez moi ?

Consultée par son mari, Francine répondit avec une sorte de vivacité que le projet lui agréait fort, et, le lendemain, elle se para comme pour une fête, puis, au moment de partir, des larmes montèrent à ses yeux, une lassitude la prit, et un soupir gonflant sa poitrine, elle murmura : « A quoi bon !... » et, au grand étonnement de sa femme de chambre, elle changea de toilette, mettant une simple robe de toile bise, brodée de soie mousse, et une grande capeline de paille d'Italie ornée d'une branche de chardon.

Le baron était venu chercher ses amis. Il bavardait gaiement, vantant sa campagne, dont il se promettait de faire faire le tour du propriétaire à ses hôtes, sans leur épargner ni un sentier, ni un caillou, ni un brin d'herbe.

Sa verve faisait sourire Maurer et soupirer Francine.

— Et la vue, s'écria Jacques, la vue... Tenez, regardez si quelque chose est comparable à ce que vous avez sous les yeux !... Vous ne voyez aucun village coquet où les rues semblent tracées au cordeau ; pas de petites villes mortes, ni de cités bruyantes... C'est mieux parce que c'est pire... Ici c'est le désordre charmant et délicieux, l'enchevêtrement admirable et capricieux des plus pures merveilles de la nature, que l'homme n'a pas encore eu le temps de profaner en les disposant sur un horizon symétrique.

« On n'y souffre pas de snobisme, on ne marche pas dans la hantise de ces interminables routes blanches entre les prés verts. Non, l'aspect du pays demeure frais et riant, sauvage un peu, et c'est ce qui en fait le grand charme.

— N'est-ce pas votre avis, madame ?

— Mais oui, répondit la jeune femme, gagnée par cette franche gaieté.

— Tenez... admirez ce chemin : il est ourlé d'herbe fine, parfumé de fleurs sauvages, et dites-moi si ce n'est pas un vrai chemin de rêve... Il court, s'étale, se rétrécit, tourne, s'accroche, grimpe et dévale...

— C'est, en effet, une ravissante contrée, reconnut Francine, mais voilà ce qui, à votre point de vue, gâte le paysage : un village.

— Pas celui-là, madame, car veuillez remarquer que les maisons y ont poussé au hasard et suivant le caprice de leurs propriétaires. C'est un village « rustique », si j'ose employer cette expression; les gens y ont l'air de paysans, ils en portent les costumes si jolis; ce sont de vraies poules qui picorent dans les rues, et les enfants jouent librement dans le cimetière, où, souvent, les jeunes gens entraînent leurs promises. Assis sur la pierre d'une tombe, ils parlent d'avenir et d'amour. Aussi les morts qui les entendent doivent bénir leurs projets et les offrir à Dieu.

— Je ne sais ce que font les morts, interrompit Maurer, mais je comprends les gestes des vivants. Ils vous saluent tous avec un empressement qui montre de l'affection.

— C'est que je suis leur ami, et ils le savent.

Un vieillard fit signe d'arrêter et, s'approchant de la voiture, il dit :

— Monsieur le Docteur, venez chez moi, je vous en prie, ma petite fille se meurt !

— Excusez-moi, fit Jacques avec vivacité à ses amis, cet homme demeure à deux pas, et quelqu'un souffre chez lui. Je reviens à l'instant.

Déjà il était sur le chemin et suivait le vieillard.

— Comment, fit Maurer stupéfait, on l'appelle « docteur », et, selon toute vraisemblance, il exerce la médecine dans ce trou perdu !...

Francine ne répondit pas, mais elle pensa :

« Il fait le bien et il le tait. »

L'absence du baron fut de courte durée.

— Il n'y a rien à faire, déclara-t-il en reprenant sa place; c'est la fièvre paludéenne arrivée à son paroxysme. L'enfant est perdue.

Malgré ses efforts, son entrain était tombé, et il ne retrouva un semblant de gaieté qu'en franchissant la grille d'une charmante habitation perdue dans un massif de grands arbres ?

— Voici le nid, fit-il.

— Délicieux à première vue, s'extasia Maurer.

— Une maison de rêve, déclara Francine.

C'était vrai.

Disparaissant presque sous les plantes grimpantes, avec ses fenêtres à croisillons, ses fleurons suspendus aux encoignures, son perron de marbre blanc et le cadre

magique de son rideau de verdure, c'était bien une maison de rêve.

Au bruit de la voiture, un couple de paysans : le mari et la femme qui cumulaient les fonctions de concierge, jardinier, cuisinier, valet de chambre, étaient apparus sur le seuil hospitalièrement ouvert, et, à la façon dont ils accueillirent Jacques, Francine eut l'impression que le jeune homme était plutôt pour eux un ami qu'un maître. On pénétra dans l'intérieur de la maison, qui ravit M^{me} Maurer plus encore que l'extérieur.

Pendant le déjeuner, de gros nuages blancs passaient, poussés par le vent qui venait de s'élever; puis d'autres suivirent, plus noirs, obscurcissant le ciel.

— Oh ! Oh !... s'écria Jacques, nous allons avoir mal choisi notre journée, et, si nous voulons avoir la possibilité de visiter le jardin, je crois que nous devons nous hâter : nous verrons le premier étage pendant l'averse qui s'annonce.

Ils marchaient maintenant dans une allée en zigzag, qui s'en allait se perdre dans les arbres, sous une voûte de verdure, faite de branches mêlées.

L'air était étouffant, et Maurer, avisant un banc, déclara :

— L'orage qui approche me brise les jambes; continuez donc sans moi, mon cher baron, je vais vous attendre ici.

Et, s'excusant, il ajouta, en riant :

— Ce n'est pas très poli peut-être pour le propriétaire, mais c'est de l'âge de l'invité, cette fatigue.

— D'ailleurs, répliqua Jacques en riant aussi, je vous ai fait faire le tour du propriétaire au pas de course, et vous avez presque tout vu; je vais montrer le pavillon à madame, et, pour y arriver, il faut grimper par un véritable sentier de chèvre.

— Allez...

Il les regarda gravir le monticule, suivant l'étroit chemin en lacet, et un soupir gonfla sa poitrine en voyant la robe claire disparaître.

Un peu haletante de l'ascension, Francine s'appuyait au bras de Jacques, contemplant avec admiration le superbe panorama qui se déroulait à ses pieds.

— C'est beau, fit-elle, d'une voix presque basse, et comme on serait heureux de vivre ici !

— Heureux !... répéta le baron; non, cette demeure n'est pas celle du bonheur, elle n'est que celle de l'oubli.

Et comme la jeune femme le regardait, surprise.

— Mes paroles vous surprennent, ajouta-t-il avec un sourire un peu amer. Entrons ici, je vous les expliquerai.

Il avait poussé la porte d'une jolie habitation rustique.

et s'effaçait devant Francine, qui pénétra dans une pièce de petites dimensions, dont le sol était recouvert de nattes blanches et les murs de toile de Perse, meublée de rotin, fauteuils, tables, chaises.

Dans un angle, une chaise longue garnie de coussins aux teintes éclatantes. C'est là que Jacques fit asseoir la jeune femme.

— Chère madame, attaqua le baron, ne vous attendez pas à un récit dramatique et ne voyez pas en moi un héros martyrisé. La chose est beaucoup plus simple, — très dans la nature humaine, — et vaut à peine d'être contée.

Et, quittant le ton badin, il continua plus grave :

— Quoique possesseur d'une jolie fortune, je fis des études médicales, poussé, en cela, par mes goûts et le désir de ma mère qui trouvait qu'un homme, quels que soient son rang et sa situation, doit toujours s'occuper utilement. Je venais de passer ma thèse, quand je rencontrais dans le monde une orpheline sans fortune, dont je m'épris follement. Pressentie par des amis communs, elle déclara que je lui agréais, et ma mère fit la demande de sa main à son tuteur, demande qui fut acceptée.

« J'éprouvais un véritable bonheur à gâter ma jolie fiancée, et je faisais, pour l'avenir, les projets les plus doux, lorsqu'un matin son tuteur me renvoya mes cadeaux et la bague de fiançailles, disant simplement qu'après mûres réflexions sa pupille refusait l'honneur de porter mon nom.

« Mon premier mouvement fut d'aller demander une explication; mon second fut de déchirer la lettre du tuteur.

« Ma mère, malade depuis longtemps, fut plus atteinte que moi par le coup qui me frappait, car elle s'alita pour ne plus se relever.

« De la mort de ma mère, je ressentis un violent désespoir et je m'expatriais. Je vins en Grèce, où j'acquis cette habitation que je nommai « L'Oubli » et, en effet, exerçant un peu de médecine, m'occupant des malheureux, j'arrive à oublier mon chagrin.

— Oh ! fit Francine dont le cœur battait par bonds précipités, vous avez souffert et... elle... celle que vous aimiez... qu'est-elle devenue ?

— Mariée... C'est justement parce qu'un autre, beaucoup plus riche que moi, recherchait son alliance qu'elle rompit nos fiançailles.

— Quelle vilaine femme !... murmura M^{me} Maurer.

Elle sentait son âme étreinte de la peine que Jacques

avait dû ressentir jadis ; une faiblesse la prenait, une faiblesse qui faisait qu'elle montait ses mains à son visage et que sa gorge se nouait de sanglots.

— Vous pleurez !... s'exclama M. d'Orval. Oh ! cela ne vaut pas la peine, je vous assure. J'ai souffert, oui, mais le temps a passé ; il est le grand pacificateur des douleurs humaines, comme le travail en est le palliatif, et depuis longtemps j'ai oublié.

Et comme elle demeurait dans la même attitude, de grosses larmes filtrant entre ses doigts, il prit les poignets menus, disant doucement comme s'il parlait à une toute petite fille :

— Si j'avais su, je ne vous aurais pas raconté ce passé ; pardonnez-moi.

Elle, honteuse de montrer sa faiblesse, détournait la tête, résistant aux mains qui cherchaient à écarter les siennes.

Une émotion singulière naissait en Jacques. Des souvenirs flottaient en lui : de ces « riens » qui, sur le moment, n'ont aucune signification et qu'un autre « rien » suffit à préciser ; puis ces larmes que versait la jeune femme, cette détente nerveuse qu'elle était impuissante à maîtriser... Est-ce qu'elle l'aimerait, lui, Jacques ?...

Une pitié le prit.

Considérant M^{me} Maurer comme une honnête femme, il respecta l'aveu de ses larmes.

Doucement, il voulut encore écarter les doigts mignons du visage en pleurs et, comme Francine résistait, en lui monta le désir confus, inconscient, de recevoir, en miséricordieux, cette tendresse qui ne devait pas avoir de lendemain.

Un de ses bras enveloppa les épaules de la jeune femme ; il se pencha vers elle et, sur le front pur, il posa ses lèvres.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il.

CHAPITRE XIV

Francine cherchait à s'étourdir, non pas dans les plaisirs mondains, — elle les fuyait, — mais dans une orientation nouvelle de sa vie.

Au lendemain même de cette journée passée à la maison des bords du Vardar, sous prétexte d'aller voir un ami à Lépante, le baron d'Orval était parti, envoyant un mot d'adieu au consul de France.

De ce départ, dont elle devinait la raison, la jeune femme éprouva un soulagement, et elle en fut reconnaissante à Jacques.

Cependant, en elle, il y avait une nervosité singulière; tout en voulant se convaincre qu'elle n'était pas coupable envers son mari et que le geste du baron n'avait été que pitoyable, elle avait des remords.

Elle fuyait Maurer, comme si le pauvre homme avait pu lire ce qui se passait dans son âme troublée, et, comme son amie la comtesse Vlagécoslof était pour quelques semaines en Russie, c'est auprès de miss Bluston et de l'excellente Bab qu'elle se réfugiait.

Gerty n'était pas une jeune fille éprise seulement de plaisirs, de toilettes, de luxe. Élevée avec une sage tendresse et un profond sentiment de charité par mistress Flory, « la bonne miss Bab », elle occupait la plus grande partie de ses loisirs à soulager l'infortune; mais elle le faisait discrètement, gentiment, et qui, l'après-midi ou le soir, eût vu la très élégante miss Bluston dans le monde ne se serait pas douté que, le matin, on aurait pu la trouver assise auprès du lit d'un pauvre malade, à moins qu'elle ne visitât une mansarde où la misère régnait trop despotiquement.

Francine, seule, avait pénétré le secret de son amie, et, peut-être parce que perspicace autant que bonne, miss Bab, comprenant le combat qui se livrait dans cette âme, avait dit à Gerty : « Initiez M^{me} Maurer à votre vie privée, ma chère fille, elle en est digne ! » Voilà pourquoi la femme du consul de France accompagnait la jolie Américaine dans ses courses charitables.

« Riche », elle ignorait la « misère », et, pour la première fois de sa vie, elle « touchait » le froid, la faim, la nudité. Elle frissonnait à ces spectacles nouveaux, et elle, qui avait cru, jadis, faire largement son devoir envers la « souffrance » en se montrant très généreuse dans ses dons charitables, elle comprenait qu'à ceux qui souffrent il faut autre chose qu'une pièce d'or.

Elle se sentait prise d'un immense désir de soulager l'infortune, mais surtout de secourir « moralement » le faible, d'aimer l'orphelin.

La pensée d'une union sans fin avec Maurer ne lui était plus une torture, elle ne s'insurgeait plus contre la « vie », elle ne regrettait plus l'« amour », s'inclinant devant le fardeau, si doux en somme, qu'elle avait voulu.

Un jour, elle dit à Gerty :

— Je comprends enfin que chacun, ici-bas, paye sa dette à la désillusion, à l'amertume, et j'ai peur, moi,

dont le mari est si exquisement bon, d'avoir été injuste et mauvaise envers lui.

La jeune fille ne fut pas surprise de ces paroles; elle les attendait presque.

— Qui de nous n'a pas à se faire pardonner, répondit-elle doucement? Peut-être y a-t-il entre vous et votre mari un malentendu, aussi cruel pour lui que pour vous. Ne vous laissez pas emporter par une fausse honte, sachez revenir en arrière; allez à lui franchement; parlez-lui ouvertement, car il y a plus de grandeur à reconnaître ses torts qu'il n'existe de noblesse à pardonner.

Le lendemain la jeune fille questionna affectueusement son amie :

— Eh bien! dit-elle, y a-t-il plus de calme dans votre cœur?

Francine éclata de rire nerveusement :

— Ma soirée d'hier fut d'un grotesque? dit-elle... Figurez-vous qu'en rentrant au consulat je trouve un billet de mon mari me prévenant qu'il déjeunait en ville et me priant de ne pas sortir l'après-midi, Ouistiti devant me présenter sa femme.

— Ouistiti?... répéta l'Américaine.

La jeune femme rougit légèrement.

— C'est vrai, s'excusa-t-elle, vous ne savez pas. C'est ainsi qu'en badinant je nomme M. Lestassier, le chancelier du consulat. J'avais, au début de mon séjour, entendu vaguement dire qu'il était marié; mais, comme il n'avait plus été question de sa femme, j'avais totalement oublié qu'une M^{me} Lestassier existait de par le monde. Le billet de M. Maurer me le rappelait et j'attendis donc cette visite intéressante.

« Mon mari entra à peine quelques minutes avant l'arrivée du chancelier; à ce moment, j'avais la marquise Libesty auprès de moi. Elle ne partit qu'en entendant annoncer M. Lestassier, dont la femme, aimable et riieuse, m'expliqua comme une chose toute naturelle que le second de ses fils avait été longtemps malade et qu'un séjour dans la montagne ayant été ordonné, il y avait cinq ans qu'elle vivait avec ses enfants, séparée de son mari. Elle ajouta qu'elle était bien heureuse que la santé de son cher petit lui permit de reprendre la vie familiale.

« Je regardais le mari et la femme, les voyant tels qu'ils étaient; lui, franchement vilain, presque ridicule avec son tic de remuer sans cesse; elle, absolument quelconque, sans grâce ni beauté, ayant seulement un grand air de franchise et de douceur.

« Fier autant qu'heureux de me présenter sa jeune famille

M. Lestassier ne se lassait pas d'admirer ses enfants, trois fils sautillants comme lui, et une fillette, riieuse comme la mère.

« — Ah! je vous assure, c'est une famille très gaie et qui paraît très heureuse.

Francine voulut rire; mais, brusquement, elle éclata en sanglots.

Gerty laissa passer la crise; elle comprenait la douleur de cette femme devant le bonheur des « mères ».

Puis, doucement, elle chercha à panser la plaie saignante au cœur de la pauvre désolée.

Et, pendant que cette scène se passait entre Francine et son amie, une scène, d'un autre genre avait lieu au consulat de France.

Depuis longtemps, Maurer souffrait, et sa douleur s'avivait de la peine qu'il lisait dans les grands yeux cernés et sur le teint pâli de sa femme.

Le pauvre homme aimait si passionnément sa « Francinette » qu'il cherchait sans cesse par quel moyen délicat et tendre il ramènerait un sourire sur les jolies lèvres sérieuses, et dans la détresse de son âme, souvent, pendant les absences de la jeune femme, il s'introduisait, en se cachant, dans son appartement. Là il s'enivrait du léger parfum flottant dans l'air; ses yeux s'emplissaient de mille riens qui étaient le cadre où s'écoulait la vie de Francine; ses lèvres baisaient dévotement le livre qu'elle lisait, l'ouvrage auquel elle occupait ses loisirs.

Heureux et malheureux à la fois, il se grisait d'une illusion, d'une chimère, et il emportait, de ces visites furtives, des trésors de bonheur, des abîmes de souffrance.

Ce jour-là, la femme de chambre éloignée pour une partie de la matinée, Maurer s'était glissé une fois de plus dans l'appartement de Francine. Il avait touché ses bibelots, ses vêtements, un coupe-papier d'or que la jeune femme avait l'habitude de manier en parlant, et, maintenant, assis dans le mignon fauteuil qu'affectionnait Francine, devant son petit bureau, il s'imprégnait de la douceur de vivre quelques minutes dans cette chambre où tout lui parlait de l'aimée.

Il était heureux autant qu'il pouvait l'être, le pauvre homme. Les aspirations d'une âme que les cruautés de la vie ennoblissaient au lieu de l'aigrir lui faisaient penser qu'il se sacrifierait, qu'il s'effacerait, qu'il donnerait tant de joie à Francine, qu'il ouaterait sa jeune vie de tant de douce affection, qu'il tournerait son esprit et son cœur vers des pensées si belles et si hautes que l'enfant serait heureuse.

A ce rêve, il souriait doucement, et, faisant un mouvement, voilà que ses yeux tombèrent machinalement sur un gros cahier d'écolier où s'épalaient deux mots, en grande anglaise, sur la couverture : *Mon Journal*.

Maurer reconnaissait l'écriture de Francine, et il se mettait à trembler devant ces feuillets qui contenaient la confession de la femme-enfant.

Il eut la tentation de se lever, de fuir... puis, sa main hésitante s'avança vers le cahier mystérieux et se posa dessus sans l'ouvrir... En lui, une lutte...

Lire ces pages, c'est une indécatesse, et, à cette pensée, le consul se sent troublé... Ne pas lire, c'est demeurer « dans le doute », c'est passer à côté du cœur de Francine sans le connaître.

Le pauvre homme tremble... Le cœur de Francine... charmant et énigmatique mystère... il est là, à portée de ses yeux... il brûle sa main...

Maurer a un mouvement de folie, il ouvre le cahier et, penché sur les pages où l'écriture un peu longue de la jeune femme court, serrée, il lit...

Il lit les jours heureux de ses premiers mois de mariage... sa joie de partir pour la Grèce... la jolie reconnaissance qu'elle éprouve pour l'homme qui se montre si bon envers elle...

Des larmes montèrent aux yeux de Maurer... larmes de douce félicité; il ne songe pas à les essuyer, il les bénit, car, devant l'affection ingénue de « l'enfant », son cœur se leurre et il espère... follement... l'impossible.

Mais voilà qu'arrive les premiers doutes de la « femme », ses premiers regards vers la vie, ses premières aspirations vers l'« amour », ses regrets et sa souffrance...

Les mains de Maurer tremblent, son âme s'angoisse, ses yeux se voilent; mais il se raidit, voulant connaître jusqu'à la plus secrète pensée de l'aimée, et il continue à lire... il continue à lire... torturé, malheureux, éprouvant tous les tourments de l'enfer, quand un instant auparavant il avait cru entrevoir les plus pures joies du paradis.

Il continue à lire... et une plainte s'échappe de ses lèvres entr'ouvertes.

Ah! c'est que, devant ses yeux, flamboie la phrase cruelle et douloureuse : « ... A seize ans, je m'étais liée, pour la vie, à un homme que j'estimais, mais que je n'aimais pas... que je n'aimerai jamais!... »

Maurer ne poursuit pas sa lecture... A quoi bon!... Il referme le cahier, et la couverture, en retombant, a un petit bruit sec et lugubre... comme un cercueil qu'on ferme.

CHAPITRE XV

En s'habillant pour la fête, Francine se souvenait du baiser doux et délicieux, pitoyable et câlin, timide et redoutable, qui avait effleuré son front. Baiser de feu et de neige, sous lequel elle avait frêmi et s'était redressée, ses larmes séchées soudain, reprenant, avec la conscience d'elle-même, le désir de racheter son aveu. Mais Jacques, respectueusement, lui avait pris les mains en déclarant :

— Votre pitié à mon passé fait que je vous aime comme une sœur.

C'était la première fois qu'elle allait revoir le baron, et elle tremblait un peu de se retrouver en sa présence.

Dans la voiture qui l'emportait vers le consulat d'Espagne, Francine se demandait quelle allait être son attitude devant M. d'Orval, mais, à peine arrivée, elle se sentit plus calme.

Jacques était venu la saluer, alors qu'elle se trouvait encore au bras de son mari, et s'était éloigné presque aussitôt.

Autour d'elle, maintenant, bruissait la vie mondaine.

Le consul d'Espagne avait voulu donner une fête splendide pour les fiançailles de sa fille, et, au lieu d'offrir un simple bal dans les salons du consulat, les jardins avaient été féeriquement transformés, et c'était là que les invités se promenaient ou causaient en attendant la soirée dont on disait merveille, car non seulement le comte Frélitz s'était chargé d'une partie du concert, mais encore on devait voir mimer une scène délicieuse par des artistes d'un des premiers théâtres de Berlin, entendre une étoile de l'Opéra de Paris, un littérateur décadent et enfin, clou de la fête, on assisterait au début de cette pauvre miss Bluston comme diseuse mondaine.

Il fallait entendre avec quel ton de pitié protectrice on parlait de cette « pauvre miss ».

— Une catastrophe épouvantable, chère madame, qui a englobé jusqu'au dernier penny de la fortune de son père.

— Quelle chute!...

— Cela vous donne froid; pour ma part, lorsque j'ai appris cette nouvelle, je prenais le thé chez les d'Herbal, et il m'a été impossible de finir ma tasse; j'étais bouleversée.

— Avez-vous vu cette « pauvre miss » depuis?

— Non, chère madame, je me suis informée pour savoir si la ruine était bien réelle, et, quand j'en ai eu la certi-

tude, je ne me suis pas sentie le courage d'affronter son chagrin.

— Mais, ma chère, on assure qu'elle a accepté très courageusement la chose.

— Un peu de forfanterie, peut-être; elle était si étrange, cette Américaine!

— Vous avez raison en tout cas, à la fin de la semaine, elle quitte son bel appartement pour aller occuper un modeste logement, et elle a déjà renvoyé sa femme de chambre.

— Est-il vrai que mistress Flory l'ai quittée?

— Pas encore, mais cela ne tardera pas, car je peux vous l'avouer, elle m'a produit très bon effet, cette vieille Bab; je l'ai fait pressentir, discrètement, pour savoir si elle accepterait de faire l'éducation de ma fillette.

— Oh! chère madame, elle acceptera.

— Je le pense aussi; d'ailleurs « cette pauvre miss » ne peut garder une dame de compagnie, quand elle-même va être obligée de vivre de ses petits talents.

— Oh! ma chère, des talents d'amateur qu'on applaudit par politesse.

— Vous l'avez déjà entendue?

— Une fois, à une fête de charité, et, sans être méchante, je puis vous assurer qu'elle est absolument quelconque.

— Cependant le consul m'avouait tout à l'heure qu'il lui avait offert un cachet fantastique pour qu'elle dise quelques vers.

— Cela ne m'étonne pas; il paye, non pas le talent, mais l'attraction des débuts de miss Bluston, il y a quelques jours encore milliardaire et, aujourd'hui, sans un sou.

C'était vrai.

Par un de ces revirements si subits en Amérique, le père de Gerty s'était trouvé ruiné en quelques jours, et la nouvelle en était parvenue à sa fille une semaine auparavant.

La jeune fille avait accepté le coup cruel avec une très jolie énergie et, avant de repartir pour les États-Unis, elle avait promis de paraître dans quelques fêtes afin de ne pas trop toucher au peu qui lui restait, avait-elle déclaré simplement.

Et, très simplement aussi, sans se cacher, elle s'était rendue chez un des premiers joailliers de Salonique et s'était défait de ses bijoux les plus précieux.

— Capital improductif, avait-elle dit.

En arrivant, Francine la chercha parmi les groupes de

jeunes femmes et, ne la voyant pas, elle s'était installée, très entourée, dans un cercle brillant d'aimables et coquettes invitées.

La soirée était exquise, et M^{me} Maurer respirait avec délice l'air embaumé, regardant, avec une admiration d'enfant, le ciel d'un bleu si pâle qu'il devenait gris-perle, s'enfonçant, semblait-il, dans la mer glauque et mystérieuse qui venait baigner, d'une caresse, les jardins du consulat.

Elle fut arrachée à sa rêverie par l'arrivée de M^{me} Nicolaïch et presque aussitôt par celle du comte Frélitz, accompagnant M^{me} Libesty.

Certains détails à préciser... Oh! presque rien... avant le concert où tous quatre devaient exécuter quelques morceaux.

Accaparée par l'Autrichien et la belle Grecque, Francine aperçut de loin Gerty s'inclinant gracieusement devant le consul et sa femme, et l'accueil qu'elle devina lui glaça le cœur.

Ce n'était plus l'empressement heureux, dont les sourires s'étendaient jusqu'à cette « chère mistress Flory », mais un salut, aimable assurément, où se sentait pourtant l'énorme distance existant actuellement entre ceux qui donnaient cette splendide fête et celle qui allait s'y faire entendre.

Le consul offrit le bras à la jeune fille, mais il ne la conduisit pas vers les groupes des invitées; il obliqua vers un tente... charmante... qui avait été dressée spécialement pour les « artistes professionnels », et très galamment, très gentiment, il l'installa afin qu'elle jouît bien de tout le joli coup d'œil de la fête.

Sa courtoisie, où perlait encore un peu de l'amabilité dont il avait fait preuve envers la riche Américaine, lui fit offrir un fauteuil auprès de l'« artiste » à cette « bonne mistress Flory. »

M^{me} Maurer avait compris les nuances de l'accueil, et elle voulait aller à Gerty, la prendre par le bras pour la faire promener sur les pelouses, ou s'asseoir à son côté afin de prouver, très nettement, combien elle réprouvait la petitesse du monde; mais, sans paraître le remarquer, la marquise Libesty et la belle Grecque la retinrent, puis l'Autrichien l'invita pour une valse, et, comme à ce moment Francine vit le baron d'Orval s'avancer vers miss Bluston et la saluer, elle accepta.

D'autres danseurs vinrent; la jeune femme aperçut son amie au bras de Jacques; alors, ne voulant pas se retrouver en face du baron, elle se dit qu'elle verrait la jeune

filles dans la soirée, et Francine prit véritablement part à la fête, sachant gré à Jacques de s'abstenir de l'inviter et d'avoir le très joli courage de se faire le cavalier de l'Américaine, quand pas un homme de son cercle d'adorateurs, si nombreux huit jours auparavant, n'avait osé le faire.

Elle le reprocha même assez vivement au vicomte de Saint-Senain, avec lequel elle dansait.

— Oh! chère madame, s'était excusé le beau Roland, j'agis par simple délicatesse... Vous comprenez, dans sa nouvelle situation, il ne faudrait pas qu'un empressément trop visible puisse compromettre cette pauvre jeune fille, ou lui fasse concevoir des espérances chimériques.

— C'est-à-dire la réalisation des promesses de bonheur que vous faisiez à la riche Américaine, la semaine dernière.

— Vous avez une façon de dire les choses... et pourtant, si vous voulez bien me comprendre... Miss Bluston est charmante, c'est incontestable, et j'éprouve pour elle un sentiment de très réelle sympathie, mais je ne suis pas assez riche moi-même pour lui offrir mon nom...

— Si quelques millions ne stimulent pas votre « très réelle sympathie », c'est bien cela, n'est-ce pas?

— Pas précisément, il y a là une délicatesse que...

— Que j'admire autant qu'elle le mérite...

Une autre conversation avait lieu entre Gerty et Jacques.

— C'est très crâne à vous de me mêler aux « invités », cher monsieur, avait déclaré la jeune fille, en acceptant le bras du baron, et vous êtes le seul, parmi mes amis d'hier, qui ayez osé ce geste.

— C'est que vos amis d'hier n'étaient pas vos « amis », miss.

— Je m'en doutais.

— Et cela vous peine?

— Non, puisqu'ils ne voyaient en moi qu'un sac de dollars.

— Vous parlez légèrement de la catastrophe qui a bouleversé votre vie.

— Je le reconnais, et cela grâce à l'« expérience » dont vous vous moquiez un peu jadis et qui me faisait voir « le monde sous son vrai jour ». Aujourd'hui, les faits me donnent raison, et j'accepte très philosophiquement l'inévitable.

— Voilà un courage que bien des hommes vous envieraient; mais, dites-moi, serais-je indiscret en vous posant cette question :... Que comptez-vous faire?

— Travailler, j'ai mes brevets; ma bonne Bab assure que je serai une institutrice parfaite, et j'ai foi en son jugement.

— Vous ne craignez pas cette sorte de servitude.

— Non, car elle ne peut rien avoir de pénible pour qui l'accepte sans amertume et sans regret.

— Chère miss, pardonnez-moi d'insister. Avez-vous bien réfléchi à tous les inconvénients de cette position?

— A tous, oui; que voulez-vous que je fasse? Mon père est ruiné; le prix de mes bijoux lui permettra de remonter une petite affaire et d'en « vivre », car il n'est plus d'un âge où l'on refait sa vie et sa fortune. Je n'ai donc pas d'autre avenir que celui que je me créerai. Celui auquel je songe est honorable, pourquoi ne pas m'y arrêter?

— Parce qu'il contient bien des écueils.

— Je ne l'ignore pas, et il est peu généreux à vous de m'en faire souvenir, monsieur d'Orval, puisqu'il est le seul auquel je puisse prétendre, à moins, acheva-t-elle avec un peu de dédain, que je continue à me poser en « diseuse mondaine ».

— Non, fit Jacques vivement, pas cela, mais que diriez-vous, chère miss, si un brave garçon, possesseur d'une jolie aisance, vous demandait de partager sa vie et d'accepter son nom?

— Il n'existe pas... Le bruit de ma ruine a fait fuir mes adorateurs avec la vélocité qu'ont des rats quand ils sentent qu'un navire va sombrer.

— Celui dont je vous parle ne s'est jamais mis parmi ceux qui vous courtoisaient.

— Pourquoi?

— Parce que vous étiez trop riche pour sa médiocrité.

— Et maintenant qu'il sait que je suis pauvre...

— Maintenant qu'il sait que vous êtes pauvre, il vous dit : « Je vous aime, chère miss. Voulez-vous me faire l'honneur de devenir la baronne d'Orval? »

Une émotion passa sur le visage de Gerty et doucement elle dit :

— Écrivez à mon père, monsieur d'Orval, sa réponse sera la mienne.

— Miss Bluston, je vous prie...

C'était le littérateur décadent qui, l'échine courbée en deux, le bras arrondi, achevait :

— C'est votre tour.

— Merci, fit aimablement l'Américaine, mais monsieur s'est réservé de m'accompagner.

D'un geste gracieux de son éventail, elle désignait

Jacques et se dirigeait vers la tente où l'attendait mistress Flory.

Francine la vit passer et la salua de son plus joli sourire.

Pauvre Francinette!

Ce n'était plus l'enfant naïve qui s'étonnait en entendant affirmer que l'amour vrai pardonne tout, excuse tout, survit à toutes les blessures, à toutes les tortures.

Elle avait senti la douceur d'un regard échangé entre deux êtres qui s'aimaient véritablement, et elle avait souffert du vide de sa vie, comprenant enfin que son union n'était pas la grande affection, la tendresse que rien n'atteint... l'amour.

La gratitude la retenait au côté de Maurer; son cœur la portait vers Jacques.

Foncièrement droite et honnête, elle se disait que la douce affection éclore en elle ne devait pas exister. Elle en avait pressenti le danger lorsqu'elle s'était trouvée dans les bras du baron, et le souvenir de l'unique caresse reçue lui était un remords.

Dans sa loyauté, elle désirait s'éloigner de M. d'Orval, et elle eût voulu que son mari, lisant clairement en elle, lui ouvrit plus largement ses bras.

Timidement, depuis que Gerty l'encourageait de douces paroles, elle avait essayé de faire comprendre à Maurer le secret désir de son âme, mais le pauvre homme, torturé par la phrase douloureuse qu'il ne pouvait oublier «... je ne t'aimerai jamais », ne voyait rien, ne comprenait rien... et Francine, croyant que son mari ne « voulait » pas voir, ne « voulait » pas comprendre, s'était repliée sur elle-même, n'osant dire à Maurer : « Jadis, vous m'avez sauvée de la tristesse; aujourd'hui sauvez-moi de moi-même... »

Des applaudissements discrets, à peine polis, se firent entendre.

Sur le minuscule théâtre, miss Bluston saluait en souriant.

Elle venait de détailler de façon exquise une des poésies les plus jolies de Musset, mais, si les hommes oublièrent la ruine de l'Américaine pour ne voir que le talent de l'artiste, les femmes firent payer à la jeune fille, d'un seul coup et cruellement, tous ses triomphes mondains, en feignant une grande indifférence. Quelques-unes allaient jusqu'à une petite moue, témoignant un orgueilleux dédain.

Cependant les demoiselles Maritza se glissaient jusqu'à la tente des « professionnels », et Zora s'écriait :

— Vous avez été splendide, miss Bluston, splendide, vous entendez?

— Exquise... incomparable, renchérissent Laïd et Macrine.

Gerty, un peu surprise de cet enthousiasme chez des personnes qui ne l'avaient jamais gâtées par leur bienveillance, remercia par quelques mots auxquels Zora coupa court en disant :

— Nous donnons une petite fête dans quinze jours. Consentiriez-vous, miss, à vous y faire entendre?

Macrine insinua :

— Il est bien entendu que votre prix serait le nôtre.

Le baron d'Orval, qui venait pour offrir son bras à Gerty, fut sur le point d'intervenir ; mais la jeune fille ne lui en laissa pas le temps.

— J'accepte, fit-elle simplement.

— Et il faudra quelque chose de bien, de très bien, dit doucement Laïd, car cette petite fête dont vous parlez mes sœurs sera presque une cérémonie.

— Une soirée de contrat, accentua Macrine.

— Oui, j'épouse le vicomte de Saint-Senain, déclara Zora.

Puis, avec des sourires, les trois Parques s'éloignèrent.

— J'espère que vous n'irez pas, fit Jacques avec une sorte de brusquerie.

— Et pourquoi ? répondit Gerty, le fixant de son regard clair.

Le baron s'inclina devant cette dignité simple et droite.

— Vous avez raison, dit-il, lui et elles ne valent pas la peine que vous leur refusiez cette petite satisfaction.

— Je suis heureuse que vous me compreniez, déclara tranquillement la jeune fille, et maintenant que mon rôle ici est terminé, voulez-vous me mettre en voiture ?

CHAPITRE XVI

Francine n'avait pas vu partir miss Bluston. A ce moment, elle s'installait sur l'estrade où les musiciens amateurs devaient exécuter une partie du concert.

C'est presque machinalement qu'elle pinçait sa harpe.

Ses regards pleins de tendre prière cherchaient Maurer.

Elle le trouva sans peine, dans un groupe d'habits noirs, et, vraiment, il avait belle prestance, et son visage grave et bon exprimait une telle expression de profonde affection et cependant de si navrante tristesse en écoutant

cette composition où elle, sa femme, faisait sa partie, que dans l'âme de Francine, il y eut un trouble délicieux. Elle fut émue, bouleversée; elle se sentit meilleure, avec un élan plus grand vers cet homme dont elle croyait, enfin, surprendre le cœur. Aussi fût-ce à lui qu'elle alla aussitôt après le concert.

— Êtes-vous content? demanda-t-elle câlinement?

— Content et heureux, oui, ma chérie, car vous paraissez radieuse.

Glissant son bras sous celui de Maurer, elle l'entraîna sous les grands arbres.

— Je le suis, fit-elle toute rose de son audace, car, tout à l'heure, je vous regardais, et j'ai compris que vous m'aimiez.

— Vous en doutiez, Francinette?

— Non, mon ami, mais j'ignorais quelle était votre tendresse.

— Et maintenant? demanda Maurer d'une voix basse comme un râle d'agonisant; cependant il souriait, caressant paternellement la main de la jeune femme.

Elle ne prit pas garde au ton douloureux.

— Maintenant, je sais, murmura-t-elle avec une émotion profonde; aussi je trouve le ciel plus pur, le monde meilleur, et il y a beaucoup de joie en moi, mon ami, oui, beaucoup de joie.

Elle avait penché sa tête vers lui, attendant, espérant une caresse qui ne vint pas.

Maurer ne comprenait pas que cette exquise fleur de tendresse s'offrait à son cœur; il se souvenait... « Je ne l'aime pas... je ne l'aimerai jamais... » Ses ongles s'enfonçaient dans ses paumes, en faisant jaillir le sang.

Maîtrisant son atroce torture, il dit, presque inconscient de ses paroles :

— Ma bonne chérie!...

Francine soupira, le cœur étreint par le ton de son mari.

En elle, la vive flamme s'éteignait déjà... Un mot, un geste... et elle se jetait dans les bras de Maurer.

Le « bonheur » venait de passer entre eux, et le consul ne l'avait pas compris.

Cependant, se disant qu'elle ne pouvait pas continuer à vivre entre son mari et Jacques, elle demanda :

— Seriez-vous peiné de quitter Salonique, mon ami?

Maurer fut surpris.

— Vous y déplairiez-vous donc, Francine, et désirez-vous rentrer en France?

— Certes, je serai heureuse de revoir la France, mais

dans quelques années seulement, — elle mentit, la pauvre. — Depuis la mort de cette malheureuse Nadine, Salonique m'est devenu insupportable.

— C'est votre unique raison ?

Elle baissa la tête, troublée :

— L'unique, oui.

— Mon enfant, je veux votre bonheur ; dès demain j'écrirai en France, demandant mon changement. Où préférez-vous aller, car je pense être assez bien noté pour avoir le droit de demander une résidence plutôt qu'une autre.

En la jeune femme, il y eut un déchirement. Elle regretta ses paroles, et sa réponse montra la faiblesse de son cœur.

— Pas trop loin, fit-elle ; la Serbie me plairait.

— La Serbie, soit, Francinette.

Devant tant de bonté, elle eut un remords.

— Mais vous, mon ami, vous aimez cette ville où nous sommes.

Le pauvre homme eut un sourire un peu obligé et doucement :

— Moi, j'aime avant tout votre bonheur, ma chérie, dit-il.

— Vous êtes bon, fit-elle émue.

Et, comme il détournait la tête sans répondre, ne pouvant plus se contraindre, elle ajouta, ne comprenant pas son silence :

— Ramenez-moi, voulez-vous ?

Il la laissa auprès de lady Rawal ; mais à peine Maurer se fut éloigné que l'Anglaise se leva sans adresser un mot à Francine.

Un peu étonnée, la jeune femme voulut se mêler à quelques dames qui tenaient un cercle gai et rieur.

A son approche, comme si le mot avait été donné, la causerie cessa et le groupe s'éparpilla. Se demandant ce que cela voulait dire, Francine avisa une chaise auprès de M^{me} Immervein, jeune femme qui lui avait toujours montré beaucoup d'amitié ; comme elle allait s'asseoir, cette personne l'arrêta d'un petit geste de la main.

— Pardon, fit-elle d'une voix sèche, ce siège est retenu.

La jeune femme se sentit profondément blessée ; cependant, elle voulut tenter une nouvelle expérience et, franchement, elle alla se mêler à quelques personnes assises sous un bosquet de verdure.

A son arrivée, un silence glacial se fit, les chaises s'écartèrent, laissant un vide entre elle et les autres invitées.

Atteinte dans sa dignité et comprenant que c'était là

une manœuvre, Francine s'efforça de faire bonne contenance, et, comme le consul d'Espagne passait à proximité, d'un geste de son éventail elle l'appela.

Il feignit de n'avoir rien remarqué et s'éloigna. Une voix railleuse murmura :

— Tout le corps diplomatique, alors!...

Sur le moment, M^{me} Maurer ne comprit pas que ces mots étaient une épigramme à son adresse.

M^{me} Nicolaïch, vraiment en beauté dans sa robe cerise, sa peau dorée s'adoucissant au voisinage de la couleur vive, ses splendides yeux noirs brillant d'un éclat insoutenable, s'avavançait de l'allure d'une triomphatrice, au bras de son mari.

Francine fit un mouvement pour aller vers elle, mais le regard de la belle Grecque eut un éclat si insolemment cruel que M^{me} Maurer n'acheva pas son geste.

M^{me} Nicolaïch parlait d'importance, absorbant toute l'attention de son cavalier, heureux et charmé de voir sa femme daigner lui témoigner de l'affection.

Ils effleurèrent Francine sans paraître la voir et, devant eux, le cercle des jolies papoteuses s'ouvrit avec empressement.

— Ma pauvre amie... ! s'apitoya une voix.

— Ne m'en parlez pas, fit avec vivacité M^{me} Nicolaïch, assez haut pour que la Française n'en perdit pas un mot ; vous m'en voyez malade... Qui aurait jamais supposé chose pareille et semblable effronterie!...

Elle s'arrêta pour s'installer confortablement sur les coussins d'un fauteuil de rotin et poursuivit :

— Voilà, il est vrai, les résultats presque inévitables de ces sortes d'union. Le char du ménage est, quelquefois, assez difficile à conduire lorsque les époux s'aiment ; mais il verse infailliblement lorsque l'amour est absent du mariage...

Francine écoutait, ne comprenant pas, mais sentant confusément qu'elle devait être en jeu.

— Oh ! reprit M^{me} Nicolaïch en s'éventant avec une nonchalance pleine de grâce, depuis ce fameux voyage à Pord-Saïd où je les ai surpris enlacés à l'arrière du *Phocion*, j'avais espacé mes visites et relâché mes relations, mais je n'étais certaine de rien encore.

Elle ajouta avec un soupir :

— On craint toujours de supposer le mal, n'est-ce pas, et, avec une audace sans pareille, cette rouée avait trouvé le moyen de me faire croire à un malaise qui l'avait forcée à accepter une aide.

Maintenant Francine comprenait les humiliations

qu'elle avait reçues. Une révolte souleva son cœur, elle voulut se lever, crier à M^{me} Nicolaïch qu'elle mentait, mais ses jambes lui parurent de plomb, et aucun son ne sortit de sa gorge.

— Mais, tout à l'heure, poursuivait la belle Grecque, je n'ai plus eu de doute; j'ai parfaitement vu le comte Fré-litz se baisser et poser ses lèvres sur l'épaule nue de M^{me} Maurer; puis ce morceau de musique que j'ai trouvé dans le rouleau de la Française, ce morceau dont le titre est assez suggestif pour ne pas avoir besoin d'explication : *Amo et adi!*... « J'aime et je hais !... » suivi de la dédicace :

*A Madame Maurer
En souvenir d'heures exquises.
Respectueusement.*

— Il y avait : « en souvenir d'heures exquises » ?

— Tenez, j'ai déchiré la page, la voici.

Il y eut un bruit de sièges remués, de froissements d'étoffes, un léger silence, puis de petits : « Oh!... » pudibonds.

— Quel scandale ! soupira M^{me} Nicolaïch.

Francine n'entendait plus... Les objets dansaient follement devant ses yeux voilés, et il lui semblait que le sol se dérobaît sous ses pieds.

La voix de son mari la tira de sa douloureuse stupeur.

Elle était claire et incisive.

— Monsieur, disait le consul de France, je vous porte responsable des paroles de votre femme; demain vous recevrez mes témoins.

Puis, revenant à Francine très tendrement, il ajouta :

— M^{me} Vlagécoslof vous cherche, ma chérie. Vous plairait-il que nous allions à sa rencontre ?

Ayant laissé sa femme auprès de lady Rawal, Maurer ne s'était pas éloigné, voulant « souffrir », puisque la vue de l'exquise créature qui portait son nom lui était une torture.

C'est avec étonnement, puis colère, qu'il s'était rendu compte de la conduite des invités du consul d'Espagne.

Après l'arrivée de M^{me} Nicolaïch, se disant, devant l'attitude de la belle Grecque, qu'elle devait être l'instigatrice d'un complot quelconque, il s'était approché sans bruit et, dissimulé derrière un rideau de verdure, il avait tout entendu.

Maintenant, il marchait à petits pas, soutenant la pauvre enfant qui défaillait à son bras.

— Allons, ma petite fille, disait-il avec bonté, du courage. Ne donnez pas à ces vilaines femmes le spectacle de votre faiblesse. J'ai confiance en vous, moi, et vous avez votre conscience pour vous. Qu'importe le reste !

Et Francine, se raidissant, se mit à sourire, voulant être digne de la noblesse de son mari.

L'arrivée du consul de France avait été un coup de théâtre sur lequel M^{me} Nicolaïch ne comptait pas.

Sur le moment, elle fut atterrée ; mais bientôt un sourire radieux entr'ouvrit ses jolies lèvres, car elle pensa que, mieux que les plus perfides calomnies, ce duel allait perdre la Française.

Et, comme autour d'elle on se taisait, elle se tourna très affectueusement vers son mari et parut s'excuser :

— Mon pauvre ami, vous voilà avec une affaire sur les bras,

M. Nicolaïch, — qui n'était pourtant ni méchant, ni sanguinaire, mais subissait simplement l'ascendant de sa « femme », — répondit avec un geste superbe :

— Oh ! ma chère, ne vous inquiétez nullement pour moi, je suis de première force à l'épée et au pistolet. Aussi je plains ce pauvre consul.

Sur ces mots, l'incident se trouva vite clos et l'on parla d'autre chose.

M^{me} Nicolaïch avait remarqué que le baron d'Orval se tenait à quelques pas du groupe où elle régnait vraiment en souveraine ce soir-là ; aussi, voulant achever son triomphe, elle l'appela d'un geste coquet de son grand éventail de plumes.

— Cher monsieur, dit-elle de sa voix la plus caressante, menez-moi donc au buffet, je meurs de soif.

Jacques lui offrit le bras avec un empressement qui fit palpiter d'aise le cœur de la jeune femme.

— Vous m'accordez une faveur que j'aurais sollicitée tout à l'heure, madame, déclara le baron.

— Vraiment, fit-elle un peu surprise, et pourquoi donc ?

— Ne le devinez-vous pas ?

— Non, à moins que vous ne vouliez me prier de repêcher votre aimable amie, madame Maurer ; mais je vous préviens qu'il est bien tard.

— Vous vous trompez, madame, car l'odieuse manœuvre dont ma compatriote est la victime ne tiendra pas debout en face de la loyauté et de la pureté de sa vie.

— Je le désire ardemment, mon cher baron, mais je crains fort.

— Jetez donc le masque, madame, fit Jacques avec un

hautain dédain; chacune de vos paroles est une perfidie.

— Ah! je vois pourquoi vous étiez heureux de m'offrir votre bras. Vous espériez m'humilier, me blesser parce que vous me haïssez, s'exclama la belle Grecque, dressant plus haut encore sa noble tête altière.

— Je ne vous hais pas, vous regardant seulement comme un danger constant, et, si j'étais prêt à solliciter ce tête-à-tête, c'est que j'étais résolu à vous livrer ma façon de penser à votre égard.

— C'est-à-dire à m'insulter sans témoin...

— Si vous voulez des témoins...

Et Jacques l'entraînait vivement vers un groupe brillant.

— Oh! fit-elle, le retenant, redevenant souple et câline, suis-je donc un être malfaisant et à qui pouvez-vous dire que j'ai fait du mal?

— A tous ceux qui vous approchent. Ne criez pas à l'injustice. Vous souriez pour mieux mordre; vous caressez pour mieux griffer; vous accueillez ceux qui se confient à vous par les plus flatteuses démonstrations d'amitié pour mieux les perdre. Vous distillez autour de vous une atmosphère de poison. Vous desséchez les cœurs, vous torturez les âmes, vous troublez les consciences.

— Le réquisitoire est superbe; mais je demande une preuve.

— Vous le voulez?

— Oui, fit-elle, le défiant du regard.

— Une preuve, continua Jacques; je pourrais vous en citer dix. Mais en faut-il une autre que votre conduite de ce soir envers cette malheureuse femme du consul de France, qui vous croyait son amie, que vous entouriez de flatteries et que vous cherchiez à discréditer dans le monde, en attendant, avec patience, le moment de la perdre, lançant des insinuations perfides, affirmant des choses mensongères, vous réjouissant d'avance du mal que vous espériez, et, aujourd'hui, vous applaudissant sans réserve de la souffrance que vous avez voulue et du duel qui est votre œuvre.

« Votre devise est : *Dans le doute!*... le doute affreux, mesquin, vil et douloureux que vous faites filtrer dans les esprits et les cœurs; le doute plus cruel qu'une certitude, le doute qui lasse les amitiés les meilleures, blesse les affections les plus nobles, tue les tendresses les plus loyales!...

Et comme la jeune femme, blême de rage, voulait répondre, Jacques lui imposa durement le silence :

— Taisez-vous, et écoutez-moi !

« Il y a, en toute âme, des germes de foi et de bonté. Vous les avez rejetés, comme un fardeau inutile, et, à la place de la semence divine, vous avez fait fleurir la perfidie et la duplicité. Le mancenillier tue les plantes qui poussent à son ombre. Vous, vous anéantissez, vous brisez, vous torturez et, fière de votre œuvre, vous souriez des plaintes, des honneurs perdus et des cœurs morts. Ah ! prenez garde que votre rire humain ne se change un jour en grincement démoniaque !

« Vous profitez de votre beauté, de votre esprit, de votre fortune et de l'autorité que vous donne la situation de votre mari pour faire le mal, ne songeant pas que tout se paye, et que Dieu est un créancier qui sait attendre.

Le baron fit glisser la main de M^{me} Nicolaïch de son bras, s'inclina légèrement et s'éloigna, laissant la belle Grecque médusée.

La voix du vicomte de Saint-Senain la tira de sa stupeur :

— Ah ! chère madame, disait le beau Roland, combien je suis heureux de vous rencontrer, car vous allez me dire... me mener...

Il bafouillait, l'air inquiet et irrité tout à la fois, et il fallait tout son trouble pour ne pas s'apercevoir de la colère folle qui montait dans les yeux de M^{me} Nicolaïch.

C'est qu'il venait de mettre sa « fiancée » en voiture, l'irrésistible vicomte, et les quelques mots qu'il avait échangés avec les demoiselles Maritza lui avaient fait perdre la notion de ce qui se passait autour de lui. En apprenant la ruine de miss Bluston, le vicomte avait fait la grimace, et immédiatement il avait pensé : « Diable !... diable !... c'est que je suis joliment avancé, moi, auprès de cette petite Américaine... Il est vrai qu'elle est charmante et, s'il lui reste seulement un million,... j'épouse. »

Les informations prises, il était rentré chez lui oreille basse. La ruine complète... Quelle imprévoyance du côté du père qui possédait une bien jolie fille et qui la ruinait d'un seul coup, sans crier gare ! Il ne pouvait pourtant pas, lui, Roland, l'épouser sans un sou... D'ailleurs, il n'était pas engagé, puisque Gerty, tout en l'accueillant en bon camarade, ne lui avait jamais donné d'espoir.

A cette conclusion il avait soupiré d'aise, mais bientôt un nouveau souci avait barré son front.

Et l'avenir ?... Qu'allait devenir le vicomte de Saint-Senain ? Il avait tant compté sur les millions de l'Américaine qu'il se trouvait absolument désemparé, et une grande pitié le prenait pour lui-même.

Rapidement, il passa en revue toutes les « dots » de Salonique, et il fit la grimace. Il y en avait... mais qui n'étaient pas pour lui, tout vicomte qu'il était, et les autres étaient trop médiocres pour qu'il daignât y jeter un regard.

Subitement, il pensa aux demoiselles Maritza ; certes, elles n'étaient plus de première jeunesse ; la plus jeune dépassait certainement la trentaine, mais on les disait riches, et, discrètement, il s'informa.

O bonheur ! le petit million auquel il rêvait était là, et tout entier, tout mignon, pas partagé en trois ; chacune des sœurs avait le sien.

Le même jour il se présenta chez les Parques et fit sa demande.

Réfléchissant « aux charmes » plutôt réfrigérants des trois sœurs, Roland avait choisi Laïd, parce qu'elle riait tout le temps... sans savoir pourquoi peut-être... et qu'elle était la plus potelée. Le malheureux, troublé par les six yeux fixés sur lui, ne put pas s'expliquer, et, comme il s'adressait à Zora, parce qu'elle était l'aînée, la vieille fille prit la requête pour elle et lui accorda sa main.

Le vicomte n'osa protester.

Les demoiselles Maritza étaient au septième ciel, et, s'il y en avait eu un huitième, elles y eussent certainement grimpé. Ce furent elles qui gâtèrent Roland, le comblèrent de cadeaux, l'entourèrent de prévenances et, comme elles avaient eu de tout temps l'habitude d'employer le pluriel en parlant d'objets leur appartenant, Laïd et Macrène se laissèrent aller à dire « notre fiancé », sans que l'heureuse quiétude de Zora s'en inquiât.

C'est en grande hâte qu'on faisait les préparatifs du mariage, et, s'il n'était pas encore annoncé officiellement, c'est que les Parques voulaient en faire un petit triomphe très spécial.

En voyant la « chance » de leur sœur, Laïd et Macrène se mettaient à rêver et se voyaient, elles aussi, au bras de séduisants cavaliers dont elles seraient les femmes.

Chose étrange, le héros du rêve avait les traits du vicomte, et la vie des trois sœurs était si intimement unie qu'il leur semblait que M. de Saint-Senain avait trois bras et en offrait un à chacune d'elles.

Le vicomte avait acquiescé en souriant au projet d'une jolie soirée de contrat, donnant carte blanche aux trois sœurs pour tout organiser.

Et, tout à l'heure, entouré comme un jeune dieu par Zora, Laïd et Macrène, qu'il accompagnait jusqu'à leur voiture, il souriait encore.

Aimables et minaudant comme des fillettes de quinze ans, elles se laissèrent installer et, comme le beau Roland baisait les mains qui se tendaient vers lui, Zora déclara :

— Notre fête n'aura pas l'éclat de celle que nous quittons ; mais je crois qu'elle sera aussi très réussie ; d'ailleurs, je viens de m'assurer le concours de miss Bluston. Elle est à la mode en ce moment, cette « pauvre fille ».

— Vous dites ?... sursauta le vicomte. Mais la portière était déjà fermée et la voiture s'éloignait grand train.

Roland eut la tentation de la suivre, de faire répéter à cette Zora, qu'il se prenait à détester, avec colère, l'acte de petite méchanceté qu'elle avait commis, puis, frappa du pied, comme s'il écrasait les trois sœurs d'un coup de talon et exhalait tout son ressentiment.

— Ah ! filles d'Érèbe !... s'écria-t-il.

Brusquement, il rentra dans la fête, cherchant miss Bluston, voulant s'excuser auprès d'elle, lui dire qu'il n'était pour rien dans cette petite vengeance de femme, ne la trouvant plus, s'énervant, ne réfléchissant pas que sa démarche blesserait la jeune fille plus que ne pouvait l'avoir fait celle de Zora.

En phrases hachées, il expliquait cela à M^{me} Nicolaïch, la suppliant d'unir ses recherches aux siennes et de dire à Gerty... de dire... ah ! il ne savait pas ce qu'il fallait dire.

— Mais, rien du tout, mon cher, déclara la belle Grecque avec un rire méchant ; en épousant une personne ayant autant de tact et aussi raffinée comme éducation que Zora Maritza, vous deviez vous attendre à de petites aventures de ce genre.

Et s'éloignant, elle lui décocha cette flèche du Parthe :

— Ne vous désolerez pas pour si peu ; les chères belles vous en feront voir d'autres.

CHAPITRE XVII

Agenouillée devant l'autel de la vierge, dans l'église des Lazaristes, Francine pleurait. Ce matin-là, son mari se battait avec M. Nicolaïch.

La fièvre l'a tenue éveillée toute la nuit et, le matin, n'osant aller se jeter dans les bras de Maurer, elle avait assisté à son départ, dissimulée derrière une fenêtre de sa chambre.

Il lui avait semblé, — mais peut-être était-ce une illu-

sion, — que le consul, au moment de monter en voiture, s'était tourné du côté de son appartement, à elle, Francine, et avait porté furtivement ses doigts à ses lèvres.

L'âme angoissée, elle avait erré dans le consulat, dont chaque bruit la faisait tressaillir, comme s'il annonçait un malheur, puis, mue par une impulsion subite, elle était accourue à l'église dans un besoin de secours divin, de protection d'En-Haut.

Elle aurait voulu prier, et elle ne pouvait pas, pleurant follement, souffrant d'une torture atroce, car, si elle tremblait pour la vie de Maurer, la voix mauvaise qui est au fond de chaque cœur lui soufflait à l'oreille que, si son mari était tué, elle serait libre... libre d'aimer... d'épouser Jacques.

A cette pensée, elle se révoltait, et elle se courbait plus bas vers les dalles, repoussant l'odieuse hantise.

Non... non... elle ne voulait pas que Maurer mourût...

Son cri de détresse s'était exhalé à haute voix, et une religieuse de Saint-Vincent-de-Paul, qui priait à quelques pas d'elle, releva la tête avec surprise.

— Ma sœur!... appela Francine, les mains tendues dans une supplication.

Elle avait besoin de confidente à sa misère morale, et elle cherchait l'appui de cette femme, déjà vieille, qui s'était approchée, lui disant avec bonté :

— Vous souffrez, mon enfant?

— Oui, fit la pauvre éplorée, et c'est terrible! Mon mari se bat en ce moment, et je ne demande qu'à l'aimer... je veux l'aimer... et quoique, je le sens, il me porte la plus grande affection, il me ferme son cœur, il repousse mes élans de tendresse, il m'écarte de sa vie et j'en souffre... O ma sœur!... j'en souffre atrocement, parce que, auprès de lui, est un autre homme vers lequel je me sens attirée.

« Je vous l'ai dit, à cette heure, mon mari expose sa vie dans un duel, et je suis torturée à la pensée qu'il peut mourir, et cette torture m'est en même temps une douceur, car, malgré moi, je me dis que sa mort changerait tout autour de moi.

« Ma sœur, je n'ai pas connu l'amour... je l'ignore, je le pressens... et je me demande avec douleur si c'est pour mon mari que mon cœur s'ouvre ou...

Elle acheva plus bas :

« ... pour l'autre ...

« Oh! continua Francine en se tordant les bras, aidez-moi à voir clair en moi-même. Ma vie était honorée et paisible; mon mari était bon pour moi, et j'avais, pour lui, une réelle

affection, une profonde gratitude. Je rêvais d'un bonheur honnête, loyal, auprès de la vieillesse de celui dont je portais le nom, et, quand j'ai compris que ma félicité était factice et mon cœur vide, j'ai souffert... et j'ai cédé à l'appel de ma jeunesse, à l'attrait de l'amour.

— Vous avez aimé, ma pauvre petite!

« Le sais-je moi-même, s'écria la jeune femme avec une sorte de violence. Sais-je ce que c'est qu'aimer... moi?... Est-ce que ma vie est semblable à celle des autres femmes?... Est-ce que, entre mon mari et moi, il y a jamais eu de ces tendres effusions qui existent entre les autres époux? »

« Ah! je vous le dis, ma Sœur, s'il avait su prendre mon cœur, je n'aurais pas connu la souffrance qui me brise. Ma jeunesse porte le fardeau d'une existence sans la grande tendresse vers laquelle je tends les mains en mendiante.

— Cependant, mon enfant, vous m'avez avoué aimer un autre homme que votre mari.

— Est-ce que je l'aime?... s'écria la malheureuse avec l'accent navrant du doute et de l'angoisse.

« En moi, tout est noir et triste... J'ai, pour cet homme, de la pitié, car il a souffert; de l'estime, car son caractère est grand et noble... Est-ce aimer, cela, ma Sœur? »

— Je ne crois pas, mon enfant, et cependant votre devoir est d'oublier cet homme et de consacrer votre vie à votre mari... de prier pour lui, ajouta doucement la religieuse.

— Prier, répéta Francine en se tordant les mains... Prier, dites-vous... je le voudrais, je ne le peux pas...

— Voulez-vous essayer avec moi, ma fille, demanda la religieuse, en s'agenouillant auprès de la jeune femme.

« Mon Dieu, dit-elle, les mains jointes, ayez pitié de celle pour laquelle je vous implore. Ouvrez ses yeux, emplissez son cœur, montrez-lui que le mariage béni par vous est éternel et que rien ne peut le briser; montrez-lui que son devoir d'épouse est de marcher à côté de son mari, vivant pour lui, par lui selon vos lois; qu'elle lui soit douce, bonne et soumise et que, de son côté, il lui soit une protection, un soutien, une force.

« Ce n'est que dans l'accomplissement de son devoir que cette pauvre femme peut trouver le bonheur; c'est pourquoi, Seigneur, je vous supplie d'étendre votre main sur elle et d'enlever de son cœur le doute qui la torture.

« Protégez celui qui vous offense, mon Dieu, en oubliant votre parole : « Qui frappe par l'épée périra par l'épée »,

gardez-lui la vie, afin qu'il se repente de sa faute envers vous et puisse vous louer dans l'éternité ! »

— Et maintenant, dit la Sœur, se tournant vers Francine, rentrez chez vous, ma fille, c'est là qu'est votre place.

Merci, fit simplement la jeune femme.

D'un pas ferme, elle traversa l'église, son âme était plus calme; si dures que devaient être les épreuves, elle en voyait l'apothéose dans la conscience du devoir à accomplir.

Remontant en voiture, elle ordonna :

— A la maison.

Elle avait hâte d'arriver; c'est vrai, sa place était chez elle. A quoi avait-elle songé en quittant sa demeure !

Son mari avait été blessé, peut-être... mourant... il l'appelait...

A peine parvenue chez elle, Francine vit que ses sentiments ne l'avaient pas trompée.

Les valets couraient, affairés; deux voitures stationnaient dans la cour, et le baron d'Orval, qui guettait son retour, s'avança vivement à sa rencontre.

La vue de Jacques ne lui donna aucune émotion. En elle, la chimère était morte.

— Mon mari ! demanda-t-elle anxieusement.

— Rassurez-vous, il vit, et le médecin espère qu'il le sauvera.

Francine eut un éblouissement.

— Oh ! fit-elle, et c'est pour moi... pour moi... qu'il s'est battu !

De grosses larmes tremblaient au bout de ses cils.

Elle demanda :

— Sa blessure ?

— Une balle dans le ventre; on en fera l'extraction demain, car, aujourd'hui, ayant perdu beaucoup de sang, il est trop faible pour supporter l'opération.

— Je veux le voir ! déclara-t-elle.

— Le médecin le défend.

— Je veux le voir ! répliqua-t-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Ma vue ne peut lui faire de mal.

— Il ne vous verra pas, dit tristement M. d'Orval; une faiblesse l'a pris en route et elle dure encore.

Francine n'eut pas un mot, pas une plainte, mais un déchirement atroce se fit en elle. D'un pas d'automate, elle se dirigea vers le grand escalier conduisant au premier étage.

A la porte de l'appartement de Maurer, un instant, elle s'arrêta, comprimant son cœur de sa main.

A l'intérieur, on entendait un bruit de pas feutrés glissant sur le tapis et un murmure de voix.

La jeune femme poussa la porte.

Sur le lit, tiré au milieu de la pièce, le blessé reposait, très pâle, les yeux clos.

Penchés sur lui, deux hommes lui prodiguaient leurs soins : son médecin et le docteur de M. Nicolaïch.

Dans un fauteuil, aussi livide que le moribond, le comte Vlagécoslof, le second témoin de Maurer.

Francine traversa la chambre d'un pas calme, que démentait l'extraordinaire pâleur de son visage, et s'approchant des praticiens, elle dit simplement :

— Je suis madame Maurer.

* * *

Ce n'est pas sans de grosses difficultés que s'opéra l'extraction de la balle.

Le blessé était d'une faiblesse extrême, et les chirurgiens ne cachèrent pas à la jeune femme qu'à moins de miracle il était perdu.

— Ce miracle, je le ferai, déclara-t-elle.

Jours et nuits, on la vit au chevet de Maurer, ne confiant à personne le soin de veiller le malade, et quand, la fatigue l'accablant, elle laissait la garde seule un instant, c'était pour s'étendre sur une chaise longue dans le cabinet de toilette de son mari.

Les hautes situations occupées par les combattants, les détails donnés perfidement par M^{me} Nicolaïch, qui prenait des airs éplorés pour demander « des nouvelles de ce pauvre cher consul qui avait eu si peu de chance », les mines pincées de l'anguleuse Libesty, et les papotages extravagants des demoiselles Maritza firent grand bruit autour de ce duel.

Le « monde » s'en empara avec délices, en grossissant et dénaturant les circonstances, et, au bout de quinze jours, c'était M. Nicolaïch qui avait « dû » provoquer le consul de France pour soustraire la belle Grecque à la fréquentation d'une personne de mœurs aussi peu avouables que M^{me} Maurer.

Ce ne fut pas seulement le comte Frélitz, dont l'attitude osée avait dévoilé le scandale, mais le baron d'Orval était, chacun le voyait, dans un état nerveux qui disait suffisamment combien il trouvait longue l'agonie de Maurer; jusqu'au vicomte de Saint-Senain qui menait son mariage « au pas accéléré », ayant une peur affreuse que la future veuve ne se jetât à sa tête, ce qui serait très ennuyeux

pour lui, vu sa parenté avec le père de la jeune femme.

Ce n'était pas tout ! Chaque matin, le chancelier du consulat de Danemark venait, soi-disant, prendre des nouvelles du blessé, et une femme de chambre, — quelle engeance ! ma chère, que ces domestiques... mais si précieuses pour découvrir une intrigue !... — donc, une femme de chambre avait certifié que M^{me} Maurer était toujours bien émue, presque chancelante, lorsqu'elle quittait le beau chancelier.

Quant à elle, son dévouement était de la duplicité, tout simplement. Maurer était riche, et, probablement, son testament n'était-il pas fait.

Elle était prévoyante, la Française !

Heureusement pour la jeune femme, les échos de ces nouvelles calomnies n'arrivaient pas jusqu'à ses oreilles, et puis que lui eussent-ils importé ?

Maurer agonisait.

Mais, si ces perfidies ne franchissaient pas le seuil du consulat de France, elles faisaient du chemin dans le monde.

Elles donnèrent du dégoût à Jacques, firent hésiter Roland dans la précipitation qu'il donnait à son mariage, car, si Francine devenait veuve, elle ferait une plus affriolante vicomtesse que cette Zora, dont il jugeait déjà le cerveau vide, l'intelligence futile, l'esprit potinier et caqueteur.

Mais... Francine l'avait refusé une fois... Briser son mariage pour une aussi précaire espérance eût été trop bête, et le soir où il pensa cela, l'irrésistible Roland appela, pour la première fois, Zora « Ma chérie », ce qui donna occasion, le lendemain, à Laïd et Macrène d'affirmer en minaudant... et de bonne foi : « Notre fiancé nous aime de plus en plus chaque jour. »

Le Danois, — peut-être avait-il mauvais caractère, — prit un prétexte futile pour envoyer au mari de la Grecque ses témoins et un coup d'épée dans le flanc.

Restait le comte Frélitz.

Il feignit d'ignorer les cancans ; mais sa sœur, furieuse de se voir tenue en quarantaine par tout le clan féminin qui avait M^{me} Nicolaïch à sa tête, démontra au consul que sa carrière était brisée par le ridicule de sa position, s'il ne faisait taire énergiquement toutes ces pécores.

Pour cela, il n'y avait qu'un moyen : provoquer M. Nicolaïch dans un nouveau duel... Ce qui fut fait, et les deux adversaires s'affaissèrent en même temps ; l'Autrichien avec une balle en dessous du poumon droit ; le Grec, la clavicule droite brisée.

Transportés chacun chez soi, ils y furent soignés par leurs Antigones respectives, qui, avec les potions, leur versèrent la haine de l'innocente Française; aussi, la malheureuse femme n'eut-elle pas de plus terribles détracteurs que ces deux hommes dès qu'ils furent remis sur pied.

Mais nous anticipons.

Un matin, en arrivant au chevet de Maurer, le docteur fit la grimace; il examina minutieusement le blessé, puis annonça qu'il reviendrait l'après-midi avec un confrère.

Francine le supplia de lui dire ses craintes; il demeura évasif.

Hélas! après une nouvelle visite à laquelle un grand spécialiste de Salonique avait pris part, le médecin déclara à la jeune femme :

— Il arrive de graves complications; nous sommes en présence des premiers symptômes d'une maladie contagieuse. Aussi, madame, il serait prudent que vous vous lassiez remplacer par une garde.

— Mon devoir est de soigner mon mari, monsieur.

— Jusqu'à un certain point, madame; je vous le répète, la maladie est contagieuse et dangereuse.

Le médecin appuya sur le dernier mot, il ajouta :

— Une garde s'impose.

— Sera-t-elle plus invulnérable que moi?

— Non, mais c'est son métier.

— Et moi c'est mon devoir.

Il y avait tant de dignité simple dans les paroles de Francine que le docteur s'inclina sans insister davantage.

— Monsieur, fit la jeune femme, vous avez oublié de me dire le nom du mal que nous allons avoir à combattre.

— C'est la fièvre typhoïde, dit-il.

Maurer était tombé dans un état comateux, plus terrible peut-être que le plus furieux délire. Pendant trois jours il demeura comme un cadavre sous les couvertures, puis les divagations le prirent.

Dans le douloureux chaos de son pauvre cerveau, il ne reconnaissait plus personne, mêlant Marie de la Prévenchère à Francine, suppliant celle-ci de choisir entre des époux jeunes et riches, l'accusant parfois de coquetterie avec le comte Fréclitz ou Jacques, puis l'appelant de mots tendres et doux où revenaient inlassablement les noms de petite fille... enfant chérie... Par d'autres moments, son délire changeait de forme; il suppliait une femme qu'il ne nommait pas de l'aimer, d'avoir pitié de ses souffrances; ses bras s'agitaient convulsivement hors du lit, cherchant le cher fantôme, et, pour Francine, c'étaient des heures lourdes et cruelles.

Sa voix seule calmait le malheureux ; il pressait les mains de l'enfant, les couvrait de baisers ; il répétait avec des soupirs rauques comme des râles :

— Mon aimée!... ma douce et pure aimée!...

Puis, soudain, il avait des sanglots déchirants, des mots éperdus de tristesse passionnée, de tendresse si navrante que la jeune femme en avait le cœur broyé. Les caresses qui brûlaient ses mains et son visage lui étaient une torture sans nom, puisqu'elles s'adressaient à l'« inconnue » que le malheureux halluciné appelait dans son affreux délire.

Pauvre Francine!... le vide de son cœur lui semblait plus grand, plus profond, puisque, même dans l'âme de son mari, une autre tenait la première place.

Elle versa des larmes amères, « croyant » comprendre enfin le secret de la froideur de Maurer à son égard.

Il aimait une autre femme.

Cependant, dans sa détresse, la jeune femme resta fidèle à son devoir. Pas une fois son esprit ne s'égara vers Jacques, pas un regret ne gonfla sa poitrine à la vue du baron. Elle se dit, au contraire, que Maurer s'était montré grand et noble en l'épousant par simple pitié.

Attentive et angoissée, elle demeura de longs jours, d'interminables nuits au chevet du consul, posant ses doigts légers et frais sur le front brûlant du malade, calmant par de douces paroles ce pauvre fou qui ne la comprenait plus, mais qui, la prenant pour « l'aimée », souriait un peu nerveusement, avec un rictus qui faisait peur à la jeune femme, ramenant sous les draps les bras qui battaient follement l'air ou se refermaient presque avec violence sur le buste, la taille qui se penchait vers lui.

Un jour, le docteur hocha la tête avec une grimace de mauvais augure, et à Francine, dont le cœur se tordait douloureusement, il dit :

— Prenez courage, madame,...mais je crains que notre malade ne soit perdu.

La jeune femme pâlit affreusement, et un cercle de bistre s'étendit sous ses yeux.

— Ne conservez-vous donc aucun espoir ? fit-elle hale-tante, ses petites mains crispées sur le bras du médecin.

— Du courage, répéta celui-ci.

Francine voulut demeurer seule auprès de l'agonisant.

Debout contre le lit, elle regardait cette tête, belle encore, que voilaient déjà les approches de la mort ; les yeux étaient clos, le nez pincé, les lèvres entr'ouvertes ; une paleur de vieil ivoire marbrait les tempes, et la barbe qui avait poussé depuis qu'il était là — pauvre être de

misère et de souffrance — lui donnait un air plus doux et plus imposant à la fois.

Il avait effroyablement maigri, et ses épaules saillaient, osseuses, sous le zéphyr de la chemise.

Ah! comme le Ciel la punissait, elle, Francine, d'être venue encombrer la vie de cet homme!... Comme il la punissait de n'avoir pas répondu à l'affection pitoyable qui l'avait arrachée au joug de la baronne de la Prévenchère.

Et maintenant... ah! maintenant, comme elle se repen-
tait amèrement, cruellement, de n'avoir pas su conserver cette douce tendresse qui avait recueilli sa douleur d'orpheline, d'avoir été nerveuse, fantasque, méchante... oui, méchante... envers cet homme qui avait toujours été bon... si bon...

Elle aurait voulu, en cet instant, arracher ce moribond à la tombe qui s'entr'ouvrait déjà pour le recevoir, et elle frissonnait, la malheureuse, en se souvenant que, dans l'église des Lazaristes, elle avait eu l'odieuse pensée que, si Maurer venait à mourir, elle serait libre... libre d'aimer, d'épouser Jacques!...

Elle se fit horreur à elle-même; cédant à l'immense remords qui était en son âme, elle se laissa glisser à genoux auprès de cette couche d'agonie et, ardemment, se mit — ah! était-ce à prier, elle-même n'en savait rien, — elle se mit à songer.

Elle « voulait » la vie pour Maurer, jurant de consacrer la sienne à embellir celle de son mari.... Qu'importe s'il ne l'aimait d'amour!... Qu'importe si, le cœur plein d'une autre, il ne s'apercevait pas de son affection à elle Francine, de son dévouement!... Qu'importe si l'avenir devait lui apporter d'autres tortures et d'autres larmes!... Qu'importe, si elle devait vieillir le cœur vide, l'âme endolorie, devant la joie orgueilleuse des mères!... Qu'importe tout... mais que son mari vive!...

Et éperdue, sanglotante, les mains levées dans une supplication, elle balbutia:

— Que je souffre, moi, mais qu'il vive! — qu'il vive! —
Je n'ai que lui... il est tout mon bonheur...

L'agonisant fit un mouvement.

Il balbutia:

— Petite aimée!

Dressée soudain, la jeune femme se pencha vers lui.

En proie au délire, il dit encore:

— Je t'aime tant, oh! dis... aime-moi aussi, pour mon grand amour!

Il y avait une si poignante supplication dans la voix du



malheureux que la jeune femme en fut bouleversée, et une larme brûlante tomba de ses yeux sur le front de l'agonisant.

Il ouvrit les yeux, puis les referma, déjà lassé du trop grand effort.

— Francine, c'est vous ! murmura-t-il.

Il la reconnaissait... La pauvre femme crut qu'elle allait défaillir de joie, mais elle se raidit et répondit doucement :

— Oui, votre Francine qui vous soigne et ne vous quittera jamais.

Elle ne reçut pas de réponse et s'épouvanta. Maurer avait-il donc eu un éclair de lucidité avant de sombrer dans l'immensité et, dernière lueur de la lampe qui s'éteint, le nom de « son enfant » avait-il été le dernier qui devait sortir de ses lèvres ?...

Le cœur de la malheureuse battait si tumultueusement, sa vue était si trouble, ses mains tremblaient si follement qu'elle ne pouvait se rendre compte si elle se trouvait en face d'un mort ou d'un vivant.

Enfin, domptant sa douloureuse épouvante, elle se pencha plus fort vers le visage de Maurer.

La pâleur du malade lui parut moins effrayante.

Elle eut un espoir, et, plus avidement encore, elle l'examina.

Il dormait.

Le lendemain, le docteur, croyant venir constater un décès, assista à une résurrection...

Ah ! bien fragile... mais, enfin, la crise était passée... Maurer vivait.

CHAPITRE XVIII

Francine n'était pas une âme vulgaire.

Si elle avait vu, simplement, dans son mariage, un moyen de se dérober au despotisme de sa belle-mère et à la cupidité du vicomte de Saint-Senain, et si elle avait envisagé cet acte si grave comme inaugurant une ère d'indépendance, c'est qu'elle n'était encore qu'une enfant.

Seize ans !... Quelle jeune fille à cet âge charmant, où la vie apparaît faite de fleurs, de lumière et de parfums, eût songé aussi sérieusement qu'elle l'avait fait et eût percé le caractère et les visées du beau Roland ?

Combien de jeunes filles, même à vingt ans, ont une conception fausse des devoirs du mariage et se forment, dans leurs folles imaginations, un type... séduisant, c'est

certain... héroïque un peu, le cœur n'en palpite que plus rapidement... supérieur, la chose est incontestable et... romanesque, hélas ! de l'homme auquel elles offrent, avec des soupirs de mystérieuse tendresse, les pures flammes qui consomment leurs cœurs de vierges.

Francine, quoiqu'elle eût un jugement juste et sain, aurait peut-être glissé sur la pente où tant de jeunes filles ont connu les pleurs des désillusions, si, dès sa prime jeunesse, la mort de sa mère, le remariage du baron de la Prévenchère avec l'enchanteresse Béatrice, et, enfin, la recherche matrimoniale du beau Roland, n'avaient pas mûri son esprit et fermé les ailes de son imagination pour la mettre brusquement en face des réalités de l'existence.

Son mariage avec Maurer avait été, certes, une folie ; mais c'était la seule folie qui pût la sauver du malheur.

Le diplomate, dans sa tendre pitié, avait espéré que les distractions mondaines, les plaisirs intellectuels, les devoirs et obligations d'une maîtresse de maison suffiraient pour remplir la vie de Francine.

Hélas ! elle était femme ! et son « pauvre moi » jeté hors des lois habituelles de la vie morale et physique, hors des douces aspirations maternelles, avait connu les heures douloureuses du doute, de la souffrance et de la défaillance morale.

Son cœur, dans le mystère de son éclosion à la vie, avait conçu un être grand et bon, digne d'une tendresse infinie, et cet amour — sans personnification — avait atteint le summum du sublime et de la douleur.

Se courbant sous la grande loi de la nature, dans le vide de son âme, elle avait obéi à l'attraction de son esprit qui la portait à apprécier les réelles qualités du baron d'Orval, et, jeune, seule, subissant à son insu la néfaste influence de M^{me} Nicolaïch, qui, en lui vantant le comte Frélitz, ne faisait que hausser Jacques dans le cerveau troublé de la jeune femme, elle en était arrivée à palpiter... à frémir... à songer... à se troubler... à la pensée ou à la vue du baron, prémices d'un sentiment qu'un esprit romanesque eût appelé un grand amour, mais que la raison saine et loyale de M^{me} Maurer nomma, au réveil de son vrai nom : l'erreur d'un cœur vide.

En honnête femme, Francine s'était ressaisie, et, ayant fait au devoir l'holocauste d'une chimère, elle s'était sentie plus forte et plus calme, prête au sacrifice, très doux, de consacrer sa vie à son mari, et son âme, s'élevant plus pure et plus droite, s'élançait vers ce bel idéal.

M^{me} Maurer ayant surmonté victorieusement cette

épreuve, qui peut atteindre la femme la plus vertueuse et la plus digne de respect, évita cette méprise du cœur que, toujours, suivent d'amers désenchantements; les rares qualités de son mari, jointes au sentiment de son devoir, permirent à la femme-enfant de sortir grandie de cette situation périlleuse.

Par malheur, Francine avait suscité la jalousie et la méchanceté de M^{me} Nicolaïch, et le triomphe que la jeune femme avait remporté sur elle-même, au lieu d'exciter le respect de la belle Grecque, ne fit qu'emplir son cœur de fiel et de malignité.

On en a vu les funestes effets; les passions trouvent toujours des complaisants et des complices. Aidée puissamment par le ressentiment de son mari et le dépit du consul d'Autriche, M^{me} Nicolaïch courut les salons y portant son venin, et, reprenant l'immortelle méthode de calomnies, de sourdes tracasseries, de petites vexations cachées sous des sourires bienveillants, le « monde », misérable et lâche, chercha à faire de l'existence de l'innocente Francine une torture de tous les instants. Tant qu'il y aura une vertu à flétrir, une âme loyale à crucifier, de grandes qualités à rabaisser, « le monde » se montrera expert en cet art de perfidie souterraine.

M^{me} Maurer opposa un froid dédain aux dégoûts dont l'abreuyaient tous ces pharisiens d'un nouveau genre; mais si, extérieurement, elle demeurait calme et hautaine, au fond d'elle-même son cœur saignait.

Elle souffrit d'autant plus cruellement que, venue à la notion juste du bien et du devoir, elle s'était prise pour son mari d'une affection profonde, un peu tendre et timide qu'elle refoulait soigneusement dans son âme. Maurer, en revenant à la vie, après de longs jours de souffrance, qui avaient été d'interminables heures d'angoisse pour la malheureuse jeune femme, reprit, envers l'enfant, son attitude d'affection paternelle, et la pauvre petite, qui ne pouvait oublier les divagations du malade, ses doux appels de tendresse à une femme, uniquement aimée, n'osait point montrer à cet homme combien son âme de vierge s'était élevée vers son cœur d'homme.

Entre eux, plus que jamais, le « doute » existait.

Un déjeuner intime avait lieu ce jour-là au consulat de Danemark, où, seuls avec Maurer et Francine, avaient été conviés miss Gerty Bluston et le baron d'Orval. La jolie Américaine déclinait ordinairement toutes les invitations, puisque le malheur de sa situation financière l'avait mise hors du « monde », mais là elle se savait avec des amis :

puis, comment aurait-elle refusé, puisque c'était un déjeuner d'adieu.

Le soir même, Maurer et sa femme partaient pour la Serbie.

Le diplomate français avait obtenu le changement que Francine, le soir des fiançailles de la fille du consul d'Espagne, lui avait demandé de solliciter.

Certes, Maurer comme Francine laissaient de bons amis à Salonique, d'aimables relations qu'ils n'oublieraient pas dans leur nouvelle résidence; mais ils y avaient trop souffert moralement tous les deux pour regretter cette ville.

Leur départ, — leur fuite, assurait la marquise Libesty, plus angueuse que jamais, — semblait couronner le triomphe de M^{me} Nicolaïch; mais, en gens d'esprit et de cœur que certaines choses parties de trop bas n'atteignent pas, le consul et Francine n'en étaient pas troublés dans leur espoir d'une vie plus clémentine dans un autre milieu.

Le déjeuner fut un peu triste, car, si nos voyageurs abandonnaient Salonique sans regret, leurs cœurs s'amollissaient de tant les regards mouillés de la comtesse Vlagécoslof et de Gerty, et les visages sérieux du consul de Danemark et du baron d'Orval.

En passant au salon, Francine, s'approchant de l'Américaine, lui avait adressé une demande qui lui brûlait les lèvres :

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous ?

— Où cela ?... avait à son tour questionné Gerty.

— En Serbie.

— Ma pauvre amie, vous oubliez que maintenant je ne suis plus la riche miss Bluston et qu'il m'est défendu d'obéir non seulement à mes caprices, mais encore aux impulsions de mon cœur.

Francine rougit, et c'est presque avec timidité qu'elle reprit :

— Vous m'aimez un peu, chère miss ?

Avec élan, Gerty répondit :

— Pas un peu, beaucoup.

— Autant que vous auriez aimé une sœur, si vous en aviez eu une ?

— Je ne sais quelle affection j'eusse pu porter à une sœur, cependant je crois qu'elle n'eût point été plus grande que celle que je vous ai vouée.

— Et d'une sœur, vous auriez accepté... tout... poursuivait la jeune femme, plus hésitante encore.

Puis, comme Gerty la regardait étonnée et ne répondait pas, Francine acheva très vite :

— Je vous en prie, chère miss, considérez-moi véritablement comme votre sœur, et accompagnez-moi comme telle en Serbie.

— Merci, fit la jeune fille profondément émue, mais je ne puis.

— Vous ne pouvez ?...

— Non, pour une raison qu'il m'est impossible de vous expliquer maintenant, mais que vous approuverez lorsque je pourrai vous la faire connaître.

— Si cette raison n'existait plus un jour, promettez-moi de venir nous retrouver.

Gerty sourit un peu mystérieusement :

— Je vous le promets, dit-elle.

Les deux amies se mêlèrent au groupe des autres convives, et la conversation devint générale, mais, au bout de quelques instants, Francine, s'adressant à Jacques, déclara :

— J'ai envie de revoir, une fois encore, les jardins où tant de fois je me suis promenée avec la princesse Nadine. Offrez-moi donc votre bras, cher monsieur.

C'était la première fois que la jeune femme se menageait un tête-à-tête avec le baron depuis cette journée passée dans la petite maison des bords du Vardar.

M. d'Orval en fut un peu surpris ; cependant c'est avec empressement qu'il obéit au désir de M^{me} Meurer.

Ils marchaient un long moment en silence, Jacques attendant des paroles qu'il pressentait graves, Francine se recueillant avant d'aborder un sujet délicat.

Droits et loyaux tous deux, ils ne mentaient pas à leurs propres sentiments en parlant de mille futilités destinées à les amener au but réel de leur isolement.

Après une méditation, où il n'y avait aucune hésitation, mais le désir de puiser dans son esprit et son cœur les mots qu'elle devait prononcer, Francine commença franchement l'entretien, fixant le jeune homme de son regard limpide :

— Vous souvenez-vous, dit-elle lentement, d'un jour de l'été dernier où vous me parlâtes d'un idéal que votre cœur désespérait de trouver ?

— De mon désir de rencontrer une « vraie » jeune fille, précisa Jacques.

— Je vois que vous vous rappelez et, pour mieux encore vous faire souvenir, je vais vous répéter vos paroles : une « vraie » jeune fille qui ait gardé le respect de la famille et la dignité d'elle-même, qui ne parle pas argot, qui ne danse pas la rumba, qui ne soit pas éprise de littérature malsaine et des cabotins à la mode...

— Une jeune fille qui sache rougir encore et baisser les yeux, acheva le baron, et j'ajoute aujourd'hui la fin de ma pensée : « une jeune fille qui ne prenne pas simplement le mariage pour une cérémonie mondaine, le mari pour un hochet de vanité, et qui sache que la vie contient plus de douloureux devoirs que de plaisirs ».

En parlant, Jacques fixait la jeune femme de toute la puissance de son attention, et il voyait son joli visage un peu pâle s'illuminer graduellement et une flamme de douce bonté grandir dans les beaux yeux cernés de bistre.

— Et cet idéal, vous désespérez de le rencontrer.

— Je désespérais, en effet, le trouvant trop beau pour notre pauvre planète en ce siècle de décadence morale.

Francine sourit ; une généreuse et noble résolution la transfigura toute, la nimbant d'une auréole.

— Écoutez-moi, fit-elle, moi, je connais la « vraie » jeune fille de votre rêve, elle est bonne, simple, droite et grande de sentiments. Le devoir est tout pour elle, et ceux qui la connaissent ne peuvent éprouver, à son approche, qu'estime et respect. Devinez-vous de qui je veux parler ?

D'une voix ferme, le baron prononça :

— Miss Bluston.

— Oui, miss Bluston, répéta Francine.

— Et vous voudriez... interrogea Jacques.

— Je voudrais qu'elle et vous fussiez heureux, déclara la jeune femme doucement.

Bouleversé par la noblesse de ces paroles, le baron fut sur le point d'avouer à Mme Maurer son amour pour Gerty, et la réponse qu'il attendait d'Amérique pour annoncer officiellement ses fiançailles avec la jeune fille. Une délicatesse faite par la pudeur d'une véritable tendresse le retint ; mais, prenant la petite main que Francine appuyait sur son bras, il la porta à ses lèvres.

Et toute l'estime, tout le respect, toute la reconnaissance attendrie que peut contenir un cœur d'homme pour une femme qui se montre grande et droite, le baron les mit dans son geste.

CHAPITRE XIX

MADAME MAURER A LA COMTESSE VLAGÉCOSLOF

« Je vous écris de ma nouvelle résidence, espèce de gentilhommière qui est le consulat de France à Nisch.

« Petite et grise, mélancolique comme un soir

d'automne, cette ville n'invoque pas les souvenirs glorieux qui s'y rattachent. Bâtie au milieu d'un cirque de collines, dominant les vallées de la Morava et du Vardar, elle est cependant charmante. Le consulat, avec ses deux tours rondes casquées de toits en éteignoir, ne la dépasse pas et, des fenêtres de ma chambre lorsque je regarde le soleil qui se couche, — ce beau soleil d'Orient, — je demeure ravie de la teinte rougeâtre aux fantasques reflets que prend la nature.

« Mon mari, qu'une vie calme rend plus promptement à la santé que les régimes des plus savants docteurs, me disait hier :

« — Ne trouvez-vous pas, Francine, que la Serbie semble le pays de la poésie par excellence ? C'est vrai.

« Nous faisons des excursions charmantes ; j'ai visité avec un puissant intérêt la grotte de Saint-Iaves, cette immense caverne que le fleuve a creusée en plein roc dans un jour de colère, assure la légende... la grotte mystérieuse où le patriarche rêva et pria... la grotte austère et paisible devant laquelle le fleuve, pour ne pas troubler les saintes méditations du vieillard, changea tout à coup son cours tumultueux en un courant calme et limpide.

« Mon amie, je m'arrête, car vous pourriez croire que je veux vous faire une description de la Serbie, et ce n'est pas mon intention.

« Les seules choses que je veuille vous dire, c'est que je suis infiniment heureuse de voir les forces et la santé revenir à M. Maurer, et je crois que l'éloignement est pour beaucoup dans ce nouvel état.

« Autour de nous, à Salonique, l'air était empoisonné... Ici, l'on respire et l'on revit.

« Je viens de recevoir quelques lignes de notre chère Gerty. Elle m'annonce ses fiançailles avec le baron d'Orval ; aucune nouvelle ne pouvait m'être plus agréable. »

Une visite avait interrompu la jeune femme, et la lettre, oubliée, gisait entre les feuilles d'un buvard.

Oh ! c'est que la pauvre Francinette mentait à son amie en affectant un ton gai et badin. Certes, elle était franche lorsqu'elle assurait son bonheur à l'annonce du prochain mariage du baron d'Orval avec l'Américaine, cependant elle souffrait.

Elle voyait enfin son mari avec les yeux de son cœur ; sa beauté mâle et sérieuse faisait ressortir piétement les jeunes gandins qui se rendent ridicules à force de chic. Lui, possédait naturellement une allure de grand seigneur, un air grave et doux à la fois, un peu mélancolique peut-

être, qui mettait une ombre à son front haut et large, qui n'abritait que de nobles pensées.

Point fat, il se montrait naturel en toutes choses ; son esprit était pondéré et fin. Depuis son arrivée à Nisch, il vivait plus intimement aux côtés de Francine, et la jeune femme, habituée aux papotages mondains, prêtait une oreille attentive aux causeries que Maurer savait rendre pleines d'attrait en laissant, bien loin de ses paroles, les cancans de salon, le turf et les auteurs en vedette. Il aimait la musique en délicat et, là encore, ses goûts s'accordaient avec ceux de Francine, qui ne pouvait souffrir les machinettes à la mode, mais jouait, avec un sentiment exquis, les œuvres de maîtres.

Rêveuse et mélancolique, M^{me} Maurer, pelotonnée dans une vaste bergère, songeait...

Elle se souvenait... Tout à l'heure, pendant qu'elle préparait une citronnade... son mari avait quitté le fauteuil où il venait de lire ses journaux... Adossé à la cheminée, il tenait entre l'index et le médium une fine cigarette de tabac blond, qu'il portait de temps à autre à ses lèvres.

Enveloppé d'un léger et joli nuage bleu qui se dissipait presque instantanément, droit et élégant, plus svelte depuis sa maladie, il lui avait paru suprêmement jeune et beau, et elle avait frémi lorsqu'il avait appuyé ses lèvres sur son front pour lui dire au revoir.

Maladroite dans l'éclosion de sa tendresse, elle n'osait le laisser voir à Maurer, car elle sentait qu'entre le cœur de cet homme et le sien il y avait un abîme ; cependant, par ses attentions, ses prévenances, ses sourires humbles et doux, la pauvrete criait son amour ; mais le consul ne voyait rien, ne comprenait rien ; il souffrait — un peu de la métamorphose de Francine — il souffrait, avec des envies folles de prendre la jeune femme dans ses bras, de lui crier : « Je t'aime » ... mais il se souvenait de la phrase cruelle : « Je ne t'aime pas, je ne t'aimerai jamais !... » et il fermait ses yeux, il fermait son cœur... il souffrait...

Le doute demeurait en lui, lancinant et terrible.

A un bruit de pas, Francine essuya vivement ses yeux qu'embrumaient les larmes et, se composant un visage aimable, elle sourit à son mari qui entraînait, une lettre à la main.

— Ma chérie, dit-il, dans le courrier, il y avait cette missive à votre adresse, et ayant reconnu l'écriture de M^{me} Vlagécoslof, je n'ai pas voulu que ce soit la femme de chambre qui vous donnât le plaisir de rompre cette enveloppe.

La jeune femme enveloppa Maurer d'un long regard d'amour.

Comme il était bon, et que de délicatesse en lui !

Françine avait tendu la main, ses doigts frémissants rencontrèrent ceux de Maurer. Elle fut sur le point de les saisir et de s'écrier : « Aimez-moi donc comme je vous aime. » Une pudeur la retint et elle dit simplement : « Merci, mon ami. »

Déjà Maurer s'éloignait ; la pauvrete le suivit des yeux ; lorsque la porte se referma sur lui, elle soupira, et c'est languissamment qu'elle brisa le cachet de la lettre de la comtesse Vlagécoslof.

« Ma bien chère amie, écrivait la Danoise, c'est un conte de fées que je viens vous dire.

« Dans la rade de Salonique arriva, il y a quinze jours, un navire à nul autre pareil, à la coque blanche, d'une finesse de ligne merveilleuse. Un liston d'argent ciselé en faisait le tour et à la proue se dressait fièrement un cygne d'argent massif aux yeux de diamant noir au-dessous duquel le nom du navire se détachait lumineusement : *Léda* ! On souriait un peu de l'allégorie, mais on admirait surtout, car, outre que l'extérieur était une pure merveille, les roufs d'acajou laissaient apercevoir, par leurs fenêtres grandes ouvertes, des somptuosités dignes des *Mille et une nuits*.

« C'étaient des meubles rares, des tentures vraiment royales, des bronzes et des ivoires, purs chefs-d'œuvre qui à eux seuls représentaient une fortune princière.

« Point de pavillon disant la nationalité du mystérieux vaisseau, point d'êtres vivants, si ce n'est quelques hommes d'équipage, vêtus d'uniformes blancs, et un vieil officier, ayant grand air, mais qui, certes, cela se sentait, n'était pas le propriétaire de ce splendide joujou.

« Je vous laisse à penser si les commentaires allaient leur train. Les suppositions les plus invraisemblables étaient accueillies comme nouvelles certaines, et ce fut presque une petite révolution lorsqu'on reçut des invitations à assister à une fête que le possesseur du yacht mystérieux donnait au « Tout-Salonique ».

« Beaucoup de personnes auraient décliné semblable invitation en toute autre circonstance, mais la curiosité était trop vivement aiguïlée pour que d'emblée tout le monde n'acceptât pas, et l'on fit ses préparatifs avec enthousiasme. Un seul être, peut-être, détonait dans la fièvre générale, notre ami, le baron Jacques d'Orval, qui aurait voulu s'épargner « cette corvée », mais Gerty lui avait dit : « Mon ami, je dois me faire entendre dans

cette soirée et je désire que vous m'accompagniez. — Pourquoi encore vous astreindre à paraître dans les fêtes, avait demandé M. d'Orval, avec un tremblement dans la voix qui indiquait la répugnance qu'il éprouvait à l'exhibition en public de celle qui allait être sa femme.

« Elle répondit doucement : « — Cette fois sera la dernière, mon ami, je vous le promets. »

« La charmante enfant devait nous accompagner, et elle nous pria, le comte et moi, de partir assez tôt, ayant, nous dit-elle, divers arrangements à prendre avec l'amphitryon avant le commencement de la fête.

« Ce matin-là, elle avait déjeuné au consulat, et ce fut chez moi qu'elle fit sa toilette.

« Jamais je ne l'avais vue si jolie.

« Vêtue d'une vaporeuse robe de tulle blanc, sans un bijou autre que l'énorme perle montée sur platine qui était sa bague de fiançailles, il y avait en elle un tel rayonnement de bonheur qu'il l'illuminait comme une auréole. A trois heures, nous partîmes. Déjà le quai présentait une animation extraordinaire, et l'on se montrait du doigt le large drapeau américain dont la soie claquait doucement au vent.

« — Le propriétaire de la *Leda* est un de vos compatriotes, fis-je avec surprise; le saviez-vous, chère miss?

« — Je le savais, dit-elle, et, légère, elle sauta dans une embarcation qui avait quitté le navire à notre approche. Les douze marins qui devaient nous escorter saluèrent militairement et, à la coupée du vaisseau, j'admiraï fort le profond respect avec lequel le commandant du yacht s'inclinait sur notre passage. En silence, il nous conduisit à l'arrière du vaisseau et, nous désignant au consul et à moi, des sièges sous une tente de soie blanche, il dit à Gerty :

« — Si vous voulez me suivre, miss.

« L'Américaine nous quitta aussitôt.

« Vous l'avouerez-je, ma chère amie, nous étions très étonnés, mais mon mari me déclara en riant :

« — Nous sommes en pleine féerie; laissons donc aux choses comme aux êtres leur charme mystérieux.

« Notre solitude dura un quart d'heure; puis un homme long et mince, aux cheveux blonds, aux yeux vifs, au nez un peu à la gavroche, qu'on était tout surpris de découvrir dans cette face anguleuse et correctement rasée, vint nous retrouver et se présenta de singulière façon.

« Le propriétaire de la *Léda*, sujet américain. »

Son regard était étrangement doux pendant qu'il nous parlait, et ce fut plus que du respect qu'il mit dans la façon dont il me baisa la main.

« — Drôle d'homme, fit mon mari, lorsqu'il se fut éloigné pour recevoir ses premiers invités.

« — Ne vous semble t-il pas, dis-je...

« — Quoi donc ?

« — Bien, une folie, et pourtant !

« — Laquelle ?

« — J'ai cru déjà voir ces yeux-là quelque part.

« — Vous aussi ! s'exclama le comte.

« — Alors, mon impression serait donc réelle ?

« — Ma chère, reprit mon mari en riant, nous continuons à marcher dans le mystère. Peut-être allons-nous découvrir que ce monsieur que nous n'avons jamais vu est notre meilleur ami.

« Un grand mouvement se faisait à la coupée du navire. Femmes en toilettes sombres ou claires, diplomates en habit, gandins fashionables, officiers chamarrés d'or, tous étaient accueillis d'une parole aimable par notre étrange hôte, auquel le consul d'Amérique, lui-même, présentait les nouveaux arrivants.

« De la place où nous nous trouvions, nous ne perdions rien du spectacle ravissant qui se déroulait sous nos yeux. A l'arrivée du baron d'Orval, l'Américain lui tendit silencieusement la main sans un mot, le fixant d'un regard d'aigle, puis il sourit et le laissa passer ; le vicomte de Saint-Senain suivait escortant les trois Parques.

« — Je suis très touché que vous ayez accepté mon invitation, déclara notre hôte aux demoiselles Maritza ; je tenais essentiellement à vos présences.

« Les Parques minaudèrent, et le beau Roland se crut obligé de répondre qu'un tel accueil le flattait énormément.

« — Il est bien loin cependant de la joie que j'éprouve à vous voir, monsieur, lui fut-il répondu.

« M^{me} Nicolaïch, la marquise Libesty, furent l'objet du même empressement. Que voulait dire cela ? Cet homme nous connaissait-il tous mieux que nous ne le connaissons ! Une seule personne aurait pu nous renseigner peut-être, puisqu'elle avait vu, seul à seule, le mystérieux personnage, miss Gerty. Mais qu'était-elle devenue ? Mes regards la cherchaient, et je l'aperçus, souriante et heureuse, bavardant avec le baron Jacques.

« Les invités arrivaient sans cesse. Le pont de la *Léda*, que recouvraient de grandes tentes de soie blanche, se trouva fourmillant d'une foule élégante et joyeuse, d'une joie un peu curieuse, attendant... quoi ? elle-même n'en savait rien, mais quelque chose.

« Des laquais aux livrées de drap blanc et boutons d'argent

passaient avec des plateaux d'or chargés de glaces, de friandises exquis et de fruits délicats. Des groupes se formèrent, et bientôt le pont de la *Léda* fut transformé en un féerique salon de thé.

« Autour de l'amphitryon, c'était un cercle empressé et ravi; un concert de louanges lui venait de toutes parts. Lui, correct et froid, allait des uns aux autres avec une bonne grâce un peu hautaine qui en augmentait le charme.

« En passant auprès de moi, il me dit, désignant Jacques et Gerty du regard :

« — De délicieux fiancés, ne trouvez-vous pas, madame ?

« Et comme je répondais affirmativement, il sourit et ajouta :

« — Dont vous êtes l'exquise amie, je le sais; c'est pour quoi je vous en parle au lieu de vous adresser les compliments que votre grace mérite.

« Longuement, il s'entretint avec les demoiselles Maritza, qui en frétilaient d'aise; il rechercha visiblement M^{me} Nicolaïch et n'eut que des sourires pour le comte Frélitz et sa sœur.

« Cette façon de faire me rendait rêveuse.

« Pourquoi cet homme étrange accordait-il tant d'attentions au « nid de guêpes » ?

« Je le demandais à miss Bluston, qui venait me rejoindre.

« Elle haussa gentiment les épaules.

« — Le sais-je, fit-elle légèrement; mon compatriote fait peut-être une étude.

« — Pas de notre côté, en tout cas, déclara le baron d'Orval, car il ne m'a pas adressé un mot.

« Le soleil pâlisait, nimbant d'or pourpre la ville et les flots. C'est à ce moment que l'Américain pria ses invités de descendre dans le salon du yacht. Des couples se formèrent immédiatement et, guidés par l'étranger, pénétrèrent dans l'intérieur du bâtiment.

« Là l'émerveillement fut à son comble; les parois du salon, recouvertes de satin blanc brodé d'argent, resplendissaient sous les lueurs adoucies de hauts lampadaires d'argent.

« D'argent également, les amphores d'où jaillissaient les plus merveilleuses fleurs blanches qu'on puisse trouver. De satin lamé blanc d'argent encore étaient capitonnés les sièges de cette pièce enchantée, au milieu de laquelle une table de marbre blanc supportait un bloc de cristal surmonté d'une statuette d'or et d'ivoire du plus pur travail qui se puisse rencontrer.

« Un chef-d'œuvre... et ce chef-d'œuvre se nommait

Léda. Enveloppée mollement d'une étoffe d'or bruni, la mère de Castor et de Pollux se dressait dans la majesté un peu mièvre de sa joliesse.

« Chose étrange, l'ivoire dont était taillé son visage lui donnait une ressemblance avec miss Bluston.

« Auprès de la table, la main posée sur une serviette de velours blanc chiffée d'argent, un inconnu, à l'aspect cérémonieux et grave, était debout. »

CHAPITRE XX

« Ce fut avec la plus ardente et la plus impatiente curiosité que les dames s'assirent et que les messieurs se placèrent derrière leurs sièges.

« Notre amphitryon prit place à la droite de « l'homme grave » et parcourut d'un regard rapide la brillante assistance.

« — Ladies et gentlemen, commença-t-il d'une voix que l'on sentait émue sous sa volonté de correction froide, comme vous le savez, je suis sujet américain et je désire vous prévenir dès maintenant que je ne suis pas le propriétaire de la *Léda*, mais simplement le... représentant du véritable maître du vaisseau. Le maître, vous allez connaître son nom tout à l'heure. J'espère que vous voudrez bien lui dire que j'ai fait de mon mieux les honneurs de la *Léda*, et, si j'ai eu l'insigne bonheur de trouver grâce à vos yeux, vous m'écoutez quelques instants, pendant lesquels je désire vous parler de moi-même.

« Je possède une fille que je chéris et pour le bonheur de laquelle je me sens prêt à soulever le monde; mais le bonheur est chose difficile à trouver, et mon enfant sage autant que belle me dit un jour : « Père chéri, ce n'est pas auprès de toi que le bonheur viendra me trouver ; car il faut vous dire que cette fille, jeune, jolie, intelligente, bonne, instruite, avait un défaut capital :

« Elle était riche !

« Le comprenant, je la laissai partir sous l'égide d'une créature de grand cœur en laquelle j'avais toute confiance. Chaque semaine, une lettre m'arrivait, écrite de la main de mon enfant ; la même phrase y revenait toujours : « Le bonheur est difficile à trouver, cher père, mais les coureurs de dot abondent. »

« Un jour, je reçus une missive longue de huit pages. Pour une Américaine, habituée à la concision, c'était beaucoup, mais pour ce que m'écrivait ma fille, c'était peu. Elle avait découvert le « bonheur » en la personne

d'un homme honnête, loyal, charitable et désintéressé. Ma fille me demandait mon consentement à son mariage, me disant que, pour forcer le cœur de cet homme, elle avait dû mentir, jouer la comédie de la ruine, presque de la misère, et qu'alors seulement il lui avait dit : « Je vous aime, chère miss, voulez-vous me faire l'honneur de devenir la baronne d'Orval ? »

« Un long frémissement parcourut l'assistance, pas un mot ne fut prononcé ; tous étaient suspendus aux lèvres de l'Américain ; seul le baron Jacques balbutia : « C'est votre père !... » Mais Gerty lui prit la main en souriant et, se levant, vint se blottir dans les bras de master Bluston.

« — Si la déclaration avait quelque chose d'un peu... excentrique, voire même de théâtral, le geste de la fille fut si simple, si affectueux, qu'il gagna tous les cœurs. Je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil au baron de Saint-Senain.

« Il avait pâli et se mordait les lèvres avec rage. Master Bluston tendit la main à M. d'Orval en disant : « Je vous donne ma fille avec joie ; dès à présent, j'ai deux enfants. » Puis, s'adressant de nouveau aux invités : « C'est à une fête de fiançailles que le baron d'Orval, propriétaire de la *Leda*, vous a conviés, et c'est à son contrat de mariage que vous allez assister.

« J'entendis Jacques reprocher doucement à Gerty :

« — Vous m'avez menti, vous étiez riche !

« — Je n'ai pas menti, affirma-t-elle avec le plus radieux sourire que pût faire éclore le bonheur, je suis pauvre, vous allez le voir. Quant à la *Leda*, c'est le cadeau de nocces que mon père vous fait, à vous, rien qu'à vous ; il ne m'appartient pas.

« Le « personnage grave », qui jusqu'alors n'avait pas ouvert la bouche, salua cérémonieusement l'assemblée et, la main toujours étendue sur la serviette de velours blanc, prononça fortement :

« — Contrat de mariage entre Jacques-Louis-Marie d'Orval, fils majeur de Jacques-Armand-Gaston baron d'Orval, et de Mathilde-Louise de Lendit, tous deux décédés, et Gerty-Maud Bluston, fille mineure de James-Harry Bluston et de Daisy Peita décédée.

« Dans une longue énumération, le notaire, — car, ma chère amie, vous avez deviné que c'en était un, — le notaire, dis-je, nous lut que Jacques-Louis-Marie d'Orval reconnaissait à sa future femme un apport de dix-huit cent mille francs, dont un million en valeur française, et huit cent mille francs consistant en un château historique situé à Montclair d'Agenais, arrondissement de Ville-

neuve-sur-lot, meubles, tableaux, argenterie et bijoux.

« — Était-ce bien vos intentions, mon fils ? demanda master Bluston. Jacques répondit :

« — En effet, voilà les instructions que j'ai données à mon notaire, mais que sera cette malheureuse fortune pour miss Gerty.

« — Je suis pauvre, affirma de nouveau la jeune fille.

« Le notaire continuait de sa même voix placide :

« Le marié apportait en dot le vaisseau *Leda*, d'une valeur de deux millions de francs.

« Vingt millions de francs avec lesquels il s'engageait à faire construire un hôpital pour les enfants tuberculeux au cap Ferrat.

« Vingt millions destinés à la construction d'un hospice pour les vieillards et les infirmes, également au cap Ferrat.

« Le terrain où devons s'édifier ces deux bâtiments et leurs dépendances, valeur trois cent mille francs.

« Vingt millions pour la construction, aux alentours de Paris, d'une maison de repos pour les malheureuses ouvrières à domicile dont la santé a été ébranlée par un surmenage excessif. Là, seraient reçus également les enfants de ces malheureuses pendant la période des vacances scolaires.

« Vingt millions pour la création d'une crèche modèle et d'un ouvroir de société où les ouvrières parisiennes pourraient trouver des travaux de couture qui leur seraient payés à leur valeur et auraient auprès d'elles, presque sous leurs yeux, confiés à des femmes dévouées, les chers petits êtres qui sont leurs enfants.

« Enfin, une dernière somme de vingt millions était apportée par le futur et destinée à créer telle œuvre qu'il lui plairait.

« Master Bluston faisait à ses enfants une rente annuelle de deux millions quatre cent mille francs.

« — Vous le voyez, je ne vous avais pas menti, dit doucement Gerty ; je suis bien réellement pauvre en dehors de votre générosité et de la pension que nous fait mon père. Oh ! mon ami, ajouta la charmante créature, combien je suis heureuse !

« Pour me marier, je ne voulais pas d'un oisif qui aurait dépensé sottement des millions qui sont le fruit du travail de mon père. Je voulais trouver un homme assez élevé d'esprit pour repousser comme indigne de lui et de moi tout le faste du monde, assez grand pour m'aimer pour moi-même, assez généreux pour me permettre de

jeter l'argent à pleines mains à tous ceux qui ont faim, qui ont froid, qui sont sans abri, sans vêtements.

« Sa voix s'éleva plus claire, plus vibrante : « Mon père, dont j'avais fait mon confident, m'approuva, et ma chère Bab mit tout son cœur à chercher à réaliser mon rêve. » Ici on entendit un sanglot, et les yeux se portèrent vers la porte du salon, où, riant et pleurant, la bonne vieille miss Flory écoutait parler « sa fille ». Gerty lui sourit et continua : « Félicitez-moi donc tous, toutes, j'ai trouvé l'homme que je cherchais, et je suis heureuse et fière de m'appeler la baronne d'Orval. »

« Tous les invités s'empressèrent. Je fus la première à embrasser notre gentille amie, mais c'est en vain que je cherchais M^{me} Nicolaïch et son mari, le comte Frélitz et la marquise Libesty. Ils avaient disparu, et j'aperçus le vicomte de Saint-Senain qui, — sans beaucoup d'égard, — poussait vers la porte les trois Parques dont les visages s'étaient allongés d'une aune. »

La lettre continuait, disant la joie des amis de l'Américaine et du baron, le bonheur des fiancés, celui de master Bluston et de miss Bab; le mariage se ferait trois semaines plus tard et donnerait lieu à de splendides réjouissances, et surtout à de royales aumônes.

Bien sincèrement, Francine se réjouit, et, par un retour en arrière, elle revit le grand salon du consulat à Salonique, ce concert presque impromptu où, pour la première fois, miss Bluston révéla son âme d'artiste.

Priée de se faire entendre, elle s'y était prêtée avec une bonne grâce charmante, et à peine les mains sur le clavier, elle avait préludé avec une maestria qui imposa silence aux causeurs et captiva l'attention des indifférents. Elle avait choisi une de ces romances sans parole dont le pur et mystérieux langage semble arriver en souffle délicieux aux oreilles des auditeurs.

Francine se souvenait... A ce moment de sa vie, dans l'erreur de son cœur, elle était sur le point d'aimer le baron d'Orval, et, délicieusement bouleversée par le talent avec lequel Gerty rendait cette musique troublante, elle avait regardé le baron.

Lui n'échappait pas au charme général qui retenait presque les respirations; il sembla à Francine que le cœur du jeune homme battait plus vite, que ses yeux étaient humides, et, lorsque l'aimable enfant quitta le piano, par un mouvement spontané, Jacques se porta à sa rencontre, et, incliné comme devant une reine, il murmura : « Merci ! »... mais le simple mot disait, mieux que tout autre, le sentiment qui le dictait, et M^{me} Nicolaïch, dont

Poreille était exercée à discerner la valeur des louanges, le fit remarquer avec une pointe d'ironie aux trois Parques et à son intime, la marquise Libesty.

Francine avait entendu et n'en avait point éprouvé de jalousie. Son cœur pouvait être attiré vers le baron, mais elle était de ces femmes qui ne discutent pas le devoir, qui, au jour où elles l'ont en leur âme, se détournent de l'attraction défendue et cherchent à oublier.

Cependant, en songeant à sa vie et à ce que serait son avenir, la pauvrete sentit en elle une profonde détresse. Suppliante, triste à mourir, elle joignit les mains, balbutiant :

— O mon Dieu ! fit-elle, j'aime mon mari... Est-ce donc un crime?... et ignorerai-je toujours ces joies d'une tendresse partagée qui sont les plus douces que vous accordez à vos créatures ? N'arriverai-je jamais à vaincre sa froideur et son indifférence?...

Elle se tut.

Comme dit Mercutio en parlant de la blessure d'où s'échappe sa vie : « Ce n'est pas profond comme un puits, ni large, ni haut comme une voûte, mais cela suffit. »

Oui, la blessure de Francine suffisait à sa souffrance.

CHAPITRE XXI

Entre le mari et la femme, les soirées se passaient mornes et longues ; à dix heures ils se séparaient.

Un soir... trop agitée pour dormir, et ayant épuisé toutes ses larmes, la pauvrete, ouvrant la porte-fenêtre de sa chambre, vint s'accouder au balcon, baignant son front brûlant dans l'air pur de la nuit. Rêve-t-elle?... Non...

Des larmes montent à ses joues, et, les mains jointes, dans un geste de prière, elle regarde le ciel.

C'est un ciel de tristesse et de mort ; de lourds nuages sillonnent les nues ; la lune, tantôt découverte, tantôt obscurcie, semble se couvrir de voiles de deuil, et Francine frissonne devant les horribles présages ; mais, est-ce une illusion... elle passe la main sur ses yeux... il lui a semblé voir un éclair... non, un encore... puis un autre... Ils viennent du bout de la rue.

La jeune femme se penche. Serait-ce un orage ?

Le temps est trop lourd, l'atmosphère trop saturée d'électricité pour que l'hypothèse en soit invraisemblable...

Ah !... là... ce n'est pas un éclair, mais une gerbe

d'étincelles, et presque aussitôt le cri sinistre retentit :
« Au feu!... »

Dans la rue, tout à l'heure silencieuse, des gens courent... des appels se croisent.

Francine entend les domestiques s'agiter aux étages supérieurs et la porte de la chambre de son mari s'ouvrir.

On frappe doucement chez elle. La voix de Maurer demande avec une inquiétude fiévreuse :

— Vous dormez, Francine ?

Elle ouvre tout de suite et explique :

— Non, j'étais à la fenêtre et j'ai vu...

— Je craignais une frayeur chez vous, reprend le consul.

Il s'arrête, indécis, presque tremblant, et baisse les yeux. Il est resté debout sur le seuil de la chambre, et la jeune femme, dont le cœur bat à outrance, ne sait que répondre à ce tendre témoignage de sollicitude ? Une émotion étreint sa gorge, et elle a le désir intense de se jeter dans les bras de Maurer, de lui crier :

— Vous m'aimez, et moi aussi je vous aime!... Des larmes montent à ses yeux, car la « raison » murmure à son oreille : « Il t'aime comme son enfant ».

En elle, un déchirement, une tristesse ; les paroles s'arrêtent sur ses lèvres, et elle murmure, vainquant son émoi et sa souffrance :

— S'il vous plaît d'entrer...

Son geste désigne le balcon où tout à l'heure elle était accoudée. Maurer secoue la tête.

— Merci, si vous n'êtes pas trop effrayée, j'irai là-bas ; dans un sinistre il n'y a jamais trop de dévouements.

Instinctivement, elle s'écrie :

— N'allez pas vous exposer !

C'est l'aveu même de sa tendresse, mais il ne le comprend pas, et c'est avec un sourire doux et triste qu'il répond :

— Ne craignez rien !

Il s'éloigne, les épaules courbées, semble-t-il, sous un poids écrasant. C'est qu'il pense « Si je mourais, elle serait libre, elle pourrait être heureuse. »

Pauvre fou qui passe à côté du bonheur depuis des semaines... des mois... qui le repousse et le fuit... Pauvre... pauvre fou !

Eperdue d'angoisse, Francine le suit des yeux ; elle voudrait le rappeler, le retenir, et elle n'ose... Quels droits a-t-elle sur cet homme ?...

Sa camériste, éveillée par les cris, les rumeurs, la lueur des flammes, apparaît.

Soudain fébrile, la jeune femme ordonne :

— Apportez moi un manteau... n'importe quoi, et accompagnez-moi !

Stupéfaite, la servante se fait répéter l'ordre.

Francine vole sur les pas de son mari et la soubrette a peine à la suivre.

Enfin, elles arrivent au lieu de l'incendie et... chose étrange... le danger réel, effrayant, formidable, calme Francine.

A la lueur des flammes, elle cherche Maurer. Il est là, au premier rang, donnant des ordres, organisant le sauvetage. Grâce à sa présence d'esprit, l'affolement cesse, et, étage par étage, la maison se vide de ses habitants.

Du mobilier, de la bâtisse, il ne faut pas espérer que le feu épargnera rien; il est trop violent, mais pas un être humain ne périra.

Les pompiers accourus se bornent à arroser les maisons voisines qui menacent de flamber à leur tour.

Francine s'est reculée de l'autre côté de la rue. Maintenant qu'elle voit Maurer, elle n'a plus peur; il lui semble qu'elle veille sur lui, et cela lui est très doux. Soudain, un cri d'horreur s'élève.

A une fenêtre mansardée est apparue une tête pâle épouvantée, et un strident appel d'angoisse a fixé tous les yeux sur la fenêtre de la maison.

— Au secours !

Hélas ! comment sauver l'infortuné qui tend les bras vers la foule éperdue ?...

Les pompes lancent des jets puissants sur les murs qui crépitent...

On essaie de dresser des échelles; aucune d'elles ne sera assez longue pour atteindre l'étage où une vie agonise.

L'enfant est perdu... car c'est un enfant qui clame son épouvante et son désir de vivre.

— Au secours !... à moi !... je meurs !...

Ce cri galvanise Maurer.

Il s'empare d'une échelle, la dresse... un jet de flammes à son sommet... elle s'embrase...

Que faire ?... Que tenter ?...

Le consul jette un regard désespéré sur la façade de la maison, qui, déjà, a des craquements sinistres.

D'un bond, Maurer est debout sur l'appui d'une fenêtre du rez-de-chaussée. D'une étreinte puissante, il saisit une des cariatides et, s'aidant des sculptures, il monte, superbe de témérité, jusqu'au premier étage. Là, il pénètre dans la demeure en flammes par une porte-fenêtre et disparaît dans la fournaise.

Francine est tombée à genoux et, les mains jointes, murmure :

— Mon Dieu... ! mon Dieu !...

La respiration de la foule semble suspendue.

On n'entend rien... rien que les flammes qui crépitent et les murs qui craquent...

Des minutes longues comme un siècle s'écoulent, puis une voix s'éleva :

— Ils sont perdus !

Qui a parlé?... Francine voudrait le savoir... Son regard scrute, fouille les visages... Dans la foule, elle cherche celui qui a prononcé la sentence fatale... elle ne le découvre pas. Alors elle répète, plaintive :

— Mon Dieu... ! mon Dieu !...

Mais la voilà qui se redresse... Elle tend follement les bras à une apparition qui vient de surgir à la fenêtre de la mansarde. Beau, de la majesté du sublime héroïsme, Maurer se hisse lentement sur le toit, tirant derrière lui un corps inanimé. Des tourbillons de fumée le cachent par moments aux yeux épouvantés de la jeune femme, puis il reparait, fantôme noir sur un fond flamboyant.

Francine pousse un gémissement.

Comment pourront-ils s'échapper ?

Déjà un pan de mur s'est écroulé, et le reste du bâtiment tremble de façon menaçante.

— Perdus... ! ils sont perdus !

Maintenant, il y a vingt... trente... quarante voix qui murmurent les mots de désespoir et de mort.

— Perdus... ! ils sont perdus !...

Francine, les doigts convulsivement entrelacés, les lèvres serrées, ne quitte pas Maurer du regard.

Avec d'innombrables précautions, le consul a hissé le corps inerte sur une de ses épaules et, s'aidant de la moindre aspérité, penché vers la fournaise, car le vide de la rue le fascine et l'attire, il s'avance lentement... vers un angle du bâtiment.

Des hommes ont compris sa téméraire folie. Ils s'élancent vers une maison voisine, escaladent les étages, ils sont sur le toit. S'étant munis d'une échelle, ils la couchent... ils la glissent... Sera-t-elle assez longue pour atteindre le toit de la demeure en flammes ?...

Oui !

Maurer s'y aventure avec son fardeau vivant. Un faux pas, et il viendrait se briser sur le sol, tombant d'une hauteur de cinq étages.

L'échelle ploie... craque...

Maurer s'arrête.

Traverser de la sorte est impossible ; l'échelle, déjà vieille peut-être, ne résistera pas à ce double fardeau.

Que faire ?

En bas, Francine, les yeux levés comme pour une prière, balbutie :

— Mon Dieu... ! mon Dieu... !

Retourner en arrière est impossible pour Maurer ; déjà les flammes sifflent et se tordent à la place qu'il occupait tout à l'heure. Par mouvements presque insensibles, pour ne pas compromettre la stabilité de l'échelle, il fait descendre le corps de l'enfant qui glisse lentement contre le sien, puis il le couche sur l'échelle et, s'étendant lui-même de tout son long, il va, lentement... lentement... à reculons, tirant le rescapé derrière lui.

Minutes tragiques, inoubliables, pendant lesquelles la foule, étreinte d'angoisse, suit les mouvements du sauveur et les progrès de l'incendie.

Enfin, des mains secourables aident le consul, mais soudain, comme l'enfant est dans d'autres bras, une clameur folle retentit et une femme s'affaisse, évanouie.

La foule épouvantée recule.

Au milieu d'un fracas épouvantable, d'un nuage de fumée, de gravois, de poussière, l'édifice entier s'abîme dans des torrents de flammes, et c'est d'un amas de décombres informes qu'elles s'élancent ardentes et impétueuses.

La faiblesse de Francine est courte ; la jeune femme ouvre les yeux, et sa première pensée est pour son mari.

— Louis !

Presque au même moment, Maurer apparaît. Il porte encore dans ses bras puissants le corps de l'enfant évanoui. Des femmes s'emparent du petit, un médecin accourt, qui regarde les mains horriblement brûlées du consul, ses vêtements en lambeaux, et qui, ignorant à qui il a affaire, dit, pris de pitié :

— Rentrez vite chez vous pour vous soigner, mon ami ; mais avant, donnez-moi votre nom et votre adresse, je vais aller vous panser.

— Monsieur Maurer, consul de France.

Le médecin s'inclina.

— Veuillez m'excuser de la liberté que je prenais de vous offrir mes soins, monsieur le Consul.

— Mais je vous en remercie, au contraire, et je vous attends. Seulement, avant, tâchez de rappeler à la vie ce pauvre enfant.

Maurer s'éloigne, calme, sans regarder autour de lui,

comme s'il venait d'accomplir une action toute simple, toute naturelle; il s'éloigne, sans se douter que Francine est là; Francine qui a tremblé pour lui et qui, maintenant, pleure de bonheur et de douce pitié.

Soudain, il tressaille... Est-ce une hallucination de son ouïe?... Il lui a semblé reconnaître un pas léger qui se presse pour le rejoindre... entendre une voix chère qui, frémissante, a prononcé son nom... Louis... et cet homme, qui vient de braver sans trembler une mort affreuse, se sent faible comme un enfant.

— Louis!...

Non, ce n'est pas une illusion de ses sens... Devant lui, se dresse, pâle et les yeux brillants comme deux lucioles, une femme, tremblante, qui rit et pleure tout à la fois.

— Louis!... Louis!...

C'est la première fois que Francine le nomme de la sorte; c'est la première fois qu'elle laisse percer une aussi formidable émotion.

Ah! comme Maurer a envie de s'agenouiller devant l'amie et de couvrir de baisers les jolies mains qui se tendent vers lui; déjà ses genoux fléchissent; sur ses lèvres se pressent les mots qui, jusqu'à présent, n'ont eu d'échos que dans le fond de son âme; mais, soudain, en sa mémoire, surgit la phrase maudite : « Je ne l'aime pas... je ne l'aimerai jamais. »

Devant le pauvre visage brûlé et les mains qui saignent, tuméfiées et noires, Francine éclate en sanglots :

— O Louis!... Louis!...

Et voilà que c'est elle qui a un geste d'agenouillement.

Mais Maurer, ayant dompté son cœur une fois de plus, la relève et dit noucement :

— Comment, mon enfant, vous avez osé sortir!... Quelle imprudence!... Vous frissonnez, rentrons vite!

Mais l'amour triomphe dans la détente heureuse des nerfs de la jeune femme, ses doigts prennent les pauvres mains brûlées, crevassées par les flammes; elle les porte pieusement, respectueusement à ses lèvres et, la voix tremblante, ses beaux yeux implorant, elle dit ardemment :

— Louis, mon cher mari, vous êtes grand et... je t'aime.

La femme-enfant a baissé la voix pour le doux aveu de tendresse, mais l'oreille ravie de Maurer l'a recueilli, son cœur se dilate sous une joie trop forte, il veut tendre les bras, presser contre son cœur la délicieuse créature dont les lèvres frémissent dans l'attente du premier baiser, dont les yeux pleurent et la bouche rit... Mais il ne peut pas...

il ne peut pas... La terre vacille sous ses pieds, il murmure avec une extase fervente :

— Ma femme...

Et il tombe évanoui aux pieds de Francine.

CHAPITRE XXII

Par une radieuse après-midi, une jeune femme vêtue d'une délicieuse robe de campagne, pelotonnée au fond d'un grand fauteuil, lit une longue lettre en souriant.

Cette jeune femme se nomme : Francine Maurer, elle est aux Ayves.

Le consul a donné sa démission; il se soucie peu des honneurs diplomatiques et ne vit plus que pour son bonheur.

A la Prévenchère, les époux ont trouvé le baron vieilli et triste; il a souri à son gendre et a embrassé sa fille avec tendresse.

Les années ont durci les traits de la superbe Béatrice et la jolie amoureuse... la femme follement aimée de Louis Maurer est allée, les bras tendus, à sa belle-mère dans un grand élan de pitié.

Un baiser a été le pardon de Francine, et la baronne a soupiré en détournant la tête.

Aux Ayves, Maurer et sa jeune femme savourent leur bonheur en égoïstes, vivant pour eux, ne voulant voir personne; seuls les habitants de la Prévenchère sont admis dans l'heureuse intimité du ménage.

L'ancien diplomate, très musicien, aime voir Francine prendre sa harpe et l'entendre chanter des airs doux et lents.

Une légende serbe a surtout le don de lui plaire, c'est plutôt une récitation qu'une romance, dont voici la traduction :

Le jeune Iowo va dans le haut de la maison et voilà que la planche se brise et Iowo, en tombant, se casse le bras droit.

Qui le guérira?... C'est la Vila de la montagne qui connaît si bien les plantes, mais la Vila exige beaucoup.

Elle demande à la mère sa blanche main droite, à la sœur les tresses de ses noirs cheveux, à la femme son collier de perles.

La mère donne avec bonheur sa blanche main droite. La sœur coupe sans regret les tresses de ses noirs cheveux, mais la femme refuse son collier de perles.

Alors s'irrite la Vila qui vit dans la montagne.

Elle jette du poison sur les aliments de Iowo et Iowo meurt au grand chagrin de sa mère.

On entend depuis ce temps gémir trois esprits qui vont, viennent, et ne s'arrêteront jamais.

L'un se plaint sans cesser ni jour, ni nuit ; le second pleure le matin et le soir et le troisième, seulement quand il lui plaît.

Qui se plaint sans cesser ni le jour ni la nuit ?

C'est l'inconsolable mère de Iowo.

Qui pleure le matin et le soir ?

De Iowo, c'est la sœur profondément affligée.

Qui ne gémit que lorsqu'il lui plaît ?

C'est la belle veuve du trépassé...

Souvent Émile de la Prévenchère et Béatrice écoutent chanter la jeune femme, et la baronne ferme les paupières pour retenir ses larmes ; cependant elle n'est pas jalouse du bonheur de Francine, car son cœur a souffert, mais elle ne peut chasser la secrète amertume qui est au fond d'elle-même.

Elle a souffert... elle souffrira encore auprès d'un mari qu'elle s'est mise à haïr. Le baron l'aime comme au premier jour, et les manifestations de sa tendresse lui sont odieuses.

Le bruit d'un pas sur le gravier de l'allée attire l'attention de Francine ; elle lève la tête, sourit, se dresse et se blottit dans les bras de son mari, qui pose un long baiser sur ses beaux cheveux.

Un instant, elle demeure contre le cœur de l'homme aimé, se faisant toute petite dans les bras protecteurs, regardant Maurer, elle dit doucement :

— Mon cher mari !...

— Ma femme !...

De nouveau, un long, un interminable baiser.

Ils se séparèrent.

— Vous lisiez, fait Maurer désignant la lettre abandonnée sur le gravier.

— Oui, des nouvelles de notre chère Gerty ; asseyez-vous auprès de moi que je vous en fasse part.

Les deux époux rapprochent des sièges, penchés sur la même page, leurs cheveux se mêlent, leurs doigts se cherchent et ils lisent :

« Notre hospice pour les vieillards fonctionne admirablement. Jacques s'y dépense sans compter. Mon père se ruinerait pour nos pauvres si nous le laissions faire. Papa, lui disait mon mari dernièrement en riant, je vous préviens que l'hospice est plein et que, si vous dilapidez jusqu'à votre dernier dollar, il faudra que vous alliez chercher l'hospitalité ailleurs que chez nous.

« Ma petite Gertrude est une grande fille de quatre ans, un peu sérieuse déjà, et aimant passionnément à

m'accompagner à l'asile des enfants, auxquels elle distribue ses friandises et ses jouets ; Jacqueline, que nous nommons « Quiqui » avec ses deux ans, n'est encore qu'un délicieux bébé auquel mon père et mon mari ne voient pas de défaut ; la grosse moue qu'il fait au moment de pleurer leur paraît une perfection de plus ; quant à mon mignon Jac, ses six mois en font le personnage le plus important de notre heureuse demeure. Mon excellente Bab assure très sérieusement que notre maison est un coin du paradis. Je le crois comme elle.

« Nos amis Vlagécoslof songent à venir s'établir auprès de nous. Jacques leur a découvert une charmante villa ; nous les attendons.

« M^{me} Nicolaïch est morte du typhus exanthématique ; j'ai appris cette nouvelle par le vicomte de Saint-Senain, que j'ai rencontré avec sa femme et ses belles-sœurs — le monde est petit. »

Maurer et Francine aperçoivent Émile de la Prévenchère qui s'avance en s'appuyant sur le bras de Béatrice, grave et mélancolique.

Francine court à leur rencontre, elle embrasse son père tendrement, elle offre sa joue à sa belle-mère, et le baiser qu'elle reçoit est doux et humble. La fière baronne voudrait racheter le passé ; le bonheur si grand de sa belle-fille lui est une leçon. Maurer installe les nouveaux arrivés, il s'assied auprès de son ami, Francine se place devant son père dont elle prend les mains...

Ils parlent tous les quatre affectueusement, intimement.

A cet heureux tableau familial, il manque un dernier coup de pinceau, il est donné par la venue d'une forte et accorte Champenoise, tenant dans ses bras un bébé rose et blanc, joufflu et rieur dans son sommeil comme les amours de Wateau. Une mèche de cheveux s'échappe de son chapeau de piqué blanc et tombe drôlement sur le beau front lisse de l'enfant.

Il a quinze mois, ce futur héritier des Ayves, et en ce moment il dort, tel un chérubin, dans les bras de sa nourrice.

Le baron semble frappé d'admiration devant l'enfant de sa fille. Béatrice s'efforce de sourire, mais son regard devient humide... Elle désire éperdument être mère et elle ne l'espère plus.

La jeune châtelaine contemple avec ravissement son fils endormi, sa main cherche celle de son mari. Ce geste si simple a sa signification ; il montre l'union parfaite de ces deux êtres que rien ne séparera plus que la mort ;

mais comment oser parler de la sombre visiteuse en ce moment où Bébé clignote des yeux...

Il agite ses poings mignons, ouvre sa jolie bouche dans un bâillement qui découvre quelques perles blanches dans le satin rose des gencives. Ses yeux rient, ses menottes vont ; ses pieds gigotent. Bébé a le réveil agréable, mais voilà que le grand-père prononce un « chut » !... qui, tout en demeurant discret, est énergique

Personne ne parle... les oiseaux se taisent dans les branches... les papillons arrêtent leur vol... la brise ne murmure plus dans les fleurs, et Dieu, lui-même, se penche en cet instant vers la terre pour recueillir les syllabes bénies qui tombent des lèvres de l'enfant et qui sont la grande éloquence des petits :

« Ma — ma !... »

FIN

L'ÉPOPÉE DE LA TERRE DE FRANCE

Collection publiée sous la direction de
JOSÉ GERMAIN

Une collection de la plus haute qualité littéraire. Les plus remarquables romanciers, poètes, essayistes, y ont collaboré ou y collaboreront.

DÉJÀ PARUS DANS CETTE COLLECTION :

- | | |
|---|---|
| ANDRÉ SAVIGNON..... | SAINT-MALO |
| ANDRÉ LAMANDÉ | LA VALLÉE DES MI-
RACLES |
| EUGÈNE LE MOUËL .. | MONT SAINT-MICHEL |
| CH. LE GOFFIC..... | BROCÉLIANDE |
| avec la collaboration
de M. Aug. DUPOUY. | |
| ANDRÉ DUMAS..... | LE DÉSERT CÉVENOL |
| FORTUNAT STROWSKI. | LA GRANDE VILLE AU
BORD DU FLEUVE
Bordeaux et la Guyenne. |
| ARMAND PRAVIEL..... | LA VILLE ROUGE
Toulouse, capitale du
Languedoc. |
| A. MABILLE DE PON-
CHEVILLE | MONTS SACRÉS |
| FIRMIN ROZ | LA LUMIÈRE DE PARIS |
| ANDRÉ GERVAIS | AU PAYS DE M. DE LA
PALICE |
| GEORGES LECOMTE... | GLOIRE DE L'ÎLE-DE-
FRANCE |
| F. FUNCK-BRENTANO. | LE CHANT DU RHIN |
| AUGUSTE DUPOUY... | FACE AU COUCHANT
Brest, la Côte et les Îles. |
| JEAN AJALBERT..... | FEUX ET CENDRES D'AU-
VERGNE |

Chaque volume de cette collection tiré sur papier alfa, illustré de plusieurs hors-texte en héliogravure, sous couverture artistique.

Prix : 15 francs

LA RENAISSANCE DU LIVRE
— 94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e) —

D'ENTRE LES PAGES D'UN MISSEL

par MARCEL PRIOLLET

CHAPITRE PREMIER

DANS LE SABLE

— Oui, mistress Bloom ; je vous ai réservé une surprise...

En disant ces mots, le colonel Archibald Doneley souriait aimablement à son invitée. Mais il y avait bien des nuances dans cette amabilité : ce n'était point celle dont on use vis-à-vis de ses pairs, et il y avait un peu de dédain dans l'attitude de sir Archibald, Anglais de vieille souche et *gentleman* accompli, membre de la commission de contrôle britannique en Mésopotamie et fier de sa naissance, de sa race, de ses fonctions, à l'égard de Mrs. Arabella Bloom, Américaine et multimillionnaire qui, quel que fût le nombre de ses dollars, ne serait jamais, aux yeux de l'aristocratique sir Archibald, qu'une femme de peu, *a woman of no importance*.

De fait, on racontait bien des choses sur le compte de Mrs. Bloom, — bien des choses qu'elle ne se donnait pas la peine de démentir. On disait qu'elle avait débuté dans la vie de façon modeste, comme *chorus*
(A suivre).

803-10-34. — RÉGIE IMP. CRÉTÉ, CORBEIL.

LE DISQUE ROUGE

DES ROMANS D'AVENTURES — DES ROMANS D'ACTION
D'AUTEURS LES PLUS CONNUS

GÉRARD FAIRLIE

L'Appel des Vautours.

W. W. JACOBS

La Main de Singe.

CONAN DOYLE

Aventures de Sherlock Holmes.

Nouvelles Aventures de Sherlock Holmes.

Souvenirs de Sherlock Holmes.

Nouveaux Exploits de Sherlock Holmes.

Résurrection de Sherlock Holmes
Sherlock Holmes triomphe.

SAPPER

Le Capitaine Drummond.

E.-W. HORNUNG

Un Cambrioleur amateur : Raffles

Le Mesque noir (*Aventures de Raffles*).

Le Voleur de nuit (*Dernières aventures de Raffles*).

M. CONSTANTIN-WEYER

Vers l'Ouest.

CHRISTIAN DE CATERS

Le Maléfice de Java.

La Sauterelle Améthyste.

CAMILLE PERT

La Petite Cady.

VICTOR BRIDGES

Le Secret de la Falaise.

J. M. WALSH

Le Mystérieux X.

OTWELL BINS

L'Hôte disparu.

JEAN DE LA HIRE

L'Assassinat du Nyctalope.

H. RIDER-HAGGARD

Elle.

Le Testament du Monstre.

YVES DARTOIS

Le Hameau dans les Sables.

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

Chaque volume **3 FR. 50**

ALBERT BONNEAU

La marque du Léopard.

Le Désert aux cent mirages.

La Maison du cauchemar.

L'Œillet de nacre.

ANDRÉ ARMANDY

Le Maître du Torrent.

RUDYARD KIPLING

Contes mystérieux de l'Inde.

CHARLES FOLEY

Kowa la mystérieuse.

Le Chasseur nocturne.

C.-J. CUTCLIFFE HYNÉ

Kate Meredith.

ARTHUR MILLS

Serpent Blanc.

ARTHUR MORRISON

Sous la griffe de Martin Hewitt.

L'Etrange Aventure du " Nicobar "

L'Heure révélatrice.

La Main de gloire.

H. G. WELLS

La Poudre rose.

J. JACQUIN et A. FABRE

Les 5 crimes de M. Tapinois.

G.-G. TOUDOUZE

Le Maître de la mort froide.

Carnaval en mer.

HERVÉ DE PESLOÛAN

L'Énigme de l'Élysée.

R. CHAPELAIN

Les Perles sanglantes.

L'Ile des Démon.

RENÉ THÉVENIN

Les Chasseurs d'hommes.

CHARLES LE GOFFIC

et NORBERT SEVESTRE

L'Étrange énigme de Roz Hir.

LA RENAISSANCE DU LIVRE

94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e).

LES PATRONS FAVORIS

économisent le tissu



Ils sont
parfaits

1.000
MODÈLES
"CHICS"
PAR AN

^{FRI}
2.50
LA POCHETTE